

CHAPITRE VIII

INSTRUCTION SUR LE DÉCALOGUE, SUR LES SACREMENTS ET SUR LA PRIÈRE

Ce qu'il y a de principal à mettre sans cesse devant les yeux des enfants, c'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, le centre de toute la religion, et notre unique espérance. Je n'entreprends pas de dire ici comment il faut leur enseigner le mystère de l'incarnation ; car cet enseignement me mènerait trop loin, et il y a assez de livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on en doit enseigner. Quand les principes sont posés, il faut réformer tous les jugements et toutes les actions de la personne qu'on instruit, sur le modèle de Jésus-Christ même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre et à mourir, en nous montrant dans sa chair, semblable à la nôtre, tout ce que nous devons croire et pratiquer. Ce n'est pas qu'il faille à tout moment comparer les sentiments et les actions de l'enfant avec la vie de Jésus-Christ ; cette comparaison deviendrait fatigante et indiscrete ; mais il faut accoutumer les enfants à regarder la vie de Jésus-Christ comme notre exemple, et sa parole comme notre loi. Choisissez parmi ses discours et parmi les

Cover options **View Colois**

Specials

Number III Pages...

Pocket...

Number music parts...

Enter Special Instructions ...

Spine Title

L'EDUCATION

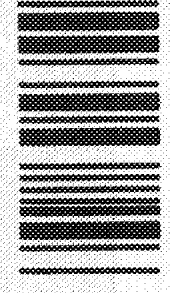
U
W
D

SETTLE

FENELON

Call number

0549 806



修訂本

White Lettering

Black Lettering

Gold Lettering

Adhesive Bind..

Oversew...

Cover Color

55 Random Buckram

Acme Use

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

[illegible]

1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

11

[illegible][illegible]

BE
B%
INC
I

三三三三三

MS
11
13

2000

CC BY-NC-ND 4.0

DE
L'ÉDUCATION DES FILLES

CORBEIL. — IMPRIMERIE B. RENAUDET.

FÉNELON

DE

L'ÉDUCATION

DES FILLES

TEXTE REVU . . .)
SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS
(ET ANNOTÉ

PAR

PAUL FEUILLERET)

Professeur agrégé au lycée de Bordeaux
Professeur de littérature à l'Association universitaire de Bordeaux
pour l'enseignement secondaire des jeunes filles

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1883

AVERTISSEMENT

Les notes qui accompagnent le texte de cette nouvelle édition du traité de *l'Éducation des filles* sont comme le résumé de quelques leçons faites récemment aux COURS DURUY de Bordeaux. Dans l'étude des ouvrages prescrits pour l'examen du brevet supérieur, une large part dut être faite au petit livre de Fénelon. Suivant la méthode recommandée par l'illustre pédagogue, le professeur ne suivait guère d'autre programme que les questions qui lui étaient adressées par les élèves, éclairant de son mieux les points du texte où quelque lumière était sollicitée. Ainsi rédigé sur l'indication des personnes intéressées, ce modeste commentaire a quelques chances de répondre aux principales exigences de l'épreuve orale.

Au point de vue de la pédagogie, le texte est expliqué surtout par le rapprochement de nombreux passages empruntés aux écrivains qui ont traité les mêmes matières. Rien n'est plus instructif que ces comparaisons ; la diversité même des opinions et des sentiments produit une sorte de controverse d'où la vérité se dégage plus nette. Fénelon est ici commenté non seulement à l'aide des ouvrages pédagogiques proprement dits, mais à l'aide aussi des moralistes, des sermonnaires, des auteurs comiques, des poètes, de tous ceux qui ont étudié, raconté, ou chanté l'âme de l'enfant et l'âme de la femme. Nous devons plus d'une indication utile au précieux recueil de textes publié par M. Rousselot, sous le titre de *Pédagogie féminine* ; nous avons aussi de grandes obligations au livre remarquable de M. Compayré sur les *Doctrines de l'Éducation en France*.

Pour les questions grammaticales, nous n'avons eu qu'à renvoyer au livre bien connu aujourd'hui de M. Chassang. Toutes les petites difficultés que présente le texte trouvaient là une solution facile et sûre, tirée de l'histoire de la langue ; nous n'avons pas rencontré un seul cas qui n'eût été prévu et élucidé. Le Dictionnaire de Littré nous a fourni des exemples intéressants à l'appui

de certaines locutions, de certains tours tombés en désuétude.

Nous avons réuni dans un appendice, à la fin du volume, quelques citations d'un caractère particulier : 1° deux curieuses lettres de Joseph de Maistre sur la question des *femmes savantes*; 2° un des Proverbes et deux des Conversations que madame de Maintenon écrivait pour les demoiselles de Saint-Cyr; c'est le développement sous forme dialoguée de quelques-unes des idées de Fénelon; 3° deux pages de madame de Rémusat qui commentent et complètent agréablement l'intéressant chapitre de Fénelon *Sur la beauté et les ajustements*; 4° enfin, comme conclusion gracieuse et régal délicat, une jolie chanson de Gustave Nadaud, qu'on dirait inspirée par une lecture de *l'Éducation des Filles*; cette fraîche petite fleur parfumerait les pages du vieux livre.

Notre texte n'est pas la reproduction exacte de celui de 1687. Les textes des éditions originales sont en grande faveur aujourd'hui, et ce goût est fondé en raison; mais il y faut apporter quelque discrétion, et M. de Sacy jadis cherchait à prémunir les dilettantes contre un zèle excessif. « Il ne faut pas se dissimuler, disait-il, que si nos pères avaient d'ailleurs toutes sortes de mérites que nous n'avons plus, il leur en manquait un, celui

de bien corriger leurs épreuves quand ils faisaient imprimer leurs propres ouvrages ou d'être des éditeurs exacts et fidèles quand ils faisaient imprimer ceux des autres. La Bruyère a donné lui-même neuf éditions de ses *Caractères*; les fautes y sont nombreuses, la ponctuation surtout est détestable. » Et M. de Sacy ajoute : « J'ai eu sous les yeux l'édition originale du petit traité de *l'Éducation des Filles*, par Fénelon. C'est, je crois, LA PLUS INCORRECTE de toutes celles qui existent. » Cette condamnation, prononcée par un tel juge, nous imposait la tâche d'une revision complète du texte, tâche rendue facile par les travaux dont ce texte a été l'objet, et où nous avons tenu grand compte de la version adoptée par M. de Sacy dans sa belle édition.

DE

L'ÉDUCATION DES FILLES

CHAPITRE PREMIER

DE L'IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION DES FILLES¹

Rien n'est plus négligé que l'éducation des filles. La coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout ; on suppose qu'on doit donner à ce sexe peu d'instruction. L'éducation des garçons passe pour une des principales affaires par rapport au bien public ; et, quoiqu'on n'y fasse guère moins de fautes que dans celle des filles, du moins on est persuadé qu'il faut beaucoup de lumières pour y réussir. Les plus habiles gens se sont appliqués à donner des règles dans cette matière. Combien voit-on de maîtres et de collègues ! Combien de dépenses pour des impressions de livres, pour des recherches de sciences, pour des méthodes d'apprendre²

1. Prouver que l'éducation des filles n'est pas moins importante que celle des garçons, tel est l'objet du premier chapitre. Fénelon, dès le début, signale ce fait que « rien n'est plus négligé que l'éducation des filles, » et il se plaint avec vivacité d'une négligence si fâcheuse. Toute cette entrée en matière est remarquable par la verve animée, émue, du langage. On sent que ce livre n'est pas un traité purement didactique, mais un plaidoyer en faveur d'une cause à laquelle l'auteur ne s'intéresse pas à demi.

2. *Des méthodes d'apprendre*. Méthode, signifiant un ensemble de procédés raisonnés pour faire quelque chose, et construit avec *de*, est le plus souvent suivi d'un substantif, mais se rencontre fréquemment, surtout au dix-septième

les langues, pour le choix des professeurs ! Tous ces grands préparatifs ont souvent plus d'apparence que de solidité ; mais enfin ils marquent la haute idée qu'on a de l'éducation des garçons. Pour les filles, dit-on, il ne faut pas qu'elles soient savantes ¹, la curiosité les rend vaines et précieuses ² ; il suffit qu'elles sachent gouverner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris ³ sans raisonner. On ne manque pas de se servir de l'expérience qu'on a de beaucoup de femmes que la science a rendues ridicules : après quoi on ⁴ se croit en droit

et au dix-huitième siècle, suivi d'un infinitif : « Si l'on sait la méthode de prouver la vérité, on aura en même temps celle de la discerner. » PASCAL, *Esprit géométrique*. « La vraie méthode de conduire son esprit dans ces recherches, c'est d'avoir recours aux observations. » BUFFON, *Hist. nat.*, I. « Cette méthode de fixer les idées.. » D'ALEMBERT.

1. *Il ne faut pas qu'elles soient savantes*. C'est la théorie de Chrysale dans les *Femmes savantes* :

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.

(Acte II, scène VII.)

Voy. à l'appendice, page 154, la lettre de J. DE MAISTRE.

2. *Précieuses*. Ici, dans le sens défavorable : qui pousse la délicatesse à l'excès ; se dit d'une femme affectée en ses manières, en son langage.

3. *Obéir à leurs maris*. Cf. *Avis à une dame de qualité*, page 144, note 9 : « La femme forte file, se renferme dans son ménage, se tait et obéit. » C'est ici la théorie d'Arnolphe dans l'*École des femmes* :

Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, et l'autre, subalterne :
Et ce que le soldat dans son devoir instruit
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur et son maître.

(Acte III, scène II.)

4. *On*. Les maris, les pères de famille.

d'abandonner aveuglément les filles à la conduite des mères ignorantes et indiscrètes ¹.

Il est vrai qu'il faut craindre de faire des savantes ridicules ². Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux ³ que les hommes ; aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourraient s'entêter. Elles ne doivent ni gouverner l'État, ni faire la guerre, ni entrer dans le ministère des choses sacrées ; ainsi, elles peuvent se passer de certaines connaissances étendues qui appartiennent à la politique, à l'art militaire, à la jurisprudence, à la philosophie et à la théologie. La plupart même des arts mécaniques ne leur conviennent pas : elles sont faites pour des exercices modérés. Leur corps, aussi bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes ; en revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie ⁴, la propreté ⁵ et l'économie, pour les occuper tranquillement dans leurs maisons ⁶.

Mais que s'ensuit-il de la faiblesse naturelle des femmes ? Plus elles sont faibles, plus il est important de

1. *Indiscrètes*. — En parlant des personnes, *indiscret* signifie : qui manque de discrétion, de retenue. La discrétion est la qualité par laquelle on discerne, on juge ; ex. l'*âge de discrétion*. De là le sens de réserve, retenue, manière d'agir de quelqu'un qui sait *discerner* ce qui est convenable. Les mères *indiscrètes* sont les mères à qui cette qualité fait défaut.

2. *Des savantes ridicules*. Fénelon ne fait aucune allusion à la pièce de Molière, représentée en 1772. Mais on voit qu'il l'a toute présente à l'esprit.

3. *Curieux*, pris ici dans un sens défavorable : avide de savoir ce qu'il n'a pas besoin de savoir, ce qu'il ne doit pas connaître.

4. *Industrie*. C'est l'habileté, la dextérité dans les ouvrages de la main, et aussi l'invention, le savoir faire, l'habileté à tirer parti des choses, à trouver des ressources.

5. *Propreté*. Convenance parfaite dans la toilette, dans l'ameublement, dans toutes les choses du ménage.

6. *Pour les occuper tranquillement*. Cette petite phrase évoque toute une vision, le tableau d'un intérieur calme, honnête, élégant aussi et d'un aspect aimable.

les fortifier. N'ont-elles pas des devoirs à remplir, mais des devoirs¹ qui sont les fondements de toute la vie humaine ? N'est-ce pas elles qui ruinent ou qui soutiennent les maisons², qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui, par conséquent, décident de ce qui touche de plus près à tout le genre humain ? Par là, elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. Une femme judicieuse, appliquée³, et pleine de religion, est l'âme de toute une grande maison⁴ ; elle y met l'ordre pour les biens temporels et pour le salut. Les hommes mêmes, qui ont toute l'autorité en public, ne peuvent par leurs délibérations établir aucun bien effectif⁵, si les femmes ne leur aident à l'exécuter.

Le monde n'est point un fantôme⁶ ; c'est l'assemblage de toutes les familles ; et qui est-ce qui peut les policer avec un soin plus exact que les femmes, qui, outre leur autorité naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont encore l'avantage d'être néessoinneuses, attentives au détail, industrieuses⁷, insinuanes⁸ et persua-

1. *Mais des devoirs.* C'est-à-dire *et qui plus est*, des devoirs ; non pas seulement des devoirs ordinaires, *mais* des devoirs qui sont..... — Littré a omis cet emploi de *mais*. La conjonction *et* se rencontre plus fréquemment dans ce sens.

2. *Qui ruinent ou qui soutiennent les maisons..* Voir l'appendice, page ?

3. *Appliquée.* Qui fait sa besogne, qui remplit ses devoirs avec soin.

4. *L'âme de toute une maison.* Le rôle de la femme dans la famille et dans la société n'avait pas encore été décrit avec un tel soin ; l'importance de ce rôle n'avait jamais été ainsi comprise et signalée.

5. *Effectif*, réel, opposé à apparent.

6. *Fantôme.* « Le monde n'est point un fantôme, » s'écrie le pieux évêque, ce qui veut dire que, tout en pensant à la vie éternelle, les chrétiennes ne doivent pas se dérober aux nécessités et aux devoirs de la vie pratique. COMPARTELL, *Doctrines de l'Éducation en France*, livre III, ch. II. Le mot *fantôme* signifie la vaine apparence que présentent les choses. « Méprisez le monde et sa vie ; tout cela n'est qu'un fantôme d'un moment, » écrit Voltaire à madame du Deffant ; mais il se moque.

7. *Industrieuses.* V. page 3, note 4.

8. *Insinuanes.* *Insinuant* se dit de celui qui sait s'introduire auprès des gens

sives ? Mais les hommes peuvent-ils espérer pour eux-mêmes quelque douceur de vie, si leur plus étroite société, qui est celle du mariage, se tourne en amertume ? Mais les enfants, qui feront dans la suite tout le genre humain¹, que deviendront-ils, si les mères les gâtent dès leurs premières années ?

Voilà donc les occupations des femmes, qui ne sont guère moins importantes au public² que celles des hommes, puisqu'elles ont une maison à régler³, un mari à rendre heureux, des enfants à bien élever⁴. Ajoutez que la vertu n'est pas moins⁵ pour les femmes que pour les hommes : sans parler du bien ou du mal qu'elles peuvent faire au public, elles sont la moitié du genre humain, racheté du sang de Jésus-Christ⁶, et destiné à la vie éternelle.

Enfin, il faut considérer, outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles

et les gagner, les capter. Ce mot se prend le plus souvent en mauvaise part : « Un homme est doux et facile, dit Vauvenargues avec amertume, et on le trouve insinuant. » — *Insinuation* pourtant désignait une qualité et signifiait : adresse dans le langage par laquelle on insinue quelque chose : « Vous avez de la tête, du jugement, du discernement, de l'insinuation. » SÉVIGNÉ. — *Insinuant* s'employait au propre : « L'eau, si fluide, si insinuante, si propre à effacer. » FÉNELON, *Existence de Dieu*.

1. *Tout le genre humain*. Vérité qui semble banale, mais qu'on perd aisément de vue et qui est d'une grande portée.

2. *Importantes au public*. A, dans le sens de *pour* (destination, etc.), avait autrefois un emploi plus étendu qu'aujourd'hui. Le *public* signifie ici : l'intérêt public, la chose publique : a vieilli en ce sens.

3. *Une maison à régler...* Programme de la tâche que les femmes ont à remplir comme mères de famille.

4. *Des enfants à bien élever*. « A bien élever ! » Remarquez la force de ce petit mot qui renferme l'idée de tous les devoirs relatifs à l'éducation.

5. *Pas moins*. Le devoir est égal, et le mérite, par conséquent.

6. *Racheté du sang de Jésus-Christ*. « Fénelon a bonne opinion de la femme et n'est pas de ceux qui semblent croire qu'elle est d'une autre espèce que l'homme. On sent d'ailleurs quelle était alors la force du préjugé sur les sexes, rien qu'à l'insistance avec laquelle il fait remarquer que les femmes sont « la moitié du genre humain, rachetée comme l'autre par le sang de Jésus-Christ. » COMPARÉ, *Doctrines de l'éducation en France*. Livre III, ch. iv.

causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait plus de mal que celle des hommes, puisque les désordres des hommes viennent souvent et de la mauvaise éducation qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions que d'autres femmes leur ont inspirées dans un âge plus avancé.

Quelles intrigues se présentent à nous dans les histoires, quel renversement des lois et des mœurs, quelles guerres sanglantes, quelles nouveautés contre la religion, quelles révolutions d'État, causés par le dérèglement des femmes ! Voilà ce qui prouve l'importance de bien élever les filles ; cherchons-en les moyens¹.

1. *Voilà.... ; cherchons-en les moyens.* Modèle de transition simple et naturelle.

CHAPITRE II

INCONVÉNIENTS DES ÉDUCTIONS ORDINAIRES

L'ignorance d'une fille est cause qu'elle s'ennuie¹ et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime ; tout ce qui est sérieux lui paraît triste, tout ce qui demande une attention suivie la fatigue ; la pente aux plaisirs, qui est forte pendant la jeunesse, l'exemple de personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie réglée et laborieuse. Dans ce premier âge, elle manque d'expérience et d'autorité pour gouverner quelque chose dans la maison de ses parents ; elle ne connaît pas même l'importance de s'y appliquer, à moins que sa mère n'ait pris soin de la lui faire remarquer en détail. Si elle est de condition², elle est exempte du travail des mains : elle ne travaillera donc que quelque heure du jour, parce qu'on dit, sans savoir

1. « Je comprends fort bien qu'on s'ennuie de soi-même autant que des autres ; cela vient de l'oisiveté. » BUSSY-RABUTIN.

2. *Si elle est de condition.* Le mot *condition*, pris absolument, signifie : noblesse. La locution complète était : *de condition noble* ; l'usage a supprimé *noble*, en gardant le même sens. — *Quelque heure*, édition originale.

pourquoi¹, qu'il est honnête aux femmes de travailler; mais souvent ce ne sera qu'une contenance², et elle ne s'accoutumera point à un travail suivi.

En cet état, que fera-t-elle? La compagnie d'une mère qui l'observe, qui la gronde, qui croit la bien élever en ne lui pardonnant rien, qui se compose avec elle³, qui lui fait essuyer ses humeurs, qui lui paraît toujours chargée⁴ de tous les soucis domestiques, la gêne et la rebute; elle a autour d'elle des femmes flatteuses, qui, cherchant à s'insinuer⁵ par des complaisances basses et dangereuses, suivent⁶ toutes ses fantaisies et l'entretiennent de tout ce qui peut la dégoûter du bien; la piété lui paraît une occupation languissante et une règle ennemie de tous les plaisirs. A quoi donc s'occupera-t-elle? A rien d'utile. Cette inapplication se tourne même en habitude incurable.

Cependant voilà un grand vide, qu'on ne peut espérer de⁷ remplir de choses solides; il faut donc que les frivoles⁸ prennent la place. Dans cette oisiveté, une fille s'abandonne à la paresse; et la paresse, qui est une langueur de l'âme, est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne faudrait pour conserver une santé parfaite; ce long som-

1. *Sans savoir pourquoi*. C'est l'histoire de tous les préjugés : dans le nombre, il s'en trouve qui sont fondés en raison, mais auxquels on obéit, comme aux autres, sans savoir pourquoi. — *Honnête aux femmes*. V. page 5, note 2.

2. *Une contenance*. La *contenance*, c'est le maintien, la manière de se tenir, de se montrer. *Se donner une contenance*, signifie : *Se donner un maintien*. Madame de Sévigné dit, en parlant d'une jeune veuve : « Ce lui sera une contenance d'avoir à élever ce petit garçon. »

3. *Qui se compose avec elle*. Se composer, c'est prendre un maintien, une contenance suivant l'effet à produire.

4. *Chargée*. Remarquez la force de ce terme si simple.

5. *S'insinuer*. V. plus haut, p. 4, note 8.

6. *Suivent*. Encore un mot bien simple, qui prend ici un sens très fort.

7. *Espérer de remplir*. — Au dix-septième siècle, l'infinitif, complément de *espérer*, se construit indifféremment avec ou sans la préposition *de*.

8. *Les frivoles*. Ellipse : les (choses) frivoles.

meil ne sert qu'à l'amollir, qu'à la rendre plus délicate, plus exposée aux révoltes du corps ; au lieu qu'un sommeil médiocre ¹, accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse et robuste, ce qui fait sans doute la véritable perfection du corps, sans parler des avantages que l'esprit en tire.

Cette mollesse et cette oisiveté étant jointe à ² l'ignorance, il en naît une sensibilité ³ pernicieuse pour les divertissements et pour les spectacles ; c'est même ce qui excite une curiosité indiscrete ⁴ et insatiable.

Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre ; ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent ; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits, qui ne savent rien et qui n'ont rien à faire, sont empressés d'apprendre.

Au contraire, les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante ⁵. Faute d'aliment

1. *Médiocre*. Modéré, entre le grand et le petit.

2. *Jointe à*, ne s'accorde qu'avec le dernier des deux substantifs. V. CHASSANG, Gramm. franç., § 209, remarque iv.

3. *Sensibilité* ; se dit de la susceptibilité à l'impression des choses morales : « La *sensibilité* que j'ai pour les intérêts de ma chère enfant. » SÉVIGNÉ. — « Une nouvelle sensibilité pour les déplaissirs. » BOSSUET, *O. f. Marie-Thérèse*.

4. *Indiscrètes*. V. plus haut, p. 3, note 1.

5. *Une imagination toujours errante*. « Suivant Fénelon, il faut instruire les filles, il faut les élever pour la famille et pour le monde. où elles doivent vivre ; il faut les tirer de l'ignorance où on les tenait, soit que cette ignorance fût seulement l'effet de la négligence, soit qu'elle fût l'effet d'un système ; car cette ignorance est funeste. — Comme les éducations frivoles ressemblent trait pour trait aux éducations ignorantes avec la prétention de plus, elles produisent les mêmes effets ; elles laissent de même s'égarer l'imagination. Si l'ignorance ne faisait jamais que des ignorantes et la frivolité des frivoles, il n'y aurait que demi-mal, mais qui sait quelle fausse et fatale éducation peuvent se donner à elles-mêmes ces têtes qu'on laisse vides de toute bonne occupation. Il suffit d'une lecture mauvaise ou mal entendue pour enivrer ces cervelles vides.... Les éducations frivoles se tournent aisément en éducations romanesques. » SAINT-MARC-GIRAEDIN, *J. J. Rousseau*.

solide, leur curiosité se tourne toute en ardeur vers les objets vains et dangereux. Celles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses ¹ et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques, où l'amour profane est mêlé. Elles se rendent l'esprit visionnaire ², en s'accoutumant au langage magnifique des héros de romans; elles se gâtent même par là pour le monde ³; car tous ces beaux sentiments en l'air ⁴, toutes ces passions généreuses, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaisir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font agir dans le monde et qui décident des affaires, ni avec les mécomptes qu'on trouve dans tout ce qu'on entreprend.

Une pauvre fille ⁵, pleine du tendre et du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lectures, est étonnée de ne trouver point dans le monde de vrais personnages qui ressemblent à ces héros: elle voudrait vivre comme ces princesses imaginaires, qui sont, dans les romans, toujours charmantes, toujours adorées, toujours au-dessus de tous les besoins. Quel dégoût pour elle ⁶ de descen-

1. *S'érigent souvent en précieuses*. Fénelon ne veut pas donner aux filles une éducation d'Académie; aucun des grands esprits du dix-septième siècle n'aime les *femmes savantes*.

2. *Visionnaire*. Qui a des idées folles, extravagantes, chimériques.

3. *Pour le monde*. C'est là le point qui touchera le plus les mères de famille; le prêtre ne l'oublie pas.

4. *Sentiments en l'air*, c'est-à-dire sans fondement, sans réalité. — *Beaux*, ironique, comme souvent.

5. *Une pauvre fille*. Ceci est dit dans un sentiment de commisération sincère. Molière, dans les *Précieuses ridicules*, avait mis sur la scène deux de ces *pauvres filles*. « Il faut, suivant Madelon, qu'un prétendant, « pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le *tendre*, et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. »

6. *Quel dégoût pour elle*. « Les *Précieuses*, dit la Fontaine, font dessus tout les dédaigneuses. » *Fables*, VII, 5.

dre de l'héroïsme jusqu'au plus bas détail du ménage !

Quelques-unes poussent leur curiosité encore plus loin et se mêlent de décider sur la religion ¹, quoiqu'elles n'en soient point capables. Mais celles qui n'ont pas assez d'ouverture d'esprit ² pour ces curiosités en ont d'autres qui leur sont proportionnées : elles veulent ardemment savoir ce qui se dit ³, ce qui se fait, une chanson, une nouvelle, une intrigue ; recevoir des lettres, lire celles que les autres reçoivent ; elles veulent qu'on leur dise tout, et elles veulent aussi tout dire ; elles sont vaines, et la vanité fait parler beaucoup ⁴ ; elles sont légères, et la légèreté empêche les réflexions qui feraient souvent garder le silence.

1. *Se mêlent de décider sur la religion.* Fénelon craint le bel esprit chez les femmes, mais surtout l'application du bel esprit à la théologie. Cf. à la fin du volume, *Avis à une dame de qualité*, page 140. — Madame de Motteville a écrit dans ses Mémoires « quelques pages qu'on peut dire charmantes autant qu'elles sont solides et sensées, sur les querelles du temps, sur les disputes du jansénisme et du molinisme, auxquelles les femmes n'étaient pas les moins pressées de se mêler. » SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*.

2. *Ouverture d'esprit*, facilité à comprendre, à imaginer. Cf. *Avis à une dame de qualité*, page 139.

3. *Savoir ce qui se dit.* Madelon nous donnera encore le commentaire de ce passage :

« Pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à point nommé : Un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air ; celui-ci a fait un madrigal, celui-là a composé des stances ; monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures ; un tel auteur a fait un tel dessein ; celui-là est à la troisième partie de son roman ; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui nous fait valoir dans les compagnies, et si l'on ignore les choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir. »

(*Précieuses ridicules*, sc. x.)

4. *Parler beaucoup.* « Les filles sont portées à beaucoup parler. Vous ne pouvez trop leur dire que c'est un effet de la légèreté de l'esprit. » M^{me} DE MAINTENON, Lettre aux dames de Saint-Louis, déc. 1691.

CHAPITRE III

QUELS SONT LES PREMIERS FONDEMENTS DE L'ÉDUCATION

Pour remédier à tous ces maux ¹, c'est un grand avantage que de pouvoir commencer l'éducation des filles dès leur plus tendre enfance. Ce premier âge, qu'on abandonne à des femmes indiscrètes ² et quelquefois déréglées, est pourtant celui où se font les impressions les plus profondes et qui par conséquent a un grand rapport à tout le reste de la vie.

Avant que les enfants sachent entièrement parler ³, on peut les préparer à l'instruction. On trouvera peut-être que j'en dis trop ⁴; mais on n'a qu'à considérer ce que

1. *Pour remédier à ces maux.* Transition. Après avoir prouvé l'importance de l'éducation des filles et montré les inconvénients des éducations ordinaires, l'auteur entre dans le sujet même. Procédant avec méthode et prenant les choses à l'origine, il va d'abord chercher quels sont les premiers fondements de l'éducation. « Pour combler les lacunes de l'éducation ordinaire, Fénelon compte encore plus sur les moyens moraux que sur la discipline intellectuelle. La bonté, la douceur des parents ou des maîtres sera plus efficace que les meilleurs livres. C'est par la raison d'ailleurs, non par la crainte, qu'il faut prendre les enfants. » COMPARÉ.

2. *Indiscrètes.* Voir plus haut, p. 3, note 1.

3. *Avant que les enfants sachent entièrement parler.* C'est l'opinion de Locke et de Rousseau. « L'éducation de l'homme commence à sa naissance; avant de parler, avant d'entendre, il s'instruit déjà. » *Emile*, livre I.

4. *J'en dis trop.* Le pronom *en*, comme le pronom *y*, entre dans plusieurs idiotismes où il paraît explicatif : En croirai-je mes yeux ? — En venir aux mains, — s'en tenir à, — en imposer à, — en vouloir à quelqu'un, etc. V. CHASSANG, § 239.

fait l'enfant qui ne parle pas encore : il apprend une langue qu'il parlera bientôt plus exactement que les savants ne sauraient parler les langues mortes qu'ils ont étudiées avec tant de travail dans l'âge le plus mûr. Mais qu'est-ce qu'apprendre une langue ? Ce n'est pas seulement mettre dans sa mémoire un grand nombre de mots ; c'est encore, dit saint Augustin, observer le sens de chacun de ces mots en particulier. L'enfant, dit-il, parmi ses cris et ses jeux, remarque de quel objet chaque parole est le signe : il le fait tantôt en considérant les mouvements naturels des corps qui touchent ou qui montrent les objets dont on parle, tantôt étant frappé par la fréquente répétition du même mot pour signifier le même objet. Il est vrai que le tempérament ¹ du cerveau des enfants leur donne une admirable facilité pour l'impression ² de toutes ces images ; mais quelle attention d'esprit ne faut-il pas pour les discerner et pour les attacher chacune à son objet !

Considérez encore combien, dès cet âge, les enfants cherchent ceux qui les flattent et fuient ceux qui les contraignent ; combien ils savent crier ou se taire pour avoir ce qu'ils souhaitent ; combien ils ont déjà d'artifice et de jalousie. « J'ai vu, dit saint Augustin, un enfant jaloux : il ne savait pas encore parler ; et déjà, avec un visage pâle et des yeux irrités, il regardait l'enfant qui tétait avec lui. »

On peut donc compter que les enfants connaissent dès

1. *Tempérament*. Le sens premier du mot est : mode de composition ou de mélange. Pascal parle du *tempérament de l'air*, pour signifier le plus ou moins de vapeur que l'air contient. Fénelon prend le mot dans un sens particulier, le plus habituel, *constitution physique du corps humain*, mais en l'appliquant à une partie déterminée, au cerveau.

2. *Pour l'impression*. Théorie tout hypothétique de la mémoire, qui sera reprise au chap. v.

lors plus qu'on ne s'imagine d'ordinaire : ainsi vous pouvez leur donner ¹, par des paroles qui seront aidées par des tons et des gestes, l'inclination d'être avec les personnes honnêtes et vertueuses qu'ils voient, plutôt qu'avec d'autres personnes déraisonnables qu'ils seraient en danger d'aimer ; ainsi vous pouvez encore, par les différents airs de votre visage et par le ton de votre voix, leur représenter avec horreur les gens qu'ils ont vus en colère ou dans quelque autre dérèglement ², et prendre les tons les plus doux avec le visage le plus serein pour leur représenter avec admiration ce qu'ils ont vu faire de sage et de modeste.

Je ne donne pas ces petites choses pour grandes³ ; mais enfin ces dispositions éloignées sont des commencements qu'il ne faut pas négliger, et cette manière de prévenir de loin les enfants a des suites insensibles qui facilitent l'éducation.

Si l'on doute encore du pouvoir que ces premiers préjugés ⁴ de l'enfance ont sur les hommes, on n'a qu'à voir combien le souvenir des choses qu'on a aimées dans l'enfance est encore vif et touchant dans un âge avancé. Si, au lieu de donner aux enfants de vaines craintes des fantômes et des esprits, qui ne font qu'affaiblir, par de trop grands ébranlements, leur cerveau encore tendre ; si, au lieu de les laisser suivre

1. *Vous pouvez leur donner.* Indication d'un procédé ; Fénelon vise toujours à donner à l'institutrice un moyen pratique.

2. *Dérèglement.* Sens primitif, tout général : transgression de la règle.

3. *Je ne donne pas ces petites choses pour grandes.* « Elles sont grandes, pourtant, malgré la modestie de l'auteur, et l'on est touché de voir le futur archevêque de Cambrai discuter ces détails avec autant d'attention que le ferait le plus tendre des pères. » On trouvera partout dans le livre de Fénelon ce ton de modestie naturel au vrai mérite.

4. *Prejugé.* Jugement porté d'avance, avant examen. Plus bas, *prévention* : ce qui dispose d'avance le jugement ou la volonté à se déterminer.

toutes les imaginations de leurs nourrices pour les choses qu'ils doivent aimer ou fuir, on s'attachait à leur donner toujours une idée agréable du bien et une idée affreuse du mal, cette prévention leur faciliterait beaucoup dans la suite la pratique de toutes les vertus. Au contraire, on leur fait craindre un prêtre vêtu de noir, et on ne leur parle de la mort que pour les effrayer, on leur raconte que les morts reviennent la nuit sous des figures hideuses : tout cela n'aboutit qu'à rendre une âme faible et timide, et qu'à la préoccuper contre les meilleures choses.

Ce qui est le plus utile¹ dans les premières années de l'enfance, c'est de ménager la santé de l'enfant, de tâcher de lui faire un sang doux par le choix des aliments et par un régime de vie simple ; c'est de régler ses repas, en sorte qu'il mange toujours à peu près aux mêmes heures ; qu'il mange assez souvent à proportion de son besoin ; qu'il ne mange point hors de son repas, parce que c'est surcharger l'estomac pendant que la digestion n'est pas finie ; qu'il ne mange rien de haut goût² qui l'excite à manger au delà de son besoin et qui le dégoûte des aliments plus convenables à sa santé ; qu'enfin on ne lui serve pas trop de choses différentes, car la variété des viandes qui viennent l'une après l'autre soutient l'appétit après que le vrai besoin de manger est fini.

Ce qu'il y a encore de très important, c'est de laisser affermir les organes en ne pressant point l'instruc-

1. *Ce qui est le plus utile.* Fénelon est très préoccupé des soins physiques du premier âge et de la nourriture matérielle des enfants. Ces préceptes d'hygiène se retrouvent longuement développés dans le *Traité* de Locke et dans l'*Émile* de Rousseau.

2. *De haut goût.* Très épicé.

tion ¹, d'éviter tout ce qui peut allumer les passions, d'accoutumer doucement l'enfant à être privé des choses pour lesquelles il a témoigné trop d'ardeur, afin qu'il n'espère jamais d'obtenir ² les choses qu'il désire.

Si peu que le naturel des enfants soit bon, on peut les rendre ainsi dociles, patients, fermes, gais et tranquilles ; au lieu que, si l'on néglige ce premier âge, ils y deviennent ardents et inquiets pour toute leur vie ; leur sang se brûle ; les habitudes se forment ; le corps, encore tendre, et l'âme, qui n'a encore aucune pente vers aucun objet, se plie vers le mal ; il se fait en eux une espèce de second péché originel, qui est la source de mille désordres, quand ils sont plus grands.

Dès qu'ils sont dans un âge plus avancé où leur raison est toute développée, il faut que toutes les paroles qu'on leur dit servent à leur faire aimer la vérité et à leur inspirer le mépris de toute dissimulation. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte ³ pour les apaiser ou pour leur persuader ce qu'on veut : par là, on leur enseigne la finesse, qu'ils n'oublient jamais ; il faut les mener par la raison autant qu'on peut.

Mais examinons de plus près l'état des enfants, pour voir plus en détail ce qui leur convient. La substance de leur cerveau est molle, et elle se durcit tous les jours ; pour leur esprit, il ne sait rien, tout lui est nouveau. Cette mollesse du cerveau fait que tout s'y

1. *En ne pressant point l'instruction.* Ceci sera développé dans le chapitre v.

2. *Qu'il n'espère jamais.* Trop absolu : il n'y a aucun inconvénient à se rendre aux desirs de l'enfant lorsque ces desirs sont légitimes ; il faut seulement le bien convaincre qu'il n'obtiendra rien par l'importunité. — *Espérer d'obtenir.* Cf. page 8, note 7.

3. *On ne doit jamais se servir d'aucune feinte.* La loyauté dans l'éducation est un principe cher à Fénelon, et sur lequel il revient sans cesse. Il a horreur de la finesse.

imprime¹ facilement, et la surprise de la nouveauté fait qu'ils admirent aisément et qu'ils sont fort curieux. Il est vrai aussi que cette humidité, et cette mollesse du cerveau, jointe à une grande chaleur, lui donne² un mouvement facile et continuel. De là vient cette agitation des enfants, qui ne peuvent arrêter leur esprit à aucun objet, non plus que leur corps en aucun lieu.

D'un autre côté, les enfants ne sachant encore rien penser ni faire d'eux-mêmes, ils remarquent tout, et ils parlent peu, si on ne les accoutume à parler beaucoup, et c'est de quoi il faut bien se garder. Souvent le plaisir³ qu'on veut tirer des jolis enfants les gâte; on les accoutume à hasarder⁴ tout ce qui leur vient dans l'esprit et parler des choses dont ils n'ont pas encore de connaissances distinctes: il leur en reste toute leur vie l'habitude de juger avec précipitation et de dire des choses dont ils n'ont point d'idées claires, ce qui fait un très mauvais caractère d'esprit⁵.

Ce plaisir qu'on veut tirer des enfants produit encore un effet pernicieux⁶: ils aperçoivent qu'on les

1. *Tout s'y imprime.* Fénelon, comme bien des savants d'alors, se laisse entraîner par une métaphore; il oublie que comparaison n'est pas raison. Cette théorie ne repose sur rien de solide.

2. *Lui donne.* Verbe au singulier malgré le sujet complexe. Voir sur cet accord, CHASSANG, § 271. Rem. IV. *Histoire.*

3. *Le plaisir.* L'enfant ne doit pas être considéré comme un jouet. Il n'est pas mis au monde *pour être un vain spectacle* (RACINE, *Esther*), pour donner de puériles satisfactions à la vanité des parents.

4. *Hasarder.* Comme ils ne savent rien, de quoi pourraient-ils parler pertinemment? Ils ne font que débiter des paroles en l'air; s'ils disent bien, c'est pur hasard.

5. *Un très mauvais caractère d'esprit.* Celui d'un esprit qui est toujours dans le vague et n'a aucun souci de l'exactitude.

6. *Un effet pernicieux.* « Il est bien étrange, dit Rousseau, que, depuis qu'on se mêle d'élever des enfants, on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la *vanité*, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses. — La nature, dit-il encore, veut que les enfants soient enfants, avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité, ni saveur,

regarde avec complaisance, qu'on observe tout ce qu'ils font, qu'on les écoute avec plaisir ; par là, ils s'accoutument à croire que le monde sera toujours occupé d'eux.

Pendant cet âge, où l'on est applaudi et où l'on n'a point encore éprouvé la contradiction ¹, on conçoit des espérances chimériques qui préparent des mécomptes infinis ² pour toute la vie. J'ai vu des enfants qui croyaient qu'on parlait d'eux toutes les fois qu'on parlait en secret, parce qu'ils avaient remarqué qu'on l'avait fait souvent ; ils s'imaginaient n'avoir rien en eux que d'extraordinaire et d'admirable. Il faut donc prendre soin des enfants sans leur laisser voir ³ qu'on pense beaucoup à eux. Montrez-leur que c'est par amitié et par le besoin où ils sont d'être redressés que vous êtes attentif à leur conduite, et non par l'admiration de leur esprit. Contentez-vous de les former peu à peu selon les occasions qui viennent naturellement : quand même vous pourriez avancer beaucoup l'esprit d'un enfant sans le presser, vous devriez craindre de le faire ; car le danger de la vanité et de la présomption est toujours plus grand que le fruit de ces éducations prématurées qui font tant de bruit.

Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature ⁴.

et ne tarderont pas à se corrompre : nous aurons de jeunes acteurs et de vieux enfants. » *Émile*, II.

1. *Où l'on n'a point éprouvé la contradiction.* Dans les grandes familles, les enfants étaient abandonnés à la gouvernante, qui avait à peine le droit de leur faire des observations.

2. *Qui préparent des mécomptes infinis.* Fénelon ne perd jamais de vue l'avenir de l'enfant.

3. *Sans leur laisser voir.* Ceci est fondé sur l'observation. L'enfant est toujours préoccupé du public ; il *pose* sans cesse.

4. *Aider la nature.* Ce sera aussi la prétention de Rousseau ; mais Rousseau s'écarte sans cesse de ce principe, ou l'applique de travers ; Fénelon reste dans la vérité. Voy. quelques lignes plus haut : « Selon les occasions qui viennent naturellement. » De ce principe de l'opportunité, dérivent presque tous les préceptes de Fénelon.—« Ce qui fait à nos yeux le grand mérite de Fénelon dans ses vues pédagogiques, c'est qu'il a bonne opinion de la nature humaine. La

Les enfants savent peu, il ne faut pas les exciter à parler ; mais, comme ils ignorent beaucoup de choses, ils ont beaucoup de questions à faire, aussi en font-ils beaucoup. Il suffit de leur répondre ¹ précisément et d'ajouter quelquefois certaines petites comparaisons pour rendre plus sensibles les éclaircissements qu'on doit leur donner. S'ils jugent de quelque chose sans le bien savoir, il faut les embarrasser par quelque question nouvelle, pour leur faire sentir leur faute sans les confondre rudement. En même temps, il faut leur faire apercevoir, non par des louanges vagues ², mais par quelque marque effective d'estime, qu'on les approuve bien plus quand ils doutent et qu'ils demandent ce qu'ils ne savent pas que quand ils décident le mieux. C'est le moyen de mettre dans leur esprit, avec beaucoup de politesse, une modestie véritable et un grand mépris pour les contestations qui sont si ordinaires aux jeunes personnes ³ peu éclairées.

Dès qu'il paraît que leur raison a fait quelque pro-

doctrine du péché originel perd singulièrement de sa rigueur dans les écrits d'un homme qui fut la douceur même. « L'âme de l'enfant, dit-il, n'a encore de pente vers aucun objet. » Les instincts naturels n'ont pas besoin d'être combattus, il s'agit seulement de les diriger.

1. *Il suffit de Comparer.* L'enfant trace lui-même le programme des notions qui lui doivent être fournies. Le mérite du pédagogue est de donner des réponses claires et appropriées à l'âge. « Du moment qu'un enfant fait une question, il n'y a jamais à dire qu'on ne peut lui répondre parce qu'elle est au-dessus de son âge. Il a toujours l'âge des questions qu'il fait. Il interroge, répondez, et si vous suivez le travail toujours croissant de ce jeune cerveau, si vous lui donnez les aliments qu'il vous demande, vous serez bientôt émerveillé de la puissance intellectuelle et morale à laquelle la personne humaine arriverait, si on ne la déroutait pas à chaque instant dans son ascension providentielle. » Alexandre DUMAS, article sur les *Réflexions de l'Enfant*, dans le journal *le Nouveau-Né*, mars 1883.

2. *Non pas des louanges vagues.* Fénelon rejette avec raison tout ce qui est vague ; dans l'éducation tout doit être net, précis.

3. *Si ordinaire aux jeunes personnes.* Dans ce chapitre, qui convient aux enfants des deux sexes, l'auteur ne perd pas de vue cependant l'objet particulier de son livre. Comme directeur des Nouvelles-Catholiques, il avait pu étudier et connaître le naturel des jeunes filles.

grès, il faut se servir de cette expérience pour les prémunir contre la présomption. « Vous voyez, direz-vous ¹, que vous êtes plus raisonnable maintenant que vous ne l'étiez l'année passée : dans un an vous verrez encore des choses que vous n'êtes pas capable de voir aujourd'hui. Si, l'année passée, vous aviez voulu juger des choses que vous savez maintenant et que vous ignoriez alors, vous en auriez mal jugé. Vous auriez eu grand tort de prétendre savoir ce qui était au delà de votre portée. Il en est de même aujourd'hui des choses qui vous restent à connaître : vous verrez un jour combien vos jugements présents sont imparfaits. Cependant fiez-vous aux conseils des personnes qui jugent comme vous jugerez vous-même quand vous aurez leur âge et leur expérience. »

La curiosité des enfants est un penchant de la nature ² qui va comme au-devant de l'instruction ; ne manquez pas d'en profiter ³. Par exemple, à la campagne, ils voient un moulin et ils veulent savoir ce que c'est ; il

1. *Vous voyez, direz-vous.* Encore le procédé pratique ; il conduit la mère ou la gouvernante comme par la main. Cf. page 18, note 3.

2. *Un penchant de la nature.* Donc, un point d'appui solide. Cf. plus haut : « Il faut se contenter de suivre et d'aider la nature. » Et plus bas : « Ce sont des ouvertures que la nature nous offre. » — Madame de Maintenon n'aurait pas écrit cette phrase sur la curiosité : elle était plus timorée ; elle avait peur des penchants de la nature. — Plus de douceur, plus d'étendue d'esprit, voilà ce qui distingue Fénelon : il fait une part plus large à la sensibilité et à l'intelligence.

3. *Ne manquez pas d'en profiter.* « Parmi les nouvelles habitudes, ... la plus importante est celle de développer systématiquement chez l'enfant la faculté d'observation. Après de longs siècles d'aveuglement, on s'aperçoit enfin que l'activité spontanée chez l'enfant des facultés qui se rapportent à l'observation a sa signification et son utilité. Ce qu'on regardait autrefois chez lui comme une curiosité sans but, comme un jeu, comme de la malice, selon le cas, est maintenant reconnu pour être le procédé par lequel l'esprit humain acquiert les connaissances sur lesquelles toute la science future sera fondée. De là est né le système des *leçons de choses*. » Herbert Spencer, *De l'Éducation*.

Ce sont les *leçons de choses* que propose ici Fénelon. Montaigne fait des recommandations analogues pour l'éducation de l'enfant. « Qu'on lui mette en fantaisie une honnête curiosité de s'enquérir de toute chose : tout ce qu'il y

faut leur montrer comment se prépare l'aliment qui nourrit l'homme. Ils aperçoivent des moissonneurs, et il faut leur expliquer ce qu'ils font, comment est-ce qu'on sème le blé et comment il se multiplie dans la terre. A la ville, ils voient des boutiques où s'exercent plusieurs arts et où l'on vend diverses marchandises. Il ne faut jamais être importuné ¹ de leurs demandes ; ce sont des ouvertures que la nature vous offre pour faciliter l'instruction : témoignez y prendre plaisir : par là, vous leur enseignerez insensiblement comment se font toutes les choses qui servent à l'homme et sur lesquelles roule le commerce. Peu à peu, sans étude particulière, ils connaîtront la bonne manière de faire toutes ces choses qui sont de leur usage, et le juste prix de chacune, ce qui est le vrai fond de l'économie ². Ces connaissances, qui ne doivent être méprisées de personne, puisque tout le monde a besoin de ne se pas laisser tromper dans sa dépense, sont principalement nécessaires aux filles ³.

aura de singulier autour de lui, il le verra : un bâtiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne. » Montaigne parle ici de l'adolescent, mais le principe est le même.

1. *Il ne faut jamais être importuné de leurs demandes.* C'est le développement de ce qui est dit à la page précédente.

2. *Le vrai fond de l'économie.* Les lignes qui précèdent sont l'explication de ce que Fénelon entend par économie, page 3.

3. *Nécessaires aux filles.* Retour au sujet, rappel de l'idée principale.

CHAPITRE IV

IMITATION A CRAINDRE

L'ignorance des enfants, dans le cerveau desquels rien n'est encore imprimé, et qui n'ont aucune habitude, les rend souples et enclins à imiter tout ce qu'ils voient. C'est pourquoi il est capital de ne leur offrir que de bons modèles. Il ne faut laisser approcher d'eux que des gens dont les exemples soient utiles à suivre ; mais, comme il n'est pas possible qu'ils ne voient, malgré les précautions qu'on prend, beaucoup de choses irrégulières, il faut leur faire remarquer de bonne heure l'impertinence de certaines personnes vicieuses et déraisonnables, sur la réputation desquelles il n'y a rien à ménager ; il faut leur montrer combien on est méprisé et digne de l'être, combien on est misérable quand on s'abandonne à ses passions et qu'on ne cultive point sa raison. On peut ainsi, sans les accoutumer à la moquerie, leur former le goût ¹ et les rendre sensibles aux vraies bienséances. Il ne faut pas même s'abstenir de les prévenir en général sur certains

1. *On peut ainsi.... leur former le goût.* Le précepteur vigilant ajoute aussitôt le correctif : « leur persuader qu'il faut supporter les défauts d'autrui. » Suit un nouvel exemple des discours que l'on peut adresser aux enfants pour mettre à leur portée une idée sérieuse.

défauts, quoiqu'on puisse craindre de leur ouvrir par là les yeux sur les faiblesses des gens qu'ils doivent respecter : car, outre qu'on ne doit pas espérer et qu'il n'est point juste de les entretenir dans l'ignorance des véritables règles là-dessus, d'ailleurs le plus sûr moyen de les tenir dans leur devoir est de leur persuader qu'il faut supporter les défauts d'autrui, qu'on ne doit pas même en juger légèrement, qu'ils paraissent souvent plus grands qu'ils ne sont, qu'ils sont réparés par des qualités avantageuses, et que, rien n'étant parfait sur la terre, on doit admirer ce qui a le moins d'imperfection ; enfin, quoiqu'il faille réserver de telles instructions pour l'extrémité, il faut pourtant leur donner les vrais principes et les préserver d'imiter tout le mal qu'ils ont devant les yeux.

Il faut aussi les empêcher de contrefaire les gens ridicules ¹ ; car ces manières moqueuses et comédiennes ² ont quelque chose de bas et de contraire aux sentiments honnêtes ; il est à craindre que les enfants ne les prennent, parce que la chaleur de leur imagination et la souplesse de leur corps, jointes à leur enjouement, leur font aisément ³ prendre toutes sortes de formes pour représenter ce qu'ils voient de ridicule.

Cette pente ⁴ à imiter qui est dans les enfants produit des maux infinis quand on les livre à des gens sans

1. *Les empêcher de contrefaire les gens ridicules.* « Il n'y a nuls vices extérieurs, dit la Bruyère, et nuls défauts du corps qui ne soient aperçus par les enfants ; ils les saisissent d'une première vue. » Fénelon ne cesse de mettre les parents en garde contre certaines tendances auxquelles ils sont sujets et qui ont une influence fâcheuse sur l'éducation des enfants.

2. *Comédiennes.* Exemple peut-être unique du mot *comédien* employé comme adjectif.

3. *Aisément.* L'habitude d'un acte provient, le plus souvent, de la facilité avec laquelle nous l'accomplissons.

4. *Cette pente,* c'est-à-dire ce penchant naturel. C'est donc encore un ressort dont on peut, dont on doit s'aider en vue du bien.

vertu qui ne se contraignent guère devant eux. Mais Dieu a mis, par cette pente, dans les enfants de quoi se plier facilement à tout ce qu'on leur montre pour le bien. Souvent, sans leur parler, on n'aurait qu'à leur faire voir en autrui ce qu'on voudrait qu'ils fissent ¹.

1. Suivant madame Campan, c'est surtout pendant la période de l'*âge ingrat*, de douze à seize ans environ, que l'*imitation* est à craindre chez les jeunes filles : « Pendant le cours de ces quatre années, une mere remarquera dans sa fille des lueurs d'un aveugle désir de plaire; elle imitera tout ce que son goût peu formé lui présentera comme agréable. Si une de ses compagnes, plus âgée qu'elle de deux à trois ans, et qui obtient quelque succès dans le monde, a le défaut de grasseyer, elle ne prononcera plus autrement; si une femme, citée pour ses agréments, a le malheur d'avoir quelque défaut dans sa marche ou dans son maintien, elle imitera cette imperfection de la nature, et se figurera avoir acquis une de ses grâces; elle ne manquera jamais de s'emparer de la mode la plus ridicule. Il faut, avec patience et douceur, la faire rougir de toutes ces erreurs.... » *De l'Éducation*, t. I.

CHAPITRE V

INSTRUCTIONS INDIRECTES : IL NE FAUT PAS PRESSER LES ENFANTS

Je crois ¹ même qu'il faudrait souvent se servir de ces instructions indirectes, qui ne sont point ennuyeuses comme les leçons et les remontrances, seulement pour éveiller leur attention sur les exemples qu'on leur donnerait.

Une personne pourrait demander quelquefois devant eux à une autre : « Pourquoi faites-vous cela ? » et l'autre répondrait : « Je le fais par telle raison. » Par exemple : « Pourquoi avez-vous avoué votre faute ? — C'est que j'en aurais fait encore une plus grande de la désavouer lâchement par un mensonge, et qu'il n'y a rien de plus beau que de dire franchement : J'ai tort. » Après cela, la première personne peut louer celle qui s'est ainsi accusée elle-même ; mais il faut que tout cela se fasse sans affectation, car les enfants sont bien plus pénétrants qu'on ne croit, et, dès qu'ils ont aperçu

1. *Je crois*. Ce chapitre est un des plus importants du livre. L'auteur y expose les moyens à employer pour développer peu à peu l'intelligence des enfants. « Deux choses surtout sont à remarquer dans les prescriptions de Fénelon : 1° la préférence accordée aux moyens d'instruction indirecte ; 2° l'approbation donnée aux méthodes qui rendent l'étude agréable, le travail séduisant. » COMPAYRÉ.

quelque finesse ¹ dans ceux qui les gouvernent, ils perdent la simplicité et la confiance qui leur sont naturelles.

Nous avons remarqué que le cerveau ² des enfants est tout ensemble chaud et humide, ce qui leur cause un mouvement continuel. Cette mollesse du cerveau fait que toutes choses s'y impriment facilement et que les images de tous les objets sensibles y sont très vives : ainsi, il faut se hâter d'écrire dans leurs têtes, pendant que les caractères s'y forment aisément. Mais il faut bien choisir les images qu'on y doit graver ; car on ne doit verser dans un réservoir ³ si petit et si précieux que des choses exquises : il faut se souvenir qu'on ne doit à cet âge verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. Les premières images gravées pendant que le cerveau est encore mol ⁴ et que rien n'y est écrit sont les plus profondes. D'ailleurs elles se durcissent à mesure que l'âge dessèche le cerveau ; ainsi, elles deviennent ineffaçables : de là vient que, quand on est vieux, on se souvient distinctement des choses de la jeunesse, quoique éloignées ; au lieu qu'on se souvient moins de celles qu'on a vues dans un âge plus avancé, parce que les traces en ont été faites dans le cerveau lorsqu'il était déjà desséché et plein d'autres images.

1. *Dès qu'ils ont aperçu quelque finesse.* C'est le danger de tous les procédés artificiels, de toutes les scènes préparées dont Rousseau fera son principal moyen d'éducation. Fénelon fait des réserves ; le mieux est encore de s'abstenir.

2. *Le cerveau.* Fénelon subit ici l'influence exercée par Descartes. Toute cette théorie de la mémoire est purement imaginaire. Sans doute la mémoire a une part de ses conditions dans l'organisme, mais ces conditions physiologiques sont aujourd'hui encore très mal connues.

3. *Dans un réservoir.* Métaphore exacte et expressive.

4. *Mol.* Édition de 1687. Dans la vieille langue française on disait *mol*, *fol*, *bel*, *nouvel*, même devant une consonne. Ces mots s'écrivaient encore ainsi au dix-septième siècle, mais *ol*, se prononçait *ou*. Voir CHASSANG, Grammaire française, § 47.

Quand on entend faire ces raisonnements, on a peine à les croire. Il est pourtant vrai qu'on raisonne de même sans s'en apercevoir. Ne dit-on pas tous les jours : « J'ai pris mon pli ; je suis trop vieux pour changer ; j'ai été nourri ¹ de cette façon ? » D'ailleurs ne sent-on pas un plaisir singulier à rappeler les images de la jeunesse ? Les plus fortes inclinations ne sont-elles pas celles qu'on a prises à cet âge ? Tout cela ne prouve-t-il pas que les premières impressions et les premières habitudes sont les plus fortes ? Si l'enfance est propre à graver des images dans le cerveau, il faut avouer qu'elle l'est moins au raisonnement. Cette humidité du cerveau, qui rend les impressions faciles, étant jointe à une grande chaleur, fait une agitation qui empêche toute application suivie.

Le cerveau des enfants est comme une bougie ² allumée dans un lieu exposé au vent ; sa lumière vacille toujours. L'enfant vous fait une question ; et, avant que vous répondiez, ses yeux s'enlèvent vers le plancher, il compte toutes les figures qui y sont peintes, ou tous les morceaux de vitres qui sont aux fenêtres ; si vous voulez le ramener à son premier objet, vous le gênez comme si vous le teniez en prison. Ainsi, il faut ménager avec grand soin les organes, en attendant qu'ils s'affermissent : répondez-lui promptement à sa question, et laissez-lui en faire d'autres à son gré. Entretenez seulement sa curiosité ³, et faites dans sa mémoire un amas de bons matériaux ; viendra le temps qu'ils

1. *Nourri*, élevé. Fréquent encore au dix-septième siècle dans ce sens.

2. *Comme une bougie*. Comparaison tirée d'un objet ordinaire, et qui rend sensible l'idée que l'auteur veut exprimer : il faut ménager les organes qui ne sont pas encore affermis.

3. *Sa curiosité*. L'enfant dont la curiosité, naïve encore, est excitée par tout ce qu'il voit, porte son attention sur toutes choses.

s'assembleront d'eux-mêmes et que, le cerveau ayant plus de consistance, l'enfant raisonnera de suite. Cependant bornez-vous à le redresser quand il ne raisonnera pas juste et à lui faire sentir sans empressement, selon les ouvertures qu'il vous donnera, ce que c'est que tirer une conséquence ¹.

Laissez donc jouer un enfant, et mêlez l'instruction avec le jeu ²; que la sagesse ne semontre à lui que par intervalles, et avec un visage riant ³ : gardez-vous de le fatiguer par une exactitude indiscreète.

Si l'enfant se fait une idée triste et sombre de la vertu, si la liberté et le dérèglement se présentent à lui sous une figure agréable, tout est perdu, vous travaillez en vain. Ne le laissez jamais flatter par de petits esprits ou par des gens sans règle : on s'accoutume ⁴ à aimer les mœurs et les sentiments des gens qu'on aime ; le plaisir qu'on trouve d'abord avec les malhonnêtes gens fait peu à peu estimer ce qu'ils ont même de méprisable.

Pour rendre les gens de bien agréables aux enfants, faites-leur remarquer ce qu'ils ont d'aimable et de commode : leur sincérité, leur modestie, leur désintéressement, leur fidélité, leur discrétion, mais surtout leur piété, qui est la source de tout le reste.

1. *Tirer droit une conséquence.* La tirer directement des prémisses. Tirer, ici, signifie : inférer, conclure.

2. *Mêlez l'instruction avec le jeu.* Ce principe reviendra constamment.

3. *Un visage riant.* « On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant, » dit Montaigne. Fénelon s'inspire ici de la sagesse aimable de Montaigne et demande qu'on donne à la science, à la vertu, l'air le plus riant, le plus doux. COMPAYRÉ.

4. *On s'accoutume.* « Il y a dans certaines conditions comme une action directe et mutuelle des âmes, par laquelle les sentiments de l'une tendent à éviter les sentiments de l'autre similaires et les pensées, des pensées de même ordre. C'est en quoi consiste plus particulièrement le phénomène de la *contagion morale*.... La sympathie est visiblement la cause ou tout au moins la condition principale de ces transmissions d'âme à âme. » H. MARION, *De la solidarité morale*.

Si quelqu'un d'entre eux a quelque chose de choquant, dites : « La piété ne donne point ces défauts-là ; quand elle est parfaite, elle les ôte, ou du moins elle les adoucit. » Après tout, il ne faut point s'opiniâtrer à faire goûter aux enfants certaines personnes pieuses dont l'extérieur est dégoûtant.

Quoique vous veilliez sur vous-même pour n'y laisser rien voir que de bon, n'attendez pas que l'enfant ne trouve jamais un défaut en vous ; souvent il apercevra jusqu'à vos fautes les plus légères.

Saint Augustin nous apprend qu'il avait remarqué dès son enfance la vanité de ses maîtres sur les études. Ce que vous avez de meilleur et de plus pressé à faire, c'est de connaître vous-même vos défauts aussi bien que l'enfant les connaîtra, et de vous en faire avertir par des amis sincères. D'ordinaire, ceux qui gouvernent les enfants ne leur pardonnent rien et se pardonnent tout à eux-mêmes ; cela excite dans les enfants un esprit de critique et de malignité¹ ; de façon que, quand ils ont vu faire quelque faute à la personne qui les gouverne, ils en sont ravis et ne cherchent qu'à la mépriser.

Évitez cet inconvénient : ne craignez point de parler des défauts qui sont visibles en vous et des fautes qui vous auront échappé devant l'enfant. Si vous le voyez capable d'entendre raison là-dessus, dites-lui que vous voulez lui donner l'exemple de se corriger de ses défauts, en vous corrigeant des vôtres ; par là, vous tirerez de vos imperfections mêmes de quoi instruire et édifier l'enfant, de quoi l'encourager pour sa correction ; vous éviterez même le mépris et le dégoût que vos défauts pourraient lui donner pour votre personne.

1. *Un esprit de critique et de malignité.* « S'il ne vous croit pas bon bientôt il sera méchant. » ROUSSEAU, *Émile*, II.

En même temps, il faut chercher tous les moyens de rendre agréables à l'enfant les choses ¹ que vous exigez de lui. En avez-vous quelque une de fâcheuse à proposer, faites-lui entendre que la peine sera bientôt suivie du plaisir : montrez-lui toujours l'utilité ² des choses que vous lui enseignez ; faites-lui en voir l'usage par rapport au commerce du monde et aux devoirs des conditions. Sans cela, l'étude lui paraît un travail abstrait, stérile et épineux. « A quoi sert, disent-ils ³ en eux-mêmes, d'apprendre toutes ces choses dont on ne parle point dans les conversations et qui n'ont aucun rapport à tout ce qu'on est obligé de faire ? » Il faut donc leur rendre raison de tout ce qu'on leur enseigne. « C'est, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour ; c'est pour vous former le jugement ⁴ ; c'est pour vous accoutumer à bien raisonner

1. *Rendre agréables à l'enfant les choses.* C'est le principe énoncé plus haut à propos des personnes (page 28). — Le philosophe anglais Herbert Spencer, énumérant les diverses modifications introduites de nos jours dans l'éducation des enfants, ajoute : « De tous les changements qui se produisent, le plus significatif est le désir croissant de rendre l'étude agréable plutôt que pénible, désir fondé sur la perception plus ou moins claire de ce fait : que le genre d'activité intellectuelle qui plaît à chaque âge est précisément celui qui est salubre, et *vice versa*. L'opinion commence à se répandre de plus en plus que, lorsqu'un esprit en voie de développement éprouve un genre de curiosité, c'est qu'il est devenu propre à s'assimiler l'objet de cette curiosité, et que cet objet est devenu nécessaire à son progrès ; que, car contre, le dégoût qu'il éprouve par tel ou tel genre d'étude prouve que l'objet de cette étude lui est présenté prématurément ou sous une forme indigeste. De là les efforts qu'on fait pour rendre l'étude amusante dans la première enfance et intéressante plus tard. De là les conférences sur la valeur des jeux dans l'éducation. De là les plaidoyers en faveur des chansons de nourrices et des contes de fées. Tous les jours on conforme davantage les plans d'éducation au goût des enfants. » On ne fait ainsi qu'appliquer le principe établi par Fénelon.

2. *Montrez-lui l'utilité,* c'est-à-dire parlez au nom de la raison et non de l'autorité.

3. *Disent-ils.* Le pluriel succède au singulier sans transition, mais il n'en résulte aucun embarras pour le lecteur. Ici, *l'enfant* ou les *enfants*, c'est tout un.

4. *Pour vous former le jugement.* Fénelon a dit plus haut : « faites-lui en voir l'usage pour le commerce du monde. » Voilà pour l'utilité pratique et positive ; mais le précepteur n'oublie pas les intérêts moraux. Ici encore

sur toutes les affaires de la vie. » Il faut toujours leur montrer un but solide et agréable qui les soutienne dans le travail, et ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche et absolue ¹.

A mesure que leur raison augmente, il faut aussi de plus en plus raisonner avec eux sur les besoins de leur éducation, non pour suivre toutes leurs pensées, mais pour en profiter lorsqu'ils feront connaître leur état véritable, pour éprouver leur discernement, et pour leur faire goûter les choses qu'on veut qu'ils fassent.

Ne prenez jamais sans une extrême nécessité un air austère et impérieux qui fait trembler les enfants. Souvent c'est affectation et pédanterie dans ceux qui gouvernent ; car, pour les enfants, ils ne sont d'ordinaire que trop timides et honteux. Vous leur fermeriez le cœur et leur ôteriez la confiance ², sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation. Faites-vous aimer d'eux ³ ; qu'ils soient libres avec vous, et qu'ils ne craignent point de vous laisser voir leurs défauts. Pour y réussir, soyez indulgent à ceux qui ne se déguisent point devant vous. Ne paraissez ni étonné ni irrité de

cependant, c'est de l'utile qu'il s'agit, de l'intérêt personnel, non du beau et du bien. — *Former le jugement*, c'est le grand souci des éducateurs du dix-septième siècle, souci peut-être un peu exclusif.

1. *Une autorité sèche et absolue*. Madame de Maintenon, dans un de ses entretiens avec les dames de Saint-Cyr, leur disait : « Vous savez que j'aime mieux persuader que soumettre, et qu'on me reproche que ma folie est de vouloir faire *entendre raison* à tout le monde. »

2. *La confiance, sans laquelle il n'y a nul fruit à espérer de l'éducation..., la confiance, et la sincérité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse*. « La crainte trempe les âmes comme le froid trempe le fer, » a dit Joubert ; mais est-ce là l'idéal ? La Bruyère disait mieux : « C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfants et leur devenir inutile que de les punir des fautes qu'ils n'ont point faites ou même sévèrement de celles qui sont légères. » Et Montaigne : « Otez-moi la violence et la force ; il n'est rien, à mon avis, qui abâtardisse et étourdisse si fort une âme bien née. »

3. *Faites-vous aimer d'eux.... Compatissez à leurs faiblesses*. La bonté ! telle est l'inépuisable source d'où découlent tous les préceptes de Fénelon. Ce sentiment de tendresse compatissante fait un peu défaut à Saint-Cyr.

leurs mauvaises inclinations : au contraire, compatissez à leurs faiblesses. Quelquefois il en arrivera cet inconvénient, qu'ils seront moins retenus par la crainte ; mais, à tout prendre, la confiance et la sincérité leur sont plus utiles que l'autorité rigoureuse.

D'ailleurs l'autorité ne laissera pas de trouver sa place, si la confiance et la persuasion ne sont pas assez fortes ; mais il faut toujours commencer par une conduite ouverte, gaie, et familière sans bassesse, qui vous donne le moyen de voir agir les enfants dans leur état naturel et de les connaître à fond. Enfin, quand même vous les réduiriez par l'autorité à observer toutes vos règles, vous n'iriez pas à votre but ; tout se tournerait en formalités gênantes et peut-être en hypocrisie ¹, vous les dégoûteriez du bien, dont vous devez chercher uniquement de ² leur inspirer l'amour.

Si le Sage a toujours recommandé aux parents de tenir la verge assidûment levée sur les enfants, s'il a dit qu'un père qui se joue avec son fils pleurera dans la suite, ce n'est pas qu'il ait blâmé une éducation douce et patiente ³ ; il condamne seulement ces parents faibles et inconsiderés qui flattent les passions de leurs enfants et qui ne cherchent qu'à s'en divertir pendant leur enfance, jusqu'à leur souffrir toutes sortes d'excès.

Ce qu'il en faut conclure est que les parents doivent toujours conserver de l'autorité pour la correction, car il y a des naturels qu'il faut dompter par la crainte ;

1. *En hypocrisie*. Fénelon pourrait dire de l'hypocrisie ce que madame de Sévigné disait de l'ingratitude : « C'est ma bête d'aversion ! »

2. *Cherchent de*. Au dix-septième siècle, on employait *de* pour *à*, par raison d'euphonie. Genin, dans son *Lexique de Molière*, en cite nombre d'exemples et entre autres cette phrase tirée de *Don Juan* : « Vous ne trouverez pas étrange que nous *cherchions* d'en tirer vengeance. »

3. *Une éducation douce et patiente*. « Il y a un excès de rigueur et un excès d'indulgence, tous deux également à éviter. » ROUSSEAU, *Émile*, II.

mais, encore une fois, il ne faut le faire que quand on ne saurait faire autrement.

Un enfant qui n'agit encore que par imagination, et qui confond dans sa tête les choses qui se présentent à lui liées ensemble, hait l'étude et la vertu, parce qu'il est prévenu ¹ d'aversion pour la personne qui lui en parle.

Voilà d'où vient cette idée si sombre et si affreuse de la piété, qu'il retient toute sa vie : c'est souvent tout ce qui lui reste d'une éducation sévère. Souvent il faut tolérer des choses qui auraient besoin d'être corrigées, et attendre le moment ³ où l'esprit de l'enfant sera disposé à profiter de la correction. Ne le reprenez jamais ni dans son premier mouvement ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'aperçoit que vous agissez par humeur et par promptitude, et non par raison et par amitié ; vous perdez sans ressource votre autorité. Si vous le reprenez dans son premier mouvement, il n'a pas l'esprit assez libre pour avouer sa faute, pour vaincre sa passion et pour sentir l'importance de vos avis ; c'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez, rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les moments pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction. Ne dites point

1. *Prévenir* signifie souvent : faire naître d'avance dans l'esprit des sentiments favorables ou défavorables. Ici, le sentiment qui agit sur l'esprit en le prévenant est exprimé sous forme de complément de cause ; cette construction est rare.

2. *Une éducation sévère*. Cf. Rousseau : « Ne raisonnez point avec votre élève, surtout pour lui faire approuver ce qui lui déplaît ; car amener ainsi toujours la raison dans les choses désagréables, ce n'est que la lui rendre ennuyeuse et le décrediter de bonne heure dans un esprit qui n'est pas encore en état de l'entendre. » *Émile*, II.

3. *Attendre le moment*. Principe cher à Fénelon : Cf. page 18, note 4. — Sui vent plusieurs conseils, tous motivés.

à l'enfant son défaut sans ajouter quelque moyen de le surmonter qui l'encourage à le faire ; car il faut éviter le chagrin et le découragement que la correction inspire quand elle est sèche. Si l'on trouve un enfant un peu raisonnable, je crois qu'il faut l'engager insensiblement à demander qu'on lui dise ses défauts ; c'est le moyen de les lui dire sans l'affliger ; ne lui en dites même jamais plusieurs à la fois ¹.

Il faut considérer que les enfants ont la tête faible, que leur âge ne les rend encore sensibles qu'au plaisir, et qu'on leur demande souvent une exactitude et un sérieux dont ceux qui l'exigent seraient incapables. On fait même une dangereuse impression d'ennui et de tristesse sur leur tempérament, en leur parlant toujours des mots et des choses qu'ils n'entendent point : nulle liberté, nul enjouement ; toujours leçons, silence, posture gênée, correction et menaces ².

Les anciens l'entendaient bien mieux ³ : c'est par le plaisir des vers et de la musique que les principales sciences, les maximes des vertus et la politesse des mœurs s'introduisirent chez les Hébreux, chez les Égyptiens et chez les Grecs. Les gens sans lecture ont peine à le croire, tant cela est éloigné de nos coutumes. Cependant, si peu qu'on connaisse l'histoire, il n'y a pas moyen de douter que ce n'ait été la pratique vulgaire de plusieurs siècles. Du moins retranchons-nous ⁴

1. *Jamais plusieurs à la fois.* Remarquez cette sollicitude qui ne craint pas d'entrer dans les détails les plus minutieux.

2. *Toujours leçons... et menaces.* « C'est une vraie geôle de jeunesse captive, » disait Montaigne des collèges de son temps.

3. *Les anciens l'entendaient bien mieux.* « C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses *Lois*, de la gaieté et passe-temps de la jeunesse de sa cité ; et combien il s'arrête à leurs jeux, chansons, sauts et danses, desquelles il dit que l'antiquité a donné la conduite et le patronnage aux dieux même, Apollon, aux Muses et Minerve. » MONTAIGNE.

4. *Retranchons-nous.* Se retrancher c'est-à-dire se renfermer dans une en-

dans le nôtre, à joindre l'agréable à l'utile autant que nous le pouvons.

Mais, quoiqu'on ne puisse guère espérer de se passer toujours d'employer la crainte pour le commun des enfants ¹, dont le naturel est dur et indocile, il ne faut pourtant y avoir recours qu'après avoir éprouvé patiemment tous les autres remèdes. Il faut même toujours faire entendre distinctement ² aux enfants à quoi se réduit tout ce qu'on leur demande, et moyennant quoi on sera content d'eux ; car il faut que la joie et la confiance soient leur disposition ordinaire : autrement on obscurcit leur esprit, on abat leur courage ; s'ils sont vifs ³, on les irrite ; s'ils sont mous, on les rend stupides. La crainte est comme les remèdes violents ⁴ qu'on emploie dans les maladies extrêmes ; ils purgent, mais ils altèrent le tempérament et usent les organes : une âme menée par la crainte en est toujours plus faible.

Au reste, quoiqu'il ne faille pas toujours menacer sans châtier, de peur de rendre les menaces méprisables, il faut pourtant châtier encore moins qu'on ne menace. Pour les châtiments, la peine doit être aussi légère qu'il est possible, mais accompagnée de toutes les circonstances qui peuvent piquer l'enfant de honte et de remords : par exemple ⁵, montrez-lui tout ce que

ceinte réduite, mais forte. Le sens est : s'il ne nous est pas permis de rendre l'étude aussi agréable qu'elle l'était autrefois, *du moins retranchons-nous*.

1. *Le commun des enfants*. *Commun*, substantif, désigne au propre ce que deux ou plusieurs personnes mettent en société : « Il faut prendre cette dépense sur le commun. » Par extension : le plus grand nombre, la généralité : « Elle était plus grande que le commun des femmes. » — Le *Commun des Martyrs* est un terme de liturgie qui signifie les martyrs pour lesquels l'Eglise prie en masse.

2. *Faire entendre distinctement*. L'indocilité des enfants n'est souvent qu'apparente ; la faute commise peut n'être que le résultat d'un malentendu.

3. *S'ils sont vifs... s'ils sont mous*. La crainte est donc mauvaise pour tous.

4. *La crainte est comme les remèdes violents*. Encore une comparaison tirée de la vie ordinaire.

6. *Par exemple*. Toujours le procédé pratique à côté du précepte théorique.

vous avez fait pour éviter cette extrémité ; paraissez-lui-en affligé ; parlez devant lui avec d'autres personnes du malheur de ceux qui manquent de raison et d'honneur jusqu'à se faire châtier ; retranchez les marques d'amitié ordinaires jusqu'à ce que vous voyiez qu'il ait besoin de consolation ; rendez ce châtiment public ou secret, selon que vous jugerez qu'il sera plus utile à l'enfant, ou de lui causer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne ; réservez cette honte publique pour servir de dernier remède ; servez-vous quelquefois d'une personne raisonnable qui console l'enfant, qui lui dise ce que vous ne devez pas alors lui dire vous-même, qui le guérisse de la mauvaise honte, qui le dispose à revenir à vous, et à qui l'enfant, dans son émotion, puisse ouvrir son cœur plus librement qu'il n'oserait le faire devant vous. Mais surtout qu'il ne paraisse jamais que vous demandiez de l'enfant que les soumissions nécessaires ; tâchez de faire en sorte qu'il s'y condamne lui-même, qu'il s'exécute de bonne grâce et qu'il ne vous reste qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée¹. Chacun doit employer les règles générales selon les besoins particuliers² : les hommes, et surtout les enfants, ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes ; ce qui est bon aujourd'hui est dangereux demain ; une conduite toujours uniforme³ ne peut être utile.

1. *Qu'il aura acceptée.* Quels soins minutieux, quelle sollicitude touchante ! Ce livre, écrit pour une mère, semble écrit par une mère.

2. *Selon les besoins particuliers.* Ce conseil revient sans cesse. Ici il s'appuie sur l'observation morale : *Les hommes ne se ressemblent pas toujours à eux-mêmes.* La remarque est profonde autant que juste. « J'en appelle à Philippe à jeun, » disait la vieille femme. Toute passion violente trouble la raison : attendons que l'ivresse soit dissipée.

3. *Toujours uniforme.* L'humeur doit être toujours égale ; la conduite variera suivant les occasions. Cf. p. 18, note 4.

Le moins qu'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur¹. On peut insinuer une infinité d'instructions plus utiles que les leçons mêmes dans des conversations gaies. J'ai vu divers enfants qui ont appris à lire en se jouant : on n'a qu'à leur raconter des choses divertissantes qu'on tire d'un livre en leur présence, et leur faire connaître insensiblement les lettres ; après cela, ils souhaitent d'eux-mêmes de pouvoir aller à la source de ce qui leur a donné du plaisir.

Les deux choses qui gâtent tout, c'est qu'on leur fait apprendre à lire d'abord en latin, ce qui leur ôte tout le plaisir de la lecture, et qu'on veut les accoutumer à lire avec une emphase forcée et ridicule. Il faut leur donner un livre bien relié, doré même sur la tranche, avec de belles images et des caractères bien formés. Tout ce qui réjouit l'imagination facilite l'étude : il faut tâcher de choisir un livre plein d'histoires courtes et merveilleuses. Cela fait, ne soyez pas en peine que l'enfant n'apprenne à lire : ne le fatiguez pas même pour le faire lire exactement, laissez-le prononcer naturellement comme il parle² ; les autres tons sont toujours mauvais et sentent la déclamation du collège : quand sa langue sera dénouée, sa poitrine plus forte et l'habitude de lire plus grande, il lira sans peine, avec plus de grâce et plus distinctement.

La manière d'enseigner à écrire doit être à peu près de même. Quand les enfants savent déjà un peu lire, on

1. *Le moins qu'on peut faire de leçons en forme, c'est le meilleur.* Puis application des préceptes à la lecture et à l'écriture. Il faut insinuer l'instruction sans en avoir l'air : c'est le procédé que Fénelon emploiera avec le duc de Bourgogne. Voyez COMPAYRÉ, *Doctrines de l'Éducation*, livre III, chap. 1, 3.

2. Est-il prudent de laisser l'enfant contracter de mauvaises habitudes ? S'il parle mal, ne doit-on pas profiter de la leçon de lecture, pour le former à une, bonne prononciation ?

leur peut faire un divertissement de former des lettres ; et, s'ils sont plusieurs ensemble, il faut y mettre de l'émulation. Les enfants se portent d'eux-mêmes à faire des figures sur le papier : si peu qu'on aide à cette inclination sans la gêner trop, ils formeront des lettres en se jouant et s'accoutumeront peu à peu à écrire. On peut même les y exciter en leur promettant quelque récompense qui soit de leur goût et qui n'ait point de conséquence dangereuse.

« Écrivez-moi un billet, dira-t-on ; mandez telle chose à votre frère ou à votre cousin » : tout cela fait plaisir à l'enfant, pourvu qu'aucune image triste de leçon réglée ne le trouble. Une libre curiosité, dit saint Augustin, sur sa propre expérience, excite bien plus l'esprit des enfants qu'une règle et une nécessité imposée par la crainte.

Remarquez un grand défaut ¹ des éducations ordinaires : on met tout le plaisir d'un côté et tout l'ennui de l'autre ; tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans les divertissements. Que peut faire un enfant, sinon supporter impatiemment cette règle et courir ardemment après les jeux ?

Tâchons donc de changer cet ordre : rendons l'étude agréable, cachons-la sous l'apparence de la liberté et du plaisir ; souffrons que les enfants interrompent quelquefois l'étude par de petites saillies de divertissement ² ; ils ont besoin de ces distractions pour délasser leur esprit.

1. *Un grand défaut.* — Remarque profonde et dont nous pouvons, aujourd'hui encore, faire notre profit.

2. *De petites saillies de divertissement.* Expression qui peint à merveille l'élan du corps et de l'esprit, heureux de se détendre après une contrainte prolongée. On tient compte aujourd'hui dans nos écoles de ce besoin de mouvement et de distraction, naturel à l'enfant.

Laissons leur vue ¹ se promener un peu ; permettons-leur même de temps en temps quelque digression ou quelque jeu, afin que leur esprit se mette au large ; puis ramenons-les doucement au but. Une régularité trop exacte pour exiger d'eux des études sans interruption leur nuit beaucoup : souvent ceux qui les gouvernent affectent cette régularité, parce qu'elle leur est plus commode qu'une sujétion continuelle à profiter de tous les moments. En même temps, ôtons aux divertissements des enfants tout ce qui peut les passionner trop ; mais, tout ce qui peut délasser l'esprit, lui offrir une variété agréable, satisfaire sa curiosité pour les choses utiles, exercer le corps aux arts convenables, tout cela doit être employé dans les divertissements des enfants. Ceux qu'ils aiment le mieux sont ceux où le corps est en mouvement ; ils sont contents, pourvu qu'ils changent souvent de place : un volant ou une boule suffit ². Ainsi il ne faut pas être en peine de leurs plaisirs, ils en inventent assez eux-mêmes ; il suffit de les laisser faire, de les observer avec un visage gai, et de les modérer dès qu'ils s'échauffent trop. Il est bon seulement de leur faire sentir autant qu'il est possible les plaisirs que l'esprit peut donner, comme la conversation, les nouvelles, les histoires et plusieurs jeux d'industrie ³ qui renferment quelque instruction. Tout

1. *Laissons leur vue....* Le jeu tient une grande place dans la vie de l'enfant. Le pédagogue intelligent portera donc son attention sur ce point important. Fénelon traite cette question avec tout le développement nécessaire : il trace un programme de récréation fondé, comme tout le reste, sur la nature de l'enfant, et d'une application facile pour tout maître de bonne volonté.

2. *Une boule suffit.* L'industrie, spéculant sur la vanité, a imaginé des jouets compliqués, magnifiques, excessivement coûteux. Les enfants qui reçoivent en cadeau ces objets de luxe, en tirent fort peu d'agrément, et les délaissent presque aussitôt pour le volant ou la boule dont parle Fénelon.

3. *Jeux d'industrie.* Jeux où l'esprit ingénieux, industrieux, de l'enfant et, à l'occasion, la dextérité de ses mains, trouve à s'exercer.

cela aura son usage en son temps ; mais il ne faut pas forcer le goût des enfants là-dessus, on ne doit que leur offrir des ouvertures ¹ ; un jour, leur corps sera moins disposé à se remuer, et leur esprit agira davantage.

Le soin qu'on prendra cependant à assaisonner de plaisir les occupations sérieuses servira beaucoup à ralentir l'ardeur de la jeunesse pour les divertissements dangereux. C'est la sujétion et l'ennui qui donnent tant d'impatience de se divertir. Si une fille s'ennuyait moins à être auprès de sa mère, elle n'aurait pas tant d'envie de lui échapper pour aller chercher des compagnies moins bonnes.

Dans le choix des divertissements, il faut éviter toutes les sociétés suspectes. Point de garçons avec les filles, ni même de filles dont l'esprit ne soit réglé et sûr. Les jeux qui dissipent et qui passionnent trop, ou qui accoutument à une agitation de corps immodeste pour une fille, les fréquentes sorties de la maison et les conversations qui peuvent donner l'envie d'en sortir souvent doivent être évités. Quand on n'est encore gâté par aucun grand divertissement et qu'on n'a fait naître en soi aucune passion ardente, on trouve aisément la joie : la santé et l'innocence en sont les vraies sources ; mais les gens qui ont eu le malheur de s'accoutumer aux plaisirs violents perdent le goût des plaisirs modérés et s'ennuient toujours dans une recherche inquiète de la joie.

On se gâte le goût pour les divertissements comme pour les viandes : on s'accoutume tellement aux choses de haut goût que les viandes communes et simplement

¹. *Des ouvertures*. Des occasions. Le mot a vieilli dans ce sens ; il est cependant clair et commode. Voir BOSSUET, *Or. fun. de la Reine d'Angleterre*. Édition MONTIGNY, page 29, note 1.

assaisonnées deviennent fades et insipides. Craignons donc ces grands ébranlements de l'âme qui préparent l'ennui et le dégoût ; surtout ils sont plus à craindre pour les enfants, qui résistent moins à ce qu'ils sentent et qui veulent être toujours émus : tenons-les dans le goût des choses simples ; qu'il ne faille point de grands apprêts de viandes pour les nourrir ni de grands divertissements pour les réjouir. La sobriété donne toujours assez d'appétit ¹ sans avoir besoin ² de le réveiller par des ragoûts qui portent à l'intempérance. La tempérance, disait un ancien, est la meilleure ouvrière de la volupté ! avec cette tempérance, qui fait la santé du corps et de l'âme, on est toujours dans une joie douce et modérée ; on n'a besoin ni de machines, ni de spectacles, ni de dépenses pour se réjouir : un petit jeu qu'on invente, une lecture, un travail qu'on entreprend, une promenade, une conversation innocente qui délasse après le travail, font sentir une joie plus pure que la musique la plus charmante.

Les plaisirs simples sont moins vifs et moins sensibles, il est vrai ; les autres enlèvent l'âme en remuant les ressorts des passions. Mais les plaisirs simples sont d'un meilleur usage ; ils donnent une joie égale et durable sans aucune suite maligne ; ils sont toujours bien-faisants ; au lieu que les autres plaisirs sont comme les vins frelatés, qui plaisent d'abord plus que les naturels, mais qui altèrent et qui nuisent à la santé. Le tempé-

1. *La sobriété donne toujours assez d'appétit.* Voir, dans le *Télémaque*, les discours de Mentor à Idoménée sur la constitution qu'il convient d'imposer aux habitants de Salente : « La sobriété rend la nourriture la plus simple très agréable. C'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs et les plus constants.... »

2. *Sans avoir besoin.* On dirait aujourd'hui : sans qu'on ait besoin. Voir, sur ce point de syntaxe, CHASSANG, Grammaire française, § 317.

rament de l'âme se gâte aussi bien que le goût par la recherche de ces plaisirs vifs et piquants. Tout ce qu'on peut faire pour les enfants qu'on gouverne, c'est de les accoutumer à cette vie simple, d'en fortifier en eux l'habitude le plus longtemps qu'on peut, de les prévenir de la crainte des inconvénients attachés aux autres plaisirs et de ne les point abandonner à eux-mêmes, comme on fait d'ordinaire dans l'âge où les passions commencent à se faire sentir et où par conséquent ils ont plus besoin d'être retenus.

Il faut avouer que, de toutes les peines de l'éducation, aucune n'est comparable à celle d'élever des enfants qui manquent de sensibilité ¹. Les naturels vifs et sensibles sont capables de terribles égarements : les passions et la présomption les entraînent ; mais aussi ils ont de grandes ressources et reviennent souvent de loin ; l'instruction est en eux un germe caché qui pousse et qui fructifie quelquefois, quand l'expérience vient au secours de la raison et que les passions s'attiédissent ; au moins on sait par où l'on peut les rendre attentifs et réveiller leur curiosité ; on a en eux de quoi les intéresser à ce qu'on leur enseigne et les piquer d'honneur, au lieu qu'on n'a aucune prise sur les naturels indolents. Toutes les pensées de ceux-ci sont des distractions ; ils ne sont jamais où ils doivent être ; on ne peut même les toucher jusqu'au vif par les corrections ; ils écoutent tout et ne sentent rien. Cette indolence rend l'enfant négligent et dégoûté de tout ce qu'il fait. C'est alors que la meilleure éducation court risque d'échouer, si

1. *Des enfants qui manquent de sensibilité.* La sensibilité, c'est-à-dire l'émotion qui accompagne l'activité dans la conscience, est un puissant ressort dans la main d'un pédagogue habile : où cet auxiliaire fait défaut, la tâche est en effet des plus ardues. Voir MARION, *Psychologie appliqué à l'éducation*, leçon XV, et suivantes. Cf. p. 46, note 1.

l'on ne se hâte d'aller au-devant du mal dès la première enfance. Beaucoup de gens, qui n'approfondissent guère, concluent de ce mauvais succès que c'est la nature qui fait tout pour former des hommes de mérite et que l'éducation n'y peut rien ; au lieu qu'il faudrait seulement conclure qu'il y a des naturels semblables aux terres ingrates, sur qui la culture fait peu. C'est encore bien pis quand ces éducations si difficiles sont traversées ou négligées, ou mal réglées dans leurs commencements.

Il faut encore observer qu'il y a des naturels d'enfants auxquels on se trompe beaucoup. Ils paraissent d'abord jolis, parce que les premières grâces de l'enfance¹ ont un lustre qui couvre tout ; on y voit je ne sais quoi de tendre et d'aimable, qui empêche d'examiner de près le détail des traits du visage. Tout ce qu'on trouve d'esprit en eux surprend, parce qu'on n'en attend point de cet âge ; toutes les fautes de jugement leur sont permises et ont la grâce de l'ingénuité ; on prend une certaine vivacité du corps, qui ne manque jamais de paraître,

1. *Les premières grâces de l'enfance.* « Il y a dans l'enfant une grâce, une dignité, une noblesse qui lui est propre, c'est je ne sais quoi d'heureux qui respire une origine celeste, et qui n'est pas dans le commun des hommes ; rien encore n'a été flétri et abaissé en cet enfant. Sans doute il porte en lui, avec la tache originelle, le penchant au mal, qui est le triste apanage de notre nature ; mais c'est un germe enveloppé dans la profondeur de notre âme, et qui n'a encore reçu aucun développement. » DUPANLOUP, *de l'éducation*, t. I, liv. II. — Cité par M. Compayré, qui ajoute : « Monseigneur Dupanloup est trop orthodoxe pour oublier la tache originelle ; mais il l'enfouit en quelque sorte au plus profond de l'âme, il la recouvre, comme d'une enveloppe brillante, des charmes qu'avec tant d'autres il reconnaît à l'enfant. — C'est que l'enfance est un commencement ; et, comme tous les commencements, il est aimable et séduisant. « C'est une frêle espérance d'âme », et, comme toutes les espérances, il attire et il plaît. Rousseau a été subjugué par cet attrait irrésistible de l'inconnu et de l'avenir. C'est ce qu'il avoue dans une longue et poétique page de *l'Émile*, où il compare l'enfant au printemps et où il fait remarquer que ce qui est nous émeut toujours moins que ce qui doit être. » Voir le second livre de *l'Émile*, édition Gidel, page 126.

dans les enfants, pour celle de l'esprit. De là vient que l'enfance semble promettre tant et qu'elle donne si peu. Tel a été célèbre par son esprit à l'âge de cinq ans, qui est tombé dans l'obscurité et dans le mépris à mesure qu'on l'a vu croître. De toutes les qualités qu'on voit dans les enfants, il n'y en a qu'une sur laquelle on puisse compter, c'est le bon raisonnement ; il croît toujours avec eux, pourvu qu'il soit bien cultivé ; les grâces de l'enfance s'effacent ; la vivacité s'éteint ; la tendresse du cœur se perd même souvent, parce que les passions et le commerce des hommes politiques¹ endurecissent insensiblement les jeunes gens qui entrent dans le monde. Tâchez donc de découvrir, au travers des grâces de l'enfance, si le naturel que vous avez à gouverner manque de curiosité et s'il est peu sensible à une honnête émulation. En ce cas, il est difficile que toutes les personnes chargées de son éducation ne se rebutent bientôt dans un travail si ingrat et si épineux. Il faut donc remuer promptement tous les ressorts de l'âme de l'enfant pour le tirer de cet assoupissement. Si vous prévoyez cet inconvénient, ne pressez pas d'abord les instructions suivies ; gardez-vous bien de charger sa mémoire, car c'est ce qui étonne² et qui appesantit le cerveau ; ne le fatiguez point par des règles gênantes ; égayez-le ; puisqu'il tombe dans l'extrémité contraire à la présomption, ne craignez point de lui montrer avec discrétion de quoi il est capable ; contentez-vous de peu ; faites-lui remarquer ses moindres succès ; représentez-lui combien mal à propos il a craint de ne pouvoir réussir dans des choses qu'il fait bien ; mettez en œuvre l'ému-

1. *Des hommes politiques.* *Politique* signifie ici : prudent, réservé, qui étudie et calcule ses paroles et ses actions.

2. *Ce qui étonne*, c'est-à-dire étourdit, comme ferait un coup de tonnerre.

lation. La jalousie est plus violente dans les enfants qu'on ne saurait se l'imaginer; on en voit quelquefois qui sèchent et qui dépérissent d'une langueur secrète, parce que d'autres sont plus aimés et plus caressés qu'eux. C'est une cruauté¹ trop ordinaire aux mères que de leur faire souffrir ce tourment; mais il faut savoir employer ce remède dans les besoins pressants contre l'indolence; mettez devant l'enfant que vous élevez d'autres enfants qui ne fassent guère mieux que lui; des exemples disproportionnés à sa faiblesse achèveraient de le décourager.

Donnez-lui de temps en temps de petites victoires² sur ceux dont il est jaloux: engagez-le, si vous le pouvez, à rire librement avec vous de sa timidité; faites-lui voir des gens timides comme lui, qui surmontent enfin leur tempérament; apprenez-lui par des instructions indirectes, à l'occasion d'autrui, que la timidité et la paresse étouffent l'esprit; que les gens mols³ et inappliqués, quelque génie⁴ qu'ils aient, se rendent imbéciles et se dégradent eux-mêmes. Mais gardez-vous bien de lui donner ces instructions d'un ton austère et impatient; car rien ne renforce⁵ tant au dedans de lui-même un enfant mol et timide que la rudesse. Au contraire, redoublez vos soins pour assaisonner de facilités et de plaisirs proportionnés à son naturel le

1. *C'est une cruauté.* L'âme compatissante de Fénelon s'émeut à l'idée des souffrances morales de l'enfant. Il le défend, au besoin, contre la mère.

2. *De petites victoires.* Non pas imméritées. Un maître qui connaît le fort et le faible de ses élèves, peut aisément, par quelques questions ou quelques exercices choisis, procurer à l'enfant un petit triomphe qui, sans porter préjudice à personne, lui sera un encouragement.

3. *Les gens mols* et, quelques lignes plus bas, *un enfant mol*. V. page 18, note 32.

4. *Génie*, les dispositions naturelles.

5. *Renforcer*, enfoncer plus avant; terme simple et énergique, familier à Fénelon.

travail que vous ne pouvez lui épargner; peut-être faudrait-il même de temps en temps le piquer par le mépris et par les reproches. Vous ne devez pas le faire vous-même; il faut qu'une personne inférieure, comme un autre enfant, le fasse, sans que vous paraissiez le savoir ¹.

Saint Augustin raconte qu'un reproche fait à sainte Monique, sa mère, dans son enfance, par une servante, la toucha jusqu'à la corriger d'une mauvaise habitude de boire du vin pur, dont la véhémence et la sévérité de sa gouvernante n'avaient pu la préserver. Enfin il faut tâcher de donner du goût à l'esprit de ces sortes d'enfants, comme on tâche d'en donner aux corps de certains malades. On leur laisse chercher ce qui peut guérir leur dégoût; on leur souffre quelques fantaisies aux dépens même des règles, pourvu qu'elles n'aillent pas à des excès dangereux. Il est bien plus difficile de donner du goût à ceux qui n'en ont pas que de former le goût de ceux qui ne l'ont pas encore tel qu'il doit être.

Il y a une autre espèce de sensibilité encore plus difficile et plus importante à donner : c'est celle de l'amitié. Dès qu'un enfant en est capable, il n'est plus question que de tourner son cœur vers des personnes qui lui soient utiles. L'amitié le mènera presque à toutes les choses qu'on voudra de lui; on a un lien assuré pour l'attirer au bien, pourvu qu'on sache s'en servir ²; il ne

1. *Sans que vous paraissiez le savoir.* Cf. page 18, note 12. L'idée de charger un autre enfant de la leçon à faire est au moins étrange.

2. « La sensibilité des enfants, et je dirais volontiers l'aimable docilité de leur cœur est une grande prise que nous avons sur eux; il ne faut pas la négliger, il ne faut pas non plus en abuser, car cette sensibilité a sa partie; elle n'est que celle d'un enfant, et par conséquent courte et limitée. Nous nous trompons souvent sur ce point. Ayant reconnu que les enfants ont de la sympathie et qu'ils ressentent ce que nous ressentons, nous en concluons à tort qu'ils ont toute la sensibilité d'un homme, et qu'on peut se servir de cette sen-

reste plus à craindre que l'excès ou le mauvais choix dans ses affections. Mais il y a d'autres enfants qui naissent politiques¹, cachés, indifférents, pour rapporter secrètement tout à eux-mêmes ; ils trompent leurs parents, que la tendresse rend crédules ; ils font semblant de les aimer ; ils étudient leurs inclinations pour s'y conformer ; ils paraissent plus dociles que les autres enfants du même âge, qui agissent sans déguisement selon leur humeur ; leur souplesse, qui cache une volonté âpre, paraît une véritable douceur ; et leur naturel dissimulé ne se déploie tout entier que quand il n'est plus temps de le redresser.

S'il y a quelque naturel d'enfant sur lequel l'éducation ne puisse rien, on peut dire que c'est celui-là ; et cependant il faut avouer que le nombre en est plus grand qu'on ne s' imagine. Les parents ne peuvent se résoudre à croire que leurs enfants aient le cœur mal

sibilité comme d'un ressort dans l'éducation ; mais en nous servant trop du ressort, nous le forçons.

« Que de parents qui, lorsque l'enfant a mal fait, lui disent d'un air affligé : Vous me faites de la peine, mon enfant ! Et comme la première fois le moyen a réussi parce que l'enfant a vu que sa mère, en lui parlant, avait l'air sérieux et triste, et qu'il a ressenti l'émotion qu'il croyait voir en sa mère, les parents triomphent et disent qu'avec les enfants bien nés (et quels parents n'ont pas des enfants bien nés ?) il suffit de s'adresser à la sensibilité pour empêcher ou corriger le mal. Qu'ils y prennent garde ; quand ils disent à l'enfant, chaque fois qu'il fait une faute : Vous m'affligez, l'enfant s'aperçoit que cette affliction est une manière de le gronder, et que ses parents prennent cet air grave et triste quand ils le veulent. Alors sa sympathie s'arrête, il ne ressent plus un chagrin dont on veut lui faire un châtement. Il aurait pleuré si vous l'aviez grondé, parce que ce lui aurait été un chagrin d'être grondé. Il ne pleure plus de votre tristesse, qui lui semble préméditée, ou, ce qu'il y a de pis, de même que vous prenez un air affligé, il prendra aussi un air triste et se tirera d'affaire avec quelques larmes. Dans le premier cas, sa sensibilité s'est émoussée à force d'être excitée, et ce sera désormais une prise de moins que vous aurez sur lui, dans le second, sa sensibilité se sera tournée en affectation et en simagrées, ce qui est une des maladies que prend le plus aisément la sensibilité. »

S. M. GIRARDIN, *Jean-Jacques Rousseau*.

1. *Politiques*. V. page 44, note 1.

fait¹ ; quand ils ne veulent pas le voir d'eux-mêmes, personne n'ose entreprendre de les convaincre, et le mal augmente toujours. Le principal remède serait de mettre les enfants, dès le premier âge, dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations. Il faut toujours les connaître à fond, avant de les corriger. Ils sont naturellement simples et ouverts ; mais, si peu qu'on les gêne ou qu'on leur donne quelque exemple de déguisement, ils ne reviennent plus à cette première simplicité. Il est vrai que Dieu seul donne la tendresse et la bonté de cœur ; on peut seulement tâcher de l'exciter par des exemples généreux, par des maximes d'honneur et de désintéressement, par le mépris des gens qui s'aiment trop eux-mêmes. Il faut essayer de faire goûter de bonne heure aux enfants, avant qu'ils aient perdu cette première simplicité des mouvements les plus naturels, le plaisir d'une amitié cordiale et réciproque. Rien n'y servira tant que de mettre d'abord auprès d'eux des gens qui ne leur montrent jamais rien de dur, de faux, de bas et d'intéressé. Il vaudrait mieux souffrir auprès d'eux des gens qui auraient d'autres défauts et qui fussent exempts de ceux-là. Il faut encore louer les enfants de tout ce que l'amitié leur fait faire, pourvu qu'elle ne soit point trop déplacée ou trop ardente. Il faut encore que les parents leur paraissent pleins d'une amitié sincère pour eux ; car les enfants apprennent souvent de leurs parents mêmes à n'aimer rien. Enfin je voudrais retrancher devant eux à l'égard des amis tous les compliments superflus, toutes les démonstrations feintes d'amitié et toutes les fausses ca-

1. *Que leurs enfants aient le cœur mal fait. C'est l'éternelle histoire : « Mes petits sont mignons ! »*

resses ¹, par lesquels on leur enseigne à payer de vaines apparences les personnes qu'ils doivent aimer.

Il y a un défaut opposé à celui que nous venons de représenter, qui est bien plus ordinaire dans les filles, c'est celui de se passionner sur les choses mêmes les plus indifférentes. Elles ne sauraient voir deux personnes qui sont mal ensemble, sans prendre parti dans leur cœur pour l'une contre l'autre ; elles sont toutes pleines d'affections ou d'aversion sans fondement ² : elles n'aperçoivent aucun défaut dans ce qu'elles estiment et aucune bonne qualité dans ce qu'elles méprisent. Il ne faut pas d'abord s'y opposer, car la contradiction fortifierait ces fantaisies ; mais il faut peu à peu faire remarquer à une jeune personne qu'on connaît mieux qu'elle tout ce qu'il y a de bon dans ce qu'elle aime, et tout ce qu'il y a de mauvais dans ce qui la choque. Prenez soin, en même temps, de lui faire sentir dans les occasions l'incommodité des défauts qui se trouvent dans ce qui la charme, et la commodité des qualités avantageuses qui se rencontrent dans ce qui lui déplaît ; ne la pressez pas, vous verrez qu'elle reviendra d'elle-même. Après cela, faites-lui remarquer ses entêtements passés avec leurs circonstances les plus déraisonnables ; dites-lui doucement qu'elle verra de même ceux dont elle n'est pas encore guérie, quand ils seront finis. Racontez-lui les erreurs semblables où vous avez été à son âge. Surtout montrez-lui, le plus sensiblement que vous pourrez, le grand mélange de bien et de mal qu'on trouve dans tout ce qu'on peut

1. *Toutes les fausses caresses.* Cf. *Misanthrope*, acte I, sc. 1 :

« Je vous vois accabler un homme de caresses, etc. »

2. *Aversion sans fondement.* Voir à l'appendice le Dialogue de M^{me} de Maintenon *Sur les répugnances*.

aimer et haïr, pour ralentir l'ardeur de ses amitiés et de ses aversions.

Ne promettez jamais aux enfants, pour récompenses, des ajustements ou des friandises : c'est faire deux maux : le premier, de leur inspirer l'estime de ce qu'ils doivent mépriser ; et le second, de vous ôter le moyen d'établir d'autres récompenses qui faciliteraient votre travail¹. Gardez-vous bien de les menacer de les faire étudier, ou de les assujettir à quelque règle. Il faut faire le moins de règles qu'on peut ; et, lorsqu'on ne peut éviter d'en faire quelque une, il la faut faire passer doucement, sans lui donner ce nom et montrant toujours quelque raison de commodité pour faire une chose dans un temps et dans un lieu plutôt que dans un autre.

On pourrait risquer de décourager les enfants, si on ne les louait jamais lorsqu'ils font bien. Quoique les louanges² soient à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfants sans les enivrer. Nous voyons que saint Paul les emploie souvent pour encourager les faibles et pour faire passer plus doucement la correction. Les Pères en ont fait le même usage. Il est vrai que, pour les rendre utiles, il faut les assaisonner de manière qu'on en ôte l'exagération, la flatterie, et qu'en même temps on rapporte tout le bien à Dieu comme à sa source. On peut aussi récompenser les enfants par des jeux innocents et mêlés de

1. Un autre inconvénient, non moins grave, c'est qu'il n'y a aucun rapport entre la conduite de l'enfant et la peine ou la récompense. « Il ne faut jamais, dit Rousseau, infliger aux enfants le châtimement comme châtimement ; il doit toujours arriver comme une suite naturelle de leur mauvaise action. » *Émile*.

2. *Les louanges*. Comme tous les moyens disciplinaires, l'éloge doit être employé avec ménagement et discernement ; mais c'est un moyen efficace et légitime.

quelque industrie ¹, par des promenades où la conversation ne soit pas sans fruit, par de petits présents qui seront des espèces de prix, comme des tableaux ou des estampes, ou des médailles, ou des cartes de géographie, ou des livres dorés.

1. *Mêlés de quelque industrie* : où leur intelligence trouve à s'exercer.

CHAPITRE VI

DE L'USAGE DES HISTOIRES POUR LES ENFANTS

Les enfants aiment avec passion les contes ridicules ¹ : on les voit tous les jours transportés de joie, ou versant des larmes, au récit des aventures qu'on leur raconte. Ne manquez pas de profiter de ce penchant ². Quand vous les voyez disposés à vous entendre, racontez-leur quelque fable courte et jolie : mais choisissez quelques fables ³ d'animaux qui soient ingénieuses et innocentes ; donnez-les pour ce qu'elles sont ; montrez-en le but sérieux. Pour les fables païennes ⁴, une fille sera heureuse de les ignorer toute sa vie, à cause ⁵ qu'elles sont impures et pleines d'absurdités impies. Si

1. *Les contes ridicules*. Qui paraissent tels aux *grandes personnes*, mais non aux enfants.

2. *Profiter de ce penchant*. « C'est un grand avantage pour l'éducation que la nature ait donné à tous les enfants un grand plaisir à entendre des histoires..... Qu'on utilise cet instinct et que chaque jour, pendant une demi-heure, on raconte une histoire chrétienne ; qu'on mêle à ces récits beaucoup de circonstances sensibles parce que les enfants veulent beaucoup de peintures des choses qu'ils aperçoivent par les sens. Ce sont les choses sensibles qui les font retenir les choses spirituelles. » ABBÉ DE SAINT-PIERRE, cité par COMPARÉ.

3. *Quelques fables*. Au nombre des ouvrages composés par Fénelon pour le duc de Bourgogne est un recueil de fables *courtes et jolies*.

4. *Les fables païennes*, c'est-à-dire la mythologie des Grecs et des Latins, ne sauraient être exclues de l'étude des lettres. C'est affaire de tact et de mesure.

5. *A cause que*, locution vieillie, qui s'est conservée dans le langage populaire.

vous ne pouvez les faire ignorer toutes à l'enfant, inspirez-en l'horreur. Quand vous aurez raconté une fable, attendez que l'enfant vous demande d'en dire d'autres ; ainsi laissez-le toujours dans une espèce de faim d'en apprendre davantage. Ensuite, la curiosité étant excitée, racontez ¹ certaines histoires choisies, mais en peu de mots ; liez-les ensemble, et remettez d'un jour à l'autre à dire la suite, pour tenir les enfants en suspens ² et leur donner de l'impatience de voir la fin. Animez vos récits de tons vifs et familiers ; faites parler tous vos personnages : les enfants, qui ont l'imagination vive, croiront les voir et les entendre. Par exemple, racontez l'histoire de Joseph : faites parler ses frères comme des brutaux, Jacob comme un père tendre et affligé ; que Joseph parle lui-même ; qu'il prenne plaisir, étant maître en Égypte, à se cacher à ses frères, à leur faire peur, et puis à se découvrir. Cette représentation naïve, jointe au merveilleux de cette histoire, charmera un enfant, pourvu qu'on ne le charge pas trop ³ de semblables récits, qu'on les lui laisse désirer, qu'on les lui promette même pour récompense quand il sera sage, qu'on ne leur donne point l'air d'étude, qu'on n'oblige point l'enfant de les répéter : ces répétitions, à moins qu'ils ne s'y portent d'eux-mêmes, gênent les enfants et leur ôtent tout l'agrément de ces sortes d'histoires.

1. *Racontez.* Détail du procédé pratique. Toutes ces prescriptions reposent sur une connaissance approfondie du naturel de l'enfant. L'auteur tire ici parti du goût particulier des enfants pour la forme dramatique. Cette narration mêlée de dialogues est en effet très propre à exciter l'intérêt dans les jeunes esprits.

2. *Tenir les enfants en suspens.* C'est le procédé de Scherazade et de l'ancien roman-feuilleton.

3. *Qu'on ne le charge pas trop.* Toujours même recommandation de se tenir en garde contre tout excès dans l'emploi des moyens, même les meilleurs.

Il faut néanmoins observer que, si l'enfant a quelque facilité de parler, il se porte de lui-même à raconter aux personnes qu'il aime les histoires qui lui auront donné plus de plaisir ¹; mais ne lui en faites point une règle. Vous pouvez vous servir de quelque personne qui sera libre avec l'enfant, et qui paraîtra désirer apprendre de lui son histoire; l'enfant sera ravi de la lui raconter. Ne faites pas semblant de l'entendre laissez-le dire sans le reprendre de ses fautes. Lorsqu'il sera plus accoutumé à raconter, vous pourrez lui faire remarquer doucement la meilleure manière de faire une narration, qui est de la rendre courte, simple, et naïve, par le choix des circonstances qui représentent mieux le naturel de chaque chose. Si vous avez plusieurs enfants, accoutumez-les peu à peu à représenter les personnages des histoires qu'ils ont apprises; l'un sera Abraham et l'autre Isaac: ces représentations les charmeront plus que d'autres jeux, les accoutumeront à penser et à dire les choses sérieuses avec plaisir, et rendront ces histoires ineffaçables dans leur mémoire.

Il faut tâcher de leur donner plus de goût pour les histoires saintes que pour les autres, non en leur disant qu'elles sont plus belles ², ce qu'ils ne croiraient peut-être pas, mais en le leur faisant sentir sans le dire. Faites-leur remarquer combien elles sont importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité. Celles de la création, de

1. *Plus de plaisir*, pour *le plus de plaisir*; et plus bas *mieux* pour *le mieux*. Ce n'est qu'à partir du dix-septième siècle que le superlatif relatif commence à être nettement distingué du comparatif. Cependant on trouve encore cette construction très fréquemment chez Bossuet et chez Racine. Voyez CHASSANG, Grammaire française, § 204.

2. *Non en leur disant qu'elles sont plus belles... mais en le leur faisant sentir*, Persuader plutôt que soumettre. Cf. page 22, note 6.

la chute d'Adam, du déluge, de la vocation d'Abraham, du sacrifice d'Isaac, des aventures de Joseph que nous avons touchées¹, de la naissance et de la fuite de Moïse, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfants; mais, en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondements dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion, pour ne pas voir qu'elle est tout historique : c'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement, sa perpétuité, et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires; elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu, qui connaît mieux que personne l'esprit de l'homme, qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires, qui, bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir et à retenir les mystères. Par exemple, dites à un enfant qu'en Dieu trois personnes égales ne sont qu'une seule nature : à force d'entendre et de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire; mais je doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que, Jésus-Christ sortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du ciel : « C'est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance; écoutez-le; » ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur en forme de colombe : vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois personnes qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions; vous

1. Voir un peu plus haut, page 53. *Toucher*, s'emploie souvent au dix-septième siècle dans le sens de parler de quelque chose.

n'aurez qu'à lui apprendre que toutes ensemble elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires : quoiqu'elles semblent allonger l'instruction, elles l'abrègent beaucoup et lui ôtent la sécheresse des catéchismes, où les mystères sont détachés des faits ; aussi voyons-nous qu'anciennement on intruisait par les histoires. La manière admirable dont saint Augustin veut qu'on instruisse tous les ignorants n'était point une méthode que ce Père eût seul introduite, c'était la méthode et la pratique universelle de l'Église. Elle consistait à montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde, Jésus-Christ attendu dans l'Ancien Testament, et Jésus-Christ régnant dans le Nouveau : c'est le fond de l'instruction chrétienne.

Cela demande un peu plus de temps et de soin que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent ; mais aussi on sait véritablement la religion, quand on sait ce détail, au lieu que, quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses sur Jésus-Christ, sur l'Évangile, sur l'Église, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses décisions, et sur le fond des vertus que le nom chrétien doit nous inspirer. Le *Catéchisme historique*¹, imprimé depuis peu de temps, qui est un livre simple, court et bien plus clair que les catéchismes ordinaires, renferme tout ce qu'il faut savoir là-dessus ; ainsi on ne peut pas dire qu'on demande beaucoup d'étude. Ce dessein est même celui du concile de Trente, avec cette circonstance que le *Catéchisme du concile* est un peu

1. *Le Catéchisme historique*. Il s'agit du *Catéchisme historique* de l'abbé Claude Fleury, auteur d'un remarquable *Traité des Études*, d'un livre sur les *Mœurs des Israélites et des Chrétiens*, et d'une grande *Histoire ecclésiastique* en 20 volumes, fort délaissée aujourd'hui, parce que Fleury était gallican. Le *Catéchisme historique*, « imprimé depuis peu de temps, » est de 1679.

trop mêlé de termes théologiques pour les personnes simples.

Joignons donc aux histoires que j'ai remarquées le passage de la mer Rouge, et le séjour du peuple au désert ¹ où il mangeait un pain qui tombait du ciel, et buvait une eau que Moïse faisait couler d'un rocher en le frappant avec sa verge. Représentez la conquête miraculeuse de la terre promise, où les eaux du Jourdain remontent vers leur source, et les murailles d'une ville tombent d'elles-mêmes à la vue des assiégeants. Peignez au naturel les combats de Saül et de David; montrez celui-ci dès sa jeunesse, sans armes et avec son habit de berger, vainqueur du fier géant Goliath. N'oubliez pas la gloire et la sagesse de Salomon; faites-le décider ² entre les deux femmes qui se disputent un enfant; mais montrez-le tombant du haut de cette sagesse et se déshonorant par la mollesse, suite presque inévitable d'une trop grande prospérité.

Faites parler les prophètes aux rois de la part de Dieu; qu'ils lisent dans l'avenir comme dans un livre; qu'ils paraissent humbles, austères et souffrant de continuelles persécutions pour avoir dit la vérité. Mettez en sa place la première ruine de Jérusalem; faites voir le temple brûlé, et la ville sainte ruinée pour les péchés du peuple. Racontez la captivité de Babylone, où ³ les Juifs pleuraient leur chère Sion. Avant leur retour, montrez en passant les aventures délicieuses de Tobie et de Judith, d'Esther et de Daniel. Il ne serait pas

1. *Au désert.* Pour *dans* le désert. *A* s'employait autrefois là où nous mettrions *dans, sur, avec.* V. CHASSANG, § 404.

2. *Faites-le décider,* c'est-à-dire représentez-le décidant. Locution fréquente au dix-septième siècle. Plus bas, p. 56, ligne 5 : « faites-lui réparer ses ruines. »

3. *Où,* c'est-à-dire dans laquelle. V. CHASSANG, § 364, Rem. 2.

même inutile de faire déclarer les enfants ¹ sur les différents caractères de ces saints, pour savoir ceux qu'ils goûtent le plus. L'un préférerait Esther, l'autre Judith, et cela exciterait entre eux une petite contention ², qui imprimerait plus fortement dans leurs esprits ces histoires et formerait leur jugement. Puis ramenez le peuple à Jérusalem, et faites-lui réparer ses ruines; faites une peinture riante de sa paix et de son bonheur. Bientôt après faites un portrait du cruel et impie Antiochus, qui meurt dans une fausse pénitence; montrez sous ce persécuteur les victoires des Machabées et le martyre des sept frères du même nom. Venez à la naissance miraculeuse de saint Jean. Racontez plus en détail celle de Jésus-Christ; après quoi il faut choisir dans l'Évangile tous les endroits les plus éclatants de sa vie, sa prédication dans le temple à l'âge de douze ans, son baptême, sa retraite au désert, et sa tentation; la vocation de ses apôtres; la multiplication des pains; la conversion de la pécheresse qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum, les lava de ses larmes, et les essuya avec ses cheveux. Représentez encore la Samaritaine instruite, l'aveugle-né guéri, Lazare ressuscité, Jésus-Christ qui entre triomphant à Jérusalem; faites voir sa passion; peignez-le sortant du tombeau. Ensuite il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses disciples, jusqu'à ce qu'ils le virent monter au ciel; la descente du Saint-Esprit, la lapidation de saint Étienne, la conversion de saint Paul, la vocation du centenier Corneille. Les voyages des apôtres, et particulièrement de saint Paul, sont encore très agréables. Choisissez les plus merveilleuses des

1. *Faire déclarer les enfants*, obliger les enfants à se déclarer.

2. *Contention*. Sens latin : lutte.

histoires des martyrs, et quelque chose en gros de la vie céleste des premiers chrétiens ; mêlez-y le courage des jeunes vierges, les plus étonnantes austérités des solitaires, la conversion des empereurs et de l'empire, l'aveuglement des Juifs, et leur punition terrible qui dure encore.

Toutes ces histoires, ménagées discrètement, feraient entrer avec plaisir dans l'imagination des enfants, vive et tendre, toute une suite de religion ¹, depuis la création du monde jusqu'à nous, qui leur en donnerait de très nobles idées et qui ne s'effacerait jamais. Ils verraient même, dans cette histoire, la main de Dieu toujours levée pour délivrer les justes et pour confondre les impies. Ils s'accoutumeraient à voir Dieu faisant tout en toutes choses, et menant secrètement à ses desseins les créatures qui paraissent le plus s'en éloigner. Mais il faudrait recueillir dans ces histoires tout ce qui donne les images les plus riantes et les plus magnifiques, parce qu'il faut employer tout pour faire en sorte que les enfants trouvent la religion belle, aimable et auguste, au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire comme quelque chose de triste et de languissant.

Outre l'avantage inestimable d'enseigner ainsi la religion aux enfants, ce fonds d'histoires agréables, qu'on jette de bonne heure dans leur mémoire, éveille leur curiosité pour les choses sérieuses, les rend sensibles aux plaisirs de l'esprit, fait qu'ils s'intéressent à ce qu'ils entendent dire des autres histoires qui ont quelque liaison avec celles qu'ils savent déjà. Mais, encore une

1. *Une suite de religion* : Une histoire suivie de la religion, une série de faits, plus ou moins nombreux, mais qui se suivent et s'enchaînent. La deuxième partie du *Discours sur l'histoire universelle* est intitulée : *La suite de la religion*. Fénelon veut que l'on montre « Dieu faisant tout en toutes choses. » C'est le plan de Bossuet développé à l'usage des enfants.

fois, il faut bien se garder de leur faire jamais une loi d'écouter ni de retenir ces histoires¹, encore moins d'en faire des leçons réglées²; il faut que le plaisir fasse tout. Ne les pressez pas, vous en viendrez à bout, même pour les esprits communs; il n'y a qu'à ne les point trop charger, et à laisser venir leur curiosité peu à peu. Mais, direz-vous, comment leur raconter ces histoires d'une manière vive, courte, naturelle et agréable? où sont les gouvernantes qui le savent faire? A cela je réponds que je ne le propose qu'afin qu'on tâche de choisir des personnes de bon esprit pour gouverner les enfants, et qu'on leur inspire autant qu'on pourra cette méthode d'enseigner: chaque gouvernante en prendra selon la mesure de son talent. Enfin, si peu qu'elles aient d'ouverture d'esprit, la chose ira moins mal quand on les formera à cette manière, qui est naturelle et simple.

Elles peuvent ajouter à leurs discours la vue des estampes ou des tableaux qui représentent agréablement les histoires saintes. Les estampes³ peuvent suffire, et il faut s'en servir pour l'usage ordinaire: mais, quand on aura la commodité de montrer aux enfants de bons tableaux, il ne faut pas le négliger; car la force des couleurs, avec la grandeur des figures au naturel, frappera bien davantage leur imagination⁴.

1. *Ni de retenir ces histoires.* La conjonction *ni* fortifie la négative; la proposition principale: *il faut se garder*, a le sens négatif. Consulter CHASSANG, § 387.

2. *Pas de leçons réglées; il faut que le plaisir fasse tout.* L'application du principe est étendue à toutes les parties de l'enseignement sans exception.

3. *Les estampes.* M. Rambaud, dans une étude sur Pierre le Grand, rapporte qu'« on lui apprenait les histoires au moyen d'images coloriées importées d'Allemagne. » *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1873.

4. *Leur imagination.* M^{me} de Maintenon recommande aux dames de Saint-Louis l'emploi des histoires pour faire pénétrer dans l'esprit des jeunes filles certaines vérités importantes: « On doit leur apprendre toutes les délicatesses de l'honneur, de la probité, du secret, de la générosité et de l'humanité, et leur peindre la vertu aussi belle et aussi aimable qu'elle est. Quelques petites histoires, convenables à ce dessein, leur sont très propres et utiles et les instruisent en les divertissant. » *Lettre aux dames de Saint-Louis*, 1^{er} août 1686.

CHAPITRE VII

COMMENT IL FAUT FAIRE ENTRER DANS L'ESPRIT DES ENFANTS LES PREMIERS PRINCIPES DE LA RELIGION

Nous avons remarqué que le premier âge des enfants n'est pas propre à raisonner ; non qu'ils n'aient déjà toutes les idées et tous les principes généraux de raison qu'ils auront dans la suite, mais parce que, faute de connaître beaucoup de faits, ils ne peuvent appliquer leur raison, et que d'ailleurs l'agitation de leur cerveau les empêche de suivre leurs pensées et de les lier.

Il faut pourtant, sans les presser, tourner doucement le premier usage de leur raison ¹ à connaître Dieu. Persuadez-les des vérités chrétiennes, sans leur donner des sujets de doute. Ils voient mourir quelqu'un ; ils savent qu'on l'enterre ; dites-leur : « Ce mort est-il dans le tombeau ? — Oui. — Il n'est donc pas en paradis ? — Pardonnez-moi ; il y est. — Comment est-il dans le tombeau et dans le paradis en même temps ? — C'est son

1. *Il faut tourner le premier usage de leur raison à connaître Dieu.* Dans ce chapitre, d'une si haute importance à ses yeux, Fénelon redouble de soin à guider la mère. Ce ne sont plus seulement des indications de leçons, des sommaires de dialogues, c'est la leçon tout entière, la conversation par demandes et par réponses. Et, plus que jamais, il rappelle le grand principe : agir sur l'esprit des enfants « sans se presser, doucement, et, au besoin, attendre quelques années de plus sans impatience. »

âme qui est en paradis ; c'est son corps qui est mis dans la terre. — Son âme n'est donc pas son corps ? — Non. — L'âme n'est donc pas morte ? — Non ; elle vivra toujours dans le ciel. » Ajoutez : « Et vous, voulez-vous être sauvée ? — Oui. — Mais qu'est-ce que se sauver ? — C'est que l'âme va en paradis quand on est mort. — Et la mort, qu'est-ce ? — C'est que l'âme quitte le corps, et que le corps s'en va en poussière. »

Je ne prétends pas qu'on mène d'abord les enfants à répondre ainsi ; je puis dire néanmoins que plusieurs m'ont fait ces réponses dès l'âge de quatre ans. Mais je suppose un esprit moins ouvert et plus reculé ; le pis aller, c'est de l'attendre quelques années de plus sans impatience.

Il faut montrer aux enfants une maison et les accoutumer à comprendre que cette maison ne s'est pas bâtie d'elle-même. « Les pierres, leur direz-vous, ne se sont pas élevées sans que personne les portât. » Il est bon même de leur montrer des maçons qui bâtissent ; puis faites-leur regarder le ciel, la terre, et les principales choses que Dieu y a faites pour l'usage de l'homme ; dites-leur : « Voyez combien le monde est plus beau et mieux fait qu'une maison. S'est-il fait de lui-même ? Non, sans doute ; c'est Dieu qui l'a bâti de ses propres mains. »

D'abord, suivez la méthode de l'Écriture : frappez vivement leur imagination ; ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles ¹. Représentez Dieu

¹. *Rien qui ne soit revêtu d'images sensibles.* Cet appel aux sens et à l'imagination a paru dangereux. Une idée si matérielle de la Divinité ne prépare-t-elle pas les voies à la superstition ? Cette crainte est évidemment exagérée : l'image sensible est presque le seul moyen de faire comprendre à l'enfant ce qui est immatériel ou abstrait. Il sera facile de lui faire entendre que ce sont là des façons de parler, des métaphores. La métaphore est naturelle à l'enfant ; l'image ne jette aucun trouble dans ses idées.

assis sur un trône, avec des yeux plus brillants que les rayons du soleil et plus perçants que les éclairs : faites-le parler ; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout ; des mains qui portent l'univers, des brastoujours levés pour punir les méchants, un cœur tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps que vous rendrez toutes ces connaissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera ; tâchez-le par divers endroits, pour découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans sa tête. Surtout ne lui dites rien de nouveau sans le lui familiariser par quelque comparaison sensible.

Par exemple, demandez-lui s'il aimerait mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ ; il vous répondra : « Oui. » Ajoutez : « Mais quoi ! donneriez-vous votre tête à couper pour aller en paradis ? — Oui. » Jusque-là, l'enfant croit qu'il aurait assez de courage pour le faire. Mais vous, qui voulez lui faire sentir qu'on ne peut rien sans la grâce, vous ne gagnerez rien, si vous lui dites simplement qu'on a besoin de grâce pour être fidèle : il n'entend point tous ces mots-là, et, si vous l'accoutumez à les dire sans les entendre, vous n'en êtes pas plus avancé. Que ferez-vous donc ? Racontez-lui l'histoire de saint Pierre ; représentez-le qui dit d'un ton présomptueux : « S'il faut mourir, je vous suivrai ; quand tous les autres vous quitteraient, je ne vous abandonnerai jamais. » Puis dépeignez sa chute ; il renie trois fois Jésus-Christ ; une servante lui fait peur. Dites pourquoi Dieu permet qu'il fût si faible : puis servez-vous de la comparaison d'un enfant ou d'un malade qui ne saurait marcher

1. *Ouvertures*. Voir page 40, note 1.

tout seul, et faites-lui entendre que nous avons besoin que Dieu nous porte, comme une nourrice porte son enfant : par là vous rendrez sensible le mystère de la grâce.

Mais la vérité la plus difficile à faire entendre est que nous avons une âme plus précieuse que notre corps. On accoutume d'abord les enfants à parler de leur âme ; et on fait bien, car ce langage qu'ils n'entendent point ne laisse pas de les accoutumer à supposer confusément la distinction du corps et de l'âme, en attendant qu'ils puissent la concevoir. Autant que les préjugés de l'enfance sont pernicieux quand ils mènent à l'erreur, autant sont-ils utiles lorsqu'ils accoutument l'imagination à la vérité, en attendant que la raison puisse s'y tourner par principes. Mais enfin il faut établir une vraie persuasion. Comment le faire ? Sera-ce en jetant une jeune fille dans des subtilités de philosophie ? Rien n'est si mauvais, il faut se borner à lui rendre clair et sensible, s'il se peut, ce qu'elle entend et ce qu'elle dit tous les jours.

Pour son corps, elle ne le connaît que trop ; tout la porte à le flatter, à l'orner et à s'en faire une idole ; il est capital de lui en inspirer le mépris, en lui montrant quelque chose de meilleur en elle.

Dites donc à un enfant en qui la raison agit déjà : « Est-ce votre âme qui mange ? » S'il répond mal, ne le grondez point ; mais dites-lui doucement que l'âme ne mange pas. « C'est le corps, direz-vous, qui mange ; c'est le corps qui est semblable aux bêtes. Les bêtes ont-elles de l'esprit ? Sont-elles savantes ? — Non, répondra l'enfant. — Mais elles mangent, continuerez-vous, quoiqu'elles n'aient point d'esprit. Vous voyez donc bien que ce n'est pas l'esprit qui mange, c'est le corps qui prend les viandes pour se nourrir ; c'est lui

qui marche, c'est lui qui dort. — Et l'âme, que fait-elle? — Elle raisonne ; elle connaît tout le monde ; elle aime certaines choses ; il y en a d'autres qu'elle regarde avec aversion. » Ajoutez, comme en vous jouant : « Voyez-vous cette table? — Oui. — Vous la connaissez donc? — Oui. — Vous voyez bien qu'elle n'est pas faite comme cette chaise ; vous savez bien qu'elle est de bois, et qu'elle n'est pas comme la cheminée, qui est de pierre? — Oui, » répondra l'enfant. N'allez pas plus loin sans avoir reconnu, dans le ton de sa voix et dans ses yeux, que ces vérités si simples l'ont frappé. Puis dites-lui : « Mais cette table vous connaît-elle? » Vous verrez que l'enfant se mettra à rire, pour se moquer de cette question. N'importe, ajoutez : « Qui vous aime mieux de cette table ou de cette chaise? » Il rira encore. Continuez : « Et la fenêtre, est-elle bien sage? » Puis essayez d'aller plus loin. « Et cette poupée, vous répond-elle quand vous lui parlez? — Non. — Pourquoi? Est-ce qu'elle n'a point d'esprit? — Non, elle n'en a pas. — Elle n'est donc pas comme vous ; car vous la connaissez, et elle ne vous connaît point. Mais, après votre mort, quand vous serez sous terre, ne serez-vous pas comme cette poupée? — Oui. — Vous ne sentirez plus rien? — Non. — Vous ne connaîtrez plus personne? — Non. — Et votre âme sera dans le ciel? — Oui. — N'y verra-t-elle pas Dieu? — Il est vrai. — Et l'âme de la poupée, où est-elle à présent? » Vous verrez que l'enfant souriant vous répondra, ou du moins vous fera entendre que la poupée n'a point d'âme.

Sur ce fondement, et par ces petits tours sensibles employés à diverses reprises, vous pouvez l'accoutumer peu à peu à attribuer au corps ce qui lui appartient et

à l'âme ce qui vient d'elle, pourvu que vous n'alliez point indiscrètement lui proposer certaines actions qui sont communes au corps et à l'âme. Il faut éviter les subtilités qui pourraient embrouiller ces vérités, et il faut se contenter de bien démêler les choses où la différence du corps et de l'âme est plus sensiblement marquée. Peut-être même trouvera-t-on des esprits si grossiers, qu'avec une bonne éducation ils ne pourront entendre distinctement ces vérités ; mais, outre qu'on conçoit quelquefois assez clairement une chose, quoiqu'on ne sache pas l'expliquer nettement, d'ailleurs Dieu voit mieux que nous dans l'esprit de l'homme ce qu'il y a mis pour l'intelligence de ses mystères.

Pour les enfants en qui l'on apercevra un esprit capable d'aller plus loin, on peut, sans les jeter dans une étude qui sente trop la philosophie, leur faire concevoir, selon la portée de leur esprit, ce qu'ils disent quand on leur fait dire que Dieu est un esprit, et que leur âme est un esprit aussi. Je crois que le meilleur et le plus simple moyen de leur faire concevoir cette spiritualité de Dieu et de l'âme est de leur faire remarquer la différence qui est entre un homme mort et un homme vivant : dans l'un, il n'y a que le corps ; dans l'autre, le corps est joint à l'esprit. Ensuite, il faut leur montrer que ce qui raisonne est bien plus parfait que ce qui n'a qu'une figure et du mouvement. Faites ensuite remarquer, par divers exemples, qu'aucun corps ne périt ; ils se séparent seulement : ainsi les parties du bois brûlé tombent en cendre ou s'envolent en fumée. « Si donc, ajouterez-vous, ce qui n'est en soi-même que de la cendre, incapable de connaître et de penser, ne périt jamais, à plus forte raison notre âme, qui connaît et qui pense, ne cessera jamais d'être. Le corps peut

mourir, c'est-à-dire qu'il peut quitter l'âme et être de la cendre ; mais l'âme vivra, car elle pensera toujours. »

Les gens qui enseignent doivent développer le plus qu'ils peuvent dans l'esprit des enfants ces connaissances, qui sont les fondements de toute la religion. Mais, quand ils ne peuvent y réussir, ils doivent, bien loin de se rebuter des esprits durs et tardifs, espérer que Dieu les éclairera intérieurement. Il y a même une voie sensible et de pratique pour affermir cette connaissance de la distinction du corps et de l'âme : c'est d'acoutumer les enfants à mépriser l'un et à estimer l'autre, dans tout le détail des mœurs. Louez l'instruction, qui nourrit l'âme et qui la fait croître ; estimez les hautes vérités qui l'animent à se rendre sage et vertueuse. Méprisez la bonne chère, les parures et tout ce qui amollit le corps ; faites sentir combien l'honneur, la bonne conscience et la religion sont au-dessus des plaisirs grossiers. Par de tels sentiments, sans raisonner sur le corps et sur l'âme, les anciens Romains avaient appris à leurs enfants à mépriser leur corps et à le sacrifier, pour donner à l'âme le plaisir de la vertu et de la gloire. Chez eux, ce n'était pas seulement les personnes d'une naissance distinguée, c'était le peuple entier qui naissait tempérant, désintéressé, plein de mépris pour la vie, uniquement sensible à l'honneur et à la sagesse. Quand je parle des anciens Romains, j'entends ceux qui ont vécu avant que l'accroissement de leur empire eût altéré la simplicité de leurs mœurs.

Qu'on ne dise point qu'il serait impossible de donner aux enfants de tels préjugés par l'éducation. Combien voyons-nous de maximes qui ont été établies parmi nous contre l'impression des sens par la force de la coutume ! Par exemple, celle du duel, fondée sur une

fausse règle de l'honneur. Ce n'était point en raisonnant, mais en supposant sans raisonner la maxime établie sur le point d'honneur, qu'on exposait sa vie, et que tout homme d'épée vivait dans un péril continuel. Celui qui n'avait aucune querelle pouvait en avoir à toute heure avec des gens qui cherchaient des prétextes pour se signaler dans quelque combat. Quelque modéré qu'on fût, on ne pouvait, sans perdre le faux honneur, ni éviter une querelle par un éclaircissement, ni refuser d'être second du premier venu qui voulait se battre. Quelle autorité n'a-t-il pas fallu pour déraciner une coutume si barbare ! Voyez donc combien les préjugés de l'éducation sont puissants ; ils le seront bien davantage pour la vertu, quand ils seront soutenus par la raison et par l'espérance du royaume du ciel.

Les Romains, dont nous avons déjà parlé, et avant eux les Grecs, dans les bons temps de leurs républiques, nourrissaient leurs enfants dans le mépris du faste et de la mollesse ; ils leur apprenaient à n'estimer que la gloire ; à vouloir, non pas posséder les richesses, mais vaincre les rois qui les possédaient ; à croire qu'on ne peut se rendre heureux que par la vertu. Cet esprit s'était si fortement établi dans ces républiques, qu'elles ont fait des choses incroyables, selon ces maximes si contraires à celles de tous les autres peuples. L'exemple de tant de martyrs et d'autres premiers chrétiens de toute condition et de tout âge fait voir que la grâce du baptême, étant ajoutée au secours de l'éducation, peut faire des impressions ¹ encore bien plus merveilleuses dans les fidèles, pour leur faire mépriser ce qui appartient au corps. Cherchons donc tous les tours les plus

1. *Des impressions.* Le pluriel n'est plus usité dans ce sens.

agréables et les comparaisons les plus sensibles, pour représenter aux enfants que notre corps est semblable aux bêtes et que notre âme est semblable aux anges. Représentez un cavalier qui est monté sur un cheval et qui le conduit ; dites que l'âme est à l'égard du corps ce que le cavalier est à l'égard du cheval. Finissez en concluant qu'une âme est bien faible et bien malheureuse, quand elle se laisse emporter par son corps comme par un cheval fougueux qui la jette dans un précipice. Faites encore remarquer que la beauté du corps est une fleur qui s'épanouit le matin et qui est le soir flétrie et foulée aux pieds ¹ ; mais que l'âme est l'image de la beauté immortelle de Dieu. « Il y a, ajoutez-vous, un ordre de choses d'autant plus excellentes, qu'on ne peut les voir par les yeux grossiers de la chair, comme on voit tout ce qui est ici-bas sujet au changement et à la corruption. » Pour faire sentir aux enfants qu'il y a des choses très réelles que les yeux et les oreilles ne peuvent apercevoir, il leur faut demander s'il n'est pas vrai qu'un tel est sage et qu'un tel autre a beaucoup d'esprit. Quand ils auront répondu : Oui, ajoutez : « Mais la sagesse d'un tel, l'avez-vous vue ? de quelle couleur est-elle ? l'avez-vous entendue ? fait-elle beaucoup de bruit ? l'avez-vous touchée ? est-elle froide ou chaude ? » L'enfant rira ; il en fera autant pour les mêmes questions sur l'esprit. il paraîtra tout étonné qu'on lui demande de quelle couleur est un esprit, s'il est rond ou carré. Alors vous pourrez lui faire remarquer qu'il connaît donc des choses très véritables qu'on ne peut ni voir, ni toucher, ni entendre, et que ces choses sont spirituelles. Mais il faut entrer fort sobre-

1. « Le matin elle fleurissait, avec quelles grâces, vous le savez : le soir, nous la vîmes séchée. » BOSSUET, *Or. fun. de la duch. d'Orléans*.

ment dans ces sortes de discours pour les filles. Je ne les propose ici que pour celles dont la curiosité et le raisonnement vous mèneraient malgré vous jusqu'à ces questions. Il faut se régler selon l'ouverture de leur esprit et selon leur besoin.

Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les bornes communes ; et apprenez-leur qu'il doit y avoir, pour leur sexe, une pudeur sur la science ¹, presque aussi délicate que celle qui inspire l'horreur du vice.

En même temps, il faut faire venir l'imagination au secours de l'esprit, pour leur donner des images charmantes des vérités de la religion, que le corps ne peut voir. Il faut leur peindre la gloire céleste telle que saint Jean nous la représente ; les larmes de tout œil essuyées ; plus de mort, plus de douleurs ni de cris ; les gémissements s'enfuiront, les maux seront passés ; une joie éternelle sera sur la tête des bienheureux, comme les eaux sont sur la tête d'un homme abîmé au fond de la mer. Montrez cette glorieuse Jérusalem, dont Dieu sera lui-même le soleil pour y former des jours sans fin ; un fleuve de paix, un torrent de délices, une fontaine de vie l'arrosera ² ; tout y sera or, perles et pierreries. Je sais bien que toutes ces images attachent aux choses sensibles ; mais, après avoir frappé les enfants par un si beau spectacle pour les rendre

1. *Une pudeur sur la science.* C'est faire tort à Fénelon que de penser qu'il assimile la science au vice. Ce n'est là qu'une comparaison, une expression de mesure. Fénelon en somme *consent qu'une femme ait des clartés de tout*. Il ne veut pas de femmes ignorantes : mais il redoute l'excès contraire, comme il redoute tous les excès. La femme véritablement *savante* sera toujours une exception. D'abord, la femme est vouée à des fonctions qui ne lui permettent pas d'approfondir les sciences, et, le pût-elle faire, elle courrait le risque de perdre quelque peu du charme qui lui est propre.

2. *Arrosera*, au singulier, bien qu'avec trois sujets. V. CHASSANG, § 271, Rem. II, 2°.

attentifs, on se sert des moyens que nous avons touchés pour les ramener aux choses spirituelles ¹.

Concluez que nous ne sommes ici-bas que comme des voyageurs dans une hôtellerie ou sous une tente ; que le corps va périr ; qu'on ne peut retarder que de peu d'années sa corruption ; mais que l'âme s'envolera dans cette céleste patrie, où elle doit vivre à jamais de la vie de Dieu. Si l'on peut donner aux enfants l'habitude d'envisager avec plaisir ces grands objets, et de juger des choses communes par rapport à de si hautes espérances, on a aplani des difficultés infinies.

Je voudrais encore tâcher de leur donner de fortes impressions sur la résurrection des corps. Apprenez-leur que la nature n'est qu'un ordre commun que Dieu a établi dans ses ouvrages, et que les miracles ne sont que des exceptions à ces règles générales ; qu'ainsi il ne coûte pas plus à Dieu de faire cent miracles, qu'à moi de sortir de ma chambre un quart d'heure avant le temps où j'avais accoutumé d'en sortir. Ensuite rappelez l'histoire de la résurrection de Lazare, puis celle de la résurrection de Jésus-Christ et de ses apparitions familières pendant quarante jours devant tant de personnes. Enfin montrez qu'il ne peut être difficile à celui qui a fait les hommes de les refaire. N'oubliez pas la comparaison du grain de blé qu'on sème dans la terre et qu'on fait pourrir, afin qu'il ressuscite et se multiplie.

Au reste, il ne s'agit point d'enseigner par mémoire cette morale aux enfants, comme on leur enseigne le catéchisme ; cette méthode n'aboutirait qu'à tourner la religion en un langage affecté, du moins en des forma-

¹. *Aux choses spirituelles*. Tout est ainsi concilié dans la plus juste mesure. Voy. page 39.

lités ennuyeuses : aidez seulement leur esprit, et mettez-les en chemin de trouver ces vérités dans leur propre fonds ; elles leur en seront plus propres et plus agréables, elles s'imprimeront plus vivement : profitez des ouvertures pour leur faire développer ce qu'ils ne voient encore que confusément.

Mais prenez garde ¹ qu'il n'est rien de si dangereux que de leur parler du mépris de cette vie, sans leur faire voir, par tout le détail de votre conduite, que vous parlez sérieusement. Dans tous les âges, l'exemple a un pouvoir étonnant sur nous ; dans l'enfance, il peut tout. Les enfants se plaisent fort à imiter ; ils n'ont point encore d'habitude qui leur rende l'imitation d'autrui difficile : de plus, n'étant pas capables de juger par eux-mêmes du fond des choses, ils en jugent bien plus par ce qu'ils voient dans ceux qui les proposent que par les raisons dont ils les appuient ; les actions mêmes sont bien plus sensibles que les paroles : si donc ils voient faire le contraire de ce qu'on leur enseigne, ils s'accoutument à regarder la religion comme une belle cérémonie, et la vertu comme une idée impraticable.

Ne prenez jamais la liberté de faire devant les enfants certaines railleries sur des choses qui ont rapport à la religion. On se moquera de la dévotion de quelque esprit simple : on rira sur ce qu'il consulte son confesseur, ou sur les pénitences qui lui sont imposées. Vous croyez que tout cela est innocent ; mais vous vous trompez : tout tire à conséquence en cette matière. Il ne faut jamais parler de Dieu, ni des choses qui concernent son culte, qu'avec un sérieux et un respect bien

1. *Prenez garde que*, pour *remarquez que* ; ne se dit plus.

éloignés de ces libertés. Ne vous relâchez jamais sur aucune bienséance, mais principalement sur celles-là. Souvent les gens qui sont les plus délicats sur celles du monde sont les plus grossiers sur celles de la religion.

Quand l'enfant aura fait les réflexions nécessaires pour se connaître soi-même et pour connaître Dieu, joignez-y les faits d'histoire dont il sera déjà instruit ; ce mélange lui fera trouver toute la religion assemblée dans sa tête ; il remarquera avec plaisir le rapport qu'il y a entre ses réflexions et l'histoire du genre humain. Il aura reconnu que l'homme ne s'est point fait lui-même, que son âme est l'image de Dieu, que son corps a été formé avec tant de ressorts admirables par une industrie et une puissance divine ¹ ; aussitôt il se souviendra de l'histoire de la création. Ensuite il songera qu'il est né avec des inclinations contraires à la raison, qu'il est trompé par le plaisir, emporté par la colère, et que son cœur entraîne son âme contre la raison, comme un cheval fougueux emporte un cavalier, au lieu que son âme devrait gouverner son corps ; il apercevra la cause de ce désordre dans l'histoire du péché d'Adam ; cette histoire lui fera attendre le Sauveur, qui doit réconcilier les hommes avec Dieu. Voilà tout le fond de la religion.

Pour faire mieux entendre les mystères, les actions et les maximes de Jésus-Christ, il faut disposer les jeunes personnes à lire l'Évangile. Il faudrait donc les préparer de bonne heure à lire la parole de Dieu, comme on les prépare à recevoir par la communion la chair de Jésus-Christ ; il faudrait poser comme le principal fondement l'autorité de l'Église, épouse du Fils de

1. *Divine*, au singulier ; sur cet accord, voyez page 9, note 2.

Dieu et mère de tous les fidèles. C'est elle, direz-vous, qu'il faut écouter, parce que le Saint-Esprit l'éclaire pour nous expliquer les Écritures ; on ne peut aller que par elle à Jésus-Christ. Ne manquez pas de relire souvent avec les enfants les endroits où Jésus-Christ promet de soutenir et d'animer l'Église, afin qu'elle conduise ses enfants dans la voie de la vérité. Surtout inspirez aux filles cette sagesse sobre et tempérée que saint Paul recommande ; faites-leur craindre le piège de la nouveauté, dont l'amour est si naturel à leur sexe ; prévenez-les d'une horreur salutaire pour toute singularité en matière de religion ; proposez-leur cette perfection céleste, cette merveilleuse discipline qui régnait parmi les premiers chrétiens ; faites-les rougir de nos relâchements, faites-les soupirer après cette pureté évangélique ; mais éloignez avec un soin extrême toutes les pensées de critique présomptueuse et de réformation indiscrete¹.

Songez donc à leur mettre devant les yeux l'Évangile et les grands exemples de l'antiquité ; mais ne le faites qu'après avoir éprouvé leur docilité et la simplicité de leur foi. Revenez toujours à l'Église ; montrez-leur, avec les promesses qui lui sont faites et avec l'autorité qui lui est donnée dans l'Évangile, la suite de tous les siècles où cette Église a conservé, parmi tant d'attaques et de révolutions, la succession inviolable des pasteurs et de la doctrine, qui sont l'accomplissement manifeste des promesses divines. Pourvu que vous posiez le fondement de l'humilité, de la soumis-

1. C'est le jansénisme que vise ici Fénelon. Mais il ne sera pas moins prudent plus tard à propos du mysticisme. « S'il a été personnellement séduit par la doctrine de M^{me} Guyon, dit M. Rousselot, du moins il a laissé l'éducation en dehors »

sion et de l'aversion pour toute singularité suspecte, vous montrerez avec beaucoup de fruit aux jeunes personnes tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi de Dieu, dans l'institution des sacrements et dans la pratique de l'ancienne Église. Je sais qu'on ne peut pas espérer de donner ces instructions dans toute leur étendue à toutes sortes d'enfants ; je le propose seulement ici, afin qu'on les donne le plus exactement qu'on pourra, selon le temps et selon la disposition des esprits qu'on voudra instruire ¹.

La superstition est sans doute à craindre pour le sexe ; mais rien ne la déracine ou ne la prévient mieux qu'une instruction solide. Cette instruction, quoiqu'elle doive être renfermée dans de justes bornes et être bien éloignée de toutes les études des savants, va pourtant plus loin qu'on ne croit d'ordinaire. Tel pense être bien instruit, qui ne l'est point, et dont l'ignorance est si grande, qu'il n'est pas même en état de sentir ce qui lui manque pour connaître le fond du christianisme. Il ne faut jamais laisser mêler dans la foi ou dans les pratiques de piété rien qui ne soit tiré de l'Évangile ou autorisé par une approbation constante de l'Église. Il faut prémunir discrètement les enfants contre certains abus qui sont si communs qu'on est tenté de les regarder comme des points de la discipline présente de l'Église, quand on n'est pas bien instruit ; on ne peut entièrement s'en garantir, si l'on ne remonte à la source, si l'on ne connaît l'institution des choses et l'usage que les saints en ont fait.

Accoutumez donc les filles, naturellement trop crédules, à n'admettre pas légèrement certaines histoires

1. *Selon le temps.* Voyez page 18, note 4 et page 33, note 3.

sans autorité, et à ne s'attacher pas à de certaines dévotions qu'un zèle indiscret introduit, sans attendre que l'Église les approuve.

Le vrai moyen de leur apprendre ce qu'il faut penser là-dessus n'est pas de critiquer ces choses, qu'un pieux motif a souvent introduites, et qu'on doit respecter pour cette raison ; mais de montrer, sans les blâmer, qu'elles n'ont point un solide fondement.

Contentez-vous de ne faire jamais entrer ces choses dans les instructions qu'on donne sur le christianisme. Ce silence suffira pour accoutumer d'abord les enfants à concevoir le christianisme dans toute son intégrité et dans toute sa perfection, sans y ajouter ces pratiques. Dans la suite, vous pourrez les préparer doucement contre les discours des calvinistes. Je crois que cette instruction ne sera pas inutile, puisque nous sommes mêlés tous les jours avec des personnes préoccupées de leurs sentiments, qui en parlent dans les conversations les plus familières.

« Ils nous imputent, direz-vous, mal à propos tels excès sur les images, sur l'invocation des saints, sur la prière pour les morts, sur les indulgences. Voilà à quoi se réduit ce que l'Église enseigne sur le baptême, sur la confirmation, sur le sacrifice de la messe, sur la pénitence, sur la confession, sur l'autorité des pasteurs, sur celle du pape, qui est le premier d'entre eux par l'institution de Jésus-Christ même, et duquel on ne peut se séparer sans quitter l'Église.

« Voilà, continuerez-vous, tout ce qu'il faut croire ; ce que les calvinistes nous accusent d'y ajouter n'est point la doctrine catholique ; c'est mettre un obstacle à leur réunion que de vouloir les assujettir à des opinions qui les choquent et que l'Église désavoue, comme

si ces opinions faisaient partie de notre foi. » En même temps, ne négligez jamais de montrer combien les calvinistes ont condamné témérairement les cérémonies les plus anciennes et les plus saintes ; ajoutez que les choses nouvellement instituées, étant conformes à l'ancien esprit, méritent un profond respect, puisque l'autorité qui les établit est toujours celle de l'épouse immortelle du Fils de Dieu.

En leur parlant ainsi de ceux qui ont arraché aux anciens pasteurs une partie de leur troupeau, sous prétexte d'une réforme, ne manquez pas de faire remarquer combien ces hommes superbes ont oublié la faiblesse humaine, et combien ils ont rendu la religion impraticable pour tous les simples, lorsqu'ils ont voulu engager tous les particuliers à examiner par eux-mêmes tous les articles de la doctrine chrétienne dans les Écritures, sans se soumettre aux interprétations de l'Église. Représentez l'Écriture sainte, au milieu des fidèles, comme la règle souveraine de la foi. « Nous ne reconnaissons pas moins que les hérétiques, direz-vous, que l'Église doit se soumettre à l'Écriture ; mais nous disons que le Saint-Esprit aide l'Église pour expliquer bien l'Écriture. Ce n'est pas l'Église que nous préférons à l'Écriture, mais l'explication de l'Écriture faite par toute l'Église à notre propre explication. N'est-ce pas le comble de l'orgueil et de la témérité à un particulier de craindre que l'Église ne se soit trompée dans sa décision, et de ne craindre pas de se tromper soi-même en décidant contre elle ? »

Inspirez encore aux enfants le désir de savoir les raisons de toutes les cérémonies et de toutes les paroles qui composent l'office divin et l'administration des sacrements ; montrez-leur les fonts baptismaux ; qu'ils

voient baptiser ; qu'ils considèrent, le jeudi saint, comment on fait les saintes huiles, et, le samedi, comment on bénit l'eau des fonts. Donnez-leur le goût, non des sermons pleins d'ornements vains et affectés ¹, mais des discours sensés et édifiants, comme des bons prônes et des homélies, qui leur fassent entendre clairement la lettre de l'Évangile. Faites-leur remarquer ce qu'il y a de beau et de touchant dans la simplicité de ces instructions, et inspirez-leur l'amour de la paroisse, où le pasteur parle avec bénédiction et avec autorité, si peu qu'il ait de talent et de vertu. Mais en même temps faites-leur aimer et respecter toutes les communautés qui concourent au service de l'Église ; ne souffrez jamais qu'ils se moquent de l'habit ou de l'état des religieux ; montrez la sainteté de leur institut, l'utilité que la religion en tire, et le nombre prodigieux de chrétiens qui tendent dans ces saintes retraites à une perfection qui est presque impraticable dans les engagements du siècle ². Accoutumez l'imagination des enfants à entendre parler de la mort ; à voir, sans se troubler, un drap mortuaire, un tombeau ouvert, les malades même qui expirent et des personnes déjà mortes, si vous pouvez le faire sans les exposer à un saisissement de frayeur.

Il n'est rien de plus fâcheux que de voir beaucoup de personnes qui ont de l'esprit et de la piété, ne pouvoir penser à la mort sans frémir ; d'autres pâlissent pour s'être trouvés au nombre de treize à table ³, ou pour avoir eu certains songes, ou pour avoir vu renverser

1. *Sermons pleins d'ornements vains et affectés*. Le premier des *Dialogues sur l'éloquence* contient une critique très vive de l'affectation du bel esprit dans l'éloquence de la chaire.

2. *Siècle*, dans le langage de l'Église, signifie l'état de la vie mondaine, opposé à celui de la vie chrétienne.

3. *Trouvés* et non *trouvées* ; édition de 1687. *D'autres*, dans la pensée de l'auteur, veut dire ici : d'autres hommes ; de là, *trouvés* au masculin.

une salière ; la crainte de tous ces présages imaginaires est un reste grossier du paganisme. Faites-en voir la vanité et le ridicule. Quoique les femmes n'aient pas les mêmes occasions que les hommes de montrer leur courage, elles doivent pourtant en avoir. La lâcheté est méprisable partout, partout elle a de méchants effets. Il faut qu'une femme sache résister à de vaines alarmes, qu'elle soit ferme contre certains périls imprévus, qu'elle ne pleure ni ne s'effraye que pour de grands sujets ; encore faut-il s'y soutenir par vertu. Quand on est chrétien, de quelque sexe qu'on soit, il n'est pas permis d'être lâche. L'âme du christianisme, si l'on peut parler ainsi, est le mépris de cette vie et l'amour de l'autre.

CHAPITRE VIII

INSTRUCTION SUR LE DÉCALOGUE, SUR LES SACREMENTS ET SUR LA PRIÈRE

Ce qu'il y a de principal à mettre sans cesse devant les yeux des enfants, c'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, le centre de toute la religion, et notre unique espérance. Je n'entreprends pas de dire ici comment il faut leur enseigner le mystère de l'incarnation ; car cet enseignement me mènerait trop loin, et il y a assez de livres où l'on peut trouver à fond tout ce qu'on en doit enseigner. Quand les principes sont posés, il faut réformer tous les jugements et toutes les actions de la personne qu'on instruit, sur le modèle de Jésus-Christ même, qui n'a pris un corps mortel que pour nous apprendre à vivre et à mourir, en nous montrant dans sa chair, semblable à la nôtre, tout ce que nous devons croire et pratiquer. Ce n'est pas qu'il faille à tout moment comparer les sentiments et les actions de l'enfant avec la vie de Jésus-Christ ; cette comparaison deviendrait fatigante et indiscrete ; mais il faut accoutumer les enfants à regarder la vie de Jésus-Christ comme notre exemple, et sa parole comme notre loi. Choisissez parmi ses discours et parmi les

actions ce qui est le plus proportionné à l'enfant. S'il s'impatiente de souffrir quelque incommodité, rappelez-lui le souvenir de Jésus-Christ sur la croix ; s'il ne peut se résoudre à quelque travail rebutant, montrez-lui Jésus-Christ travaillant jusqu'à trente ans dans une boutique ; s'il veut être loué et estimé, parlez-lui des opprobres dont le Sauveur s'est rassasié ¹ ; s'il ne peut s'accorder avec les gens qui l'environnent, faites-lui considérer Jésus-Christ conversant avec les pécheurs et avec les hypocrites les plus abominables ; s'il témoigne quelque ressentiment, hâtez-vous de lui représenter Jésus-Christ mourant sur la croix pour ceux même qui le faisaient mourir ; s'il se laisse emporter à une joie immodeste ², peignez-lui la douceur et la modestie de Jésus-Christ, dont toute la vie a été si grave et si sérieuse. Enfin faites qu'il se représente souvent ce que Jésus-Christ penserait et ce qu'il dirait de nos conversations, de nos amusements et de nos occupations les plus sérieuses, s'il était encore visible au milieu de nous. « Quel serait, continuerez-vous, notre étonnement, s'il paraissait tout d'un coup au milieu de nous, lorsque nous sommes dans le plus profond oubli de sa loi ! Mais n'est-ce pas ce qui arrivera à chacun de nous à la mort, et au monde entier, quand l'heure secrète du jugement universel sera venue ? » Alors il faut peindre le renversement de la machine de l'univers, le soleil obscurci, les étoiles tombant de leurs places, les éléments embrasés s'écoulant comme des fleuves de feu, les fondements de la terre ébranlés jusqu'au centre.

1. *S'est rassasié*, pour *a été rassasié*. Cet emploi des verbes réfléchis avec signification passive était très étendu au dix-septième siècle. Voy. CHASSANG, § 283, 2^o, Rem. II.

2. *Immodeste*, immodéré.

« De quels yeux, ajouterez-vous, devons-nous donc regarder ce ciel qui nous couvre, cette terre qui nous porte, ces édifices que nous habitons, et tous ces autres objets qui nous environnent, puisqu'ils sont réservés au feu? » Montrez ensuite les tombeaux ouverts, les morts qui rassembleront les débris de leurs corps, Jésus-Christ qui descendra sur les nues avec une haute majesté; ce livre ouvert où seront écrites jusqu'aux plus secrètes pensées des cœurs; cette sentence prononcée à la face de toutes les nations et de tous les siècles ¹; cette gloire ² qui s'ouvrira pour couronner à jamais les justes et pour les faire régner avec Jésus-Christ sur le même trône; enfin, cet étang de feu et de soufre, cette nuit et cette horreur éternelle ³, ce grincement de dents, et cette rage commune avec les démons, qui sera le partage des âmes pécheresses.

Ne manquez pas d'expliquer à fond le Décalogue; faites voir que c'est un abrégé de la loi de Dieu et qu'on trouve dans l'Évangile ce qui n'est contenu dans le Décalogue que par des conséquences éloignées. Dites ce que c'est que conseil, et empêchez les enfants que vous instruisez de se flatter, comme le commun des hommes, par une distinction qu'on pousse trop loin entre les conseils et les préceptes. Montrez que les conseils sont donnés pour faciliter les préceptes, pour

1. *Siècles*. Au sens latin : toutes les générations.

2. *Gloire*. « Terme de peinture. Cercle de lumière, qui se met autour de la tête des saints ou des personnages illustres par leurs vertus. — Représentation du ciel ouvert avec les personnages divins, les anges, etc. Une *gloire* du Titien. — Dans le langage soutenu, miracle qui représente dans le ciel le même aspect que la gloire dans la peinture. « On ne vit point un dieu imaginaire lever la tête au-dessus des vagues et leur commander le silence; mais une lumière surnaturelle entr'ouvrit les nuées; au milieu d'une *gloire* on aperçut une femme céleste portant un enfant dans ses bras et calmant les flots par un sourire. » CHATEAUBRIAND, *Martyrs*, XIX. » LITTRÉ.

3. *Éternelle*. Cf. page 9, note 2.

assurer les hommes contre leur propre fragilité, pour les éloigner du bord du précipice, où ils seraient entraînés par leur propre poids; qu'enfin les conseils deviennent des préceptes absolus pour ceux qui ne peuvent, en certaines occasions, observer les préceptes sans les conseils. Par exemple, les gens qui sont trop sensibles à l'amour du monde, et aux pièges des compagnies, sont obligés de suivre le conseil évangélique de quitter tout pour se retirer dans une solitude. Répétez souvent que la lettre tue, et que c'est l'esprit qui vivifie, c'est-à-dire que la simple observation du culte extérieur est inutile et nuisible, si elle n'est intérieurement animée par l'esprit d'amour et de religion. Rendez ce langage clair et sensible : faites voir que Dieu veut être honoré du cœur et non des lèvres ; que les cérémonies servent à exprimer notre religion et à l'exciter, mais que les cérémonies ne sont pas la religion même ; qu'elle est tout au dedans, puisque Dieu cherche des adorateurs en esprit et en vérité ; qu'il s'agit de l'aimer intérieurement, et de nous regarder comme s'il n'y avait dans toute la nature que lui et nous ; qu'il n'a pas besoin de nos paroles, de nos postures, ni même de notre argent ; que ce qu'il veut, c'est nous-mêmes ; qu'on ne doit pas seulement exécuter ce que la loi ordonne, mais encore l'exécuter pour en tirer le fruit que la loi a eu en vue quand elle l'a ordonné, qu'ainsi ce n'est rien d'entendre la messe, si l'on ne l'entend afin de s'unir à Jésus-Christ, sacrifié pour nous, et de s'édifier de tout ce qui nous représente son immolation. Finissez en disant que tous ceux qui crieront : « Seigneur ! Seigneur ! » n'entreront pas au royaume du ciel ; que, si l'on n'entre dans les vrais sentiments d'amour de Dieu, de renoncement aux biens temporels, de mé-

pris de soi-même, et d'horreur pour le monde, on fait du christianisme un fantôme trompeur pour soi et pour les autres.

Passez aux sacrements ; je suppose que vous en avez déjà expliqué toutes les cérémonies à mesure qu'elles se sont faites en présence de l'enfant, comme nous l'avons dit. C'est ce qui en fera mieux sentir l'esprit et la fin : par là vous ferez entendre combien il est grand d'être chrétien, combien il est honteux et funeste de l'être comme on l'est dans le monde. Rappelez souvent les exorcismes et les promesses du baptême, pour montrer que les exemples et les maximes du monde, bien loin d'avoir quelque autorité sur nous, doivent nous rendre suspect tout ce qui nous vient d'une source si odieuse et si empoisonnée. Ne craignez pas même de représenter, comme saint Paul, le démon régnant dans le monde et agitant le cœur des hommes par toutes les passions violentes, qui leur font rechercher les richesses, la gloire et les plaisirs. « C'est cette pompe, direz-vous, qui est encore plus celle du démon que du monde ; c'est ce spectacle de vanité auquel un chrétien ne doit ouvrir ni son cœur ni ses yeux. Le premier pas qu'on fait par le baptême dans le christianisme est un renoncement à toute la pompe mondaine : rappeler le monde, malgré les promesses si solennelles faites à Dieu, c'est tomber dans une espèce d'apostasie ; comme un religieux qui, malgré ses vœux, quitterait son cloître et son habit de pénitence pour rentrer dans le siècle. »

Ajoutez combien nous devons fouler aux pieds les mépris mal fondés, les railleries impies et les violences mêmes du monde, puisque la confirmation nous rend soldats de Jésus-Christ pour combattre cet ennemi.

L'évêque, direz-vous, vous a frappé pour vous en-

durcir contre les coups les plus violents de la persécution ; il a fait sur vous une onction sacrée, afin de représenter les anciens, qui s'oignaient d'huile pour rendre leurs membres plus souples et plus vigoureux quand ils allaient au combat ; enfin il a fait sur vous le signe de la croix, pour vous montrer que vous devez être crucifié avec Jésus-Christ. « Nous ne sommes plus, continuerez-vous, dans le temps des persécutions ¹, où l'on faisait mourir ceux qui ne voulaient pas renoncer à l'Évangile ; mais le monde, qui ne peut cesser d'être monde, c'est-à-dire corrompu, fait toujours une persécution indirecte à la piété ; il lui tend des pièges pour la faire tomber, il la décrie, il s'en moque ; et il rend la pratique si difficile dans la plupart des conditions, qu'au milieu même des nations chrétiennes, et où l'autorité souveraine appuie le christianisme, on est en danger de rougir du nom de Jésus-Christ et de l'imitation de sa vie. »

Représentez fortement le bonheur que nous avons d'être incorporés à Jésus-Christ par l'eucharistie. Dans le baptême, il nous fait ses frères ; dans l'eucharistie, il nous fait ses membres. Comme il s'était donné, par l'incarnation, à la nature humaine en général, il se donne par l'eucharistie, qui est une suite si naturelle de l'incarnation, à chaque fidèle en particulier. Tout est réel dans la suite de ses mystères. Jésus-Christ donne sa chair aussi réellement qu'il l'a prise : mais c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur, c'est

1. « Nous ne sommes plus dans le temps des persécutions, » dit Fénelon. Or, il écrit ces lignes au lendemain de la révocation de l'Édit de Nantes (1685). C'était le temps des *missions bottées* ou *dragonnades*. En 1686, Fénelon lui-même dirigeait une de ces missions en Aunis et en Saintonge. Le sens des mots change suivant le point de vue où l'on est placé. Quand on n'est pas au nombre des persécutés, on déclare qu'il n'y a plus de persécutions et on constate avec satisfaction que « l'autorité souveraine appuie le christianisme. »

boire et manger son jugement, que de manger la chair vivifiante de Jésus-Christ sans vivre de son esprit. *Celui, dit-il lui-même, qui me mange doit vivre pour moi.*

« Mais quel malheur, direz-vous encore, d'avoir besoin du sacrement de la pénitence, qui suppose qu'on a péché depuis qu'on a été fait enfant de Dieu ! Quoique cette puissance toute céleste qui s'exerce sur la terre, et que Dieu a mise dans les mains des prêtres pour lier et pour délier les pécheurs, selon leurs besoins, soit une si grande source de miséricordes, il faut trembler dans la crainte d'abuser des dons de Dieu et de sa patience. Pour le corps de Jésus-Christ, qui est la vie, la force et la consolation des justes, il faut désirer ardemment de pouvoir s'en nourrir tous les jours ; mais, pour le remède des âmes malades, il faut souhaiter de parvenir à une santé si parfaite, qu'on en diminue tous les jours le besoin. Le besoin, quoi qu'on fasse, ne sera que trop grand ; mais ce serait bien pis si l'on faisait de toute sa vie un cercle continu et scandaleux du péché à la pénitence, et de la pénitence au péché. Il n'est donc question de se confesser que pour se convertir et se corriger ; autrement les paroles de l'absolution, quelque puissantes qu'elles soient par l'institution de Jésus-Christ, ne seraient, par notre indisposition, que des paroles, mais des paroles funestes qui seraient notre condamnation devant Dieu. Une confession, sans changement intérieur, bien loin de décharger une conscience du fardeau de ses péchés, ne fait qu'ajouter aux autres péchés celui d'un monstrueux sacrilège. »

Faites lire aux enfants que vous élevez les prières des agonisants, qui sont admirables ; montrez-leur ce que l'Église fait et ce qu'elle dit, en donnant l'extrême-

onction aux mourants. Quelle consolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'onction sacrée pour ce dernier combat ! Mais, pour se rendre digne des grâces de la mort, il faut être fidèle à celles de la vie.

Admirez les richesses de la grâce de Jésus-Christ, qui n'a pas dédaigné d'appliquer le remède à la source du mal, en sanctifiant la source de notre naissance, qui est le mariage¹. Qu'il était convenable de faire un sacrement de cette union de l'homme et de la femme, qui représente celle de Dieu avec sa créature, et de Jésus-Christ avec son Église ! Que cette bénédiction était nécessaire pour modérer les passions brutales des hommes, pour répandre la paix et la consolation sur toutes les familles, pour transmettre la religion comme un héritage de génération en génération ! De là il faut conclure que le mariage est un état très saint et très pur, quoiqu'il soit moins parfait que la virginité ; qu'il faut y être appelé ; qu'on n'y doit chercher ni les plaisirs grossiers

1. Fénelon trouve naturel qu'on parle de mariage aux jeunes filles comme on leur parle des autres sacrements. M^{me} de Maintenon ne voulait pas non plus qu'on interdît à Saint-Cyr ce sujet d'entretien. Elle parlait de mariage aux demoiselles, en leur représentant cette condition avec ce qu'elle a de grave et de sérieux. Elle songeait ainsi à leur éviter le ridicule d'Armande dans les *Femmes savantes*, et elle s'élève avec autant d'énergie que de justesse d'esprit contre cette fausse pudeur qui engage certaines femmes à ne parler mariage que du bout des lèvres. Voir ce qu'elle écrit dans une lettre à M^{me} du Tourp, maîtresse générale des classes (9 juin 1694) :

« Une petite demoiselle s'arrêta avec moi quand je voulus lui faire dire combien il y a de sacrements, ne voulant pas nommer le mariage ; elle se mit à rire, et me dit qu'on ne le nommait point dans le couvent dont elle sortait. — Quoi ! un sacrement institué par Jésus-Christ, qu'il a honoré de sa présence, dont les apôtres détaillent les obligations, et qu'il faut apprendre à vos filles, ne pourra être nommé ! Voilà ce qui tourne en ridicule l'éducation des couvents ! Il y a bien plus d'immodestie à toutes ces façons-là qu'il n'y en a à parler de ce qui est innocent et dont tous les livres de piété sont remplis. Quand elles auront passé par le mariage, elles verront qu'il n'y a pas de quoi rire. *Il faut les accoutumer à en parler très sérieusement et même tristement, car je crois que c'est l'état où l'on éprouve le plus de tribulations, même dans les meilleurs.* »

ni la pompe mondaine ; qu'on doit seulement désirer d'y former des saints.

Louez la sagesse infinie du Fils de Dieu, qui a établi des pasteurs pour le représenter parmi nous, pour nous instruire en son nom, pour nous donner son corps, pour nous réconcilier avec lui après nos chutes, pour former tous les jours de nouveaux fidèles, et même de nouveaux pasteurs qui nous conduisent après eux, afin que l'Église se conserve dans tous les siècles sans interruption. Montrez qu'il faut se réjouir que Dieu ait donné une telle puissance aux hommes. Ajoutez avec quel sentiment de religion on doit respecter les oints du Seigneur : ils sont les hommes de Dieu et les dispensateurs de ses mystères. Il faut donc baisser les yeux et gémir dès qu'on aperçoit en eux la moindre tache qui ternit l'éclat de leur ministère ; il faudrait souhaiter de la pouvoir laver dans son propre sang. Leur doctrine n'est pas la leur ; qui les écoute écoute Jésus-Christ même ; quand ils sont assemblés au nom de Jésus-Christ pour expliquer les Écritures, le Saint-Esprit parle avec eux. Leur temps n'est point à eux : il ne faut donc pas vouloir les faire descendre d'un si haut ministère, où ils doivent se dévouer à la parole et à la prière, pour être les médiateurs entre Dieu et les hommes, et les rabaisser jusqu'à des affaires du siècle. Il est encore moins permis de vouloir profiter de leurs revenus, qui sont le patrimoine des pauvres et le prix des péchés du peuple ; mais le plus affreux désordre est de vouloir élever ses parents et ses amis à ce redoutable ministère sans vocation et par des vues d'intérêt temporel.

Il reste à montrer la nécessité de la prière, fondée sur le besoin de la grâce, que nous avons déjà expliqué. « Dieu, dira-t-on à un enfant, veut qu'on lui demande

sa grâce, non parce qu'il ignore notre besoin, mais parce qu'il veut nous assujettir à une demande qui nous excite à reconnaître ce besoin : ainsi c'est l'humiliation de notre cœur, le sentiment de notre misère et de notre impuissance, enfin la confiance en sa bonté, qu'il exige de nous. Cette demande, qu'il veut qu'on lui fasse, ne consiste que dans l'intention et dans le désir ; car il n'a pas besoin de nos paroles. Souvent on récite beaucoup de paroles sans prier, et souvent on prie intérieurement sans prononcer aucune parole. Ces paroles peuvent néanmoins être très utiles ; car elles excitent en nous les pensées et les sentiments qu'elles expriment si l'on y est attentif : c'est pour cette raison que Jésus-Christ nous a donné une forme de prière. Quelle consolation de savoir par Jésus-Christ même comment son Père veut être prié ! Quelle force doit-il y avoir dans des demandes que Dieu même nous met dans la bouche ! Comment ne nous accorderait-il pas ce qu'il a soin de nous apprendre à demander ? » Après cela, montrez combien cette prière est simple et sublime, courte, et pleine de tout ce que nous pouvons attendre d'en haut.

Le temps de la première confession des enfants est une chose qu'on ne peut décider ici : il doit dépendre de l'état de leur esprit, et encore plus de celui de leur conscience. Il faut leur enseigner ce que c'est que la confession, dès qu'ils paraissent capables de l'entendre. Ensuite attendez la première faute un peu considérable que l'enfant fera ; donnez-lui en beaucoup de confusion et de remords. Vous verrez qu'étant instruit déjà sur la confession, il cherchera naturellement à se consoler en s'accusant au confesseur. Il faut tâcher de faire en sorte qu'il s'excite à un vif repentir, et qu'il trouve dans la confession un sensible adoucissement à sa peine, afin

que cette première confession fasse une impression extraordinaire dans son esprit et qu'elle soit une source de grâces pour toutes les autres.

La première communion, au contraire, me semble devoir être faite dans le temps où l'enfant, parvenu à l'usage de raison, paraîtra plus docile et plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces prémices¹ de foi et d'amour de Dieu que Jésus-Christ se fera mieux sentir et goûter à lui par les grâces de la communion. Elle doit être longtemps attendue, c'est-à-dire qu'on doit l'avoir fait espérer à l'enfant dès sa première enfance, comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre en attendant les joies du ciel. Je crois qu'il faudrait la rendre la plus solennelle qu'on peut ; qu'il paraisse à l'enfant qu'on a les yeux attachés sur lui pendant ces jours-là, qu'on l'estime heureux, qu'on prend part à sa joie, et qu'on attend de lui une conduite au-dessus de son âge pour une action si grande. Mais, quoiqu'il faille donc préparer beaucoup l'enfant à la communion, je crois que, quand il y est préparé, on ne saurait le prévenir² trop tôt d'une si précieuse grâce, avant que son innocence soit exposée aux occasions dangereuses où elle commence à se flétrir.

1. *Prémices*. Expression poétique, très bien placée dans le développement.

2. *Le prévenir d'une si précieuse grâce*. Prévenir signifie ici : munir d'avance ; sens rare. « Il est bien étrange que, prévenus de tant de grâces, nous puissions offenser Dieu. » BOSSUET, *Lettres à M^{me} Cornuel*, 13. — Cf page 33, note 1.

CHAPITRE IX

REMARQUES SUR PLUSIEURS DÉFAUTS DES FILLES

Nous avons encore à parler du soin qu'il faut prendre pour préserver les filles de plusieurs défauts ordinaires à leur sexe. On les nourrit dans une mollesse et dans une timidité qui les rend incapables d'une conduite ferme et réglée. Au commencement, il y a beaucoup d'affectation¹, et ensuite beaucoup d'habitude, dans ces craintes mal fondées et dans ces larmes qu'elles versent à si bon marché : le mépris de ces affectations peut servir beaucoup à les corriger, puisque la vanité y a tant de part.

Il faut aussi réprimer en elles les amitiés trop tendres², les petites jalousies, les compliments excessifs, les flatteries, les empressements : tout cela les gâte et les accoutume à trouver que tout ce qui est grave et sérieux est trop sec et trop austère. Il faut même tâcher de

1. *Beaucoup d'affectation*. Fénelon est l'ennemi de tout ce qui n'est pas sincère et naturel. — « Ces larmes qu'elles versent à si bon marché, » et dont, par conséquent il ne se faut point émouvoir. » Ce ton familièrement railleur donne à la pensée sa valeur juste.

2. *Les amitiés trop tendres*, par conséquent exagérées. C'est l'exagération que Fénelon signale et blâme dans toute l'énumération qui suit. De tout cela, en effet, on peut dire : « Affectation pure ! »

Et ce n'est pas ainsi que parle la nature. »

faire en sorte qu'elles s'étudient à parler d'une manière courte et précise¹. Le bon esprit consiste à retrancher tout discours inutile et à dire beaucoup en peu de mots ; au lieu que la plupart des femmes disent peu en beaucoup de paroles. Elles prennent la facilité de parler et la vivacité d'imagination pour l'esprit ; elles ne choisissent point entre leurs pensées ; elles n'y mettent aucun ordre par rapport aux choses qu'elles ont à expliquer ; elles sont passionnées sur presque tout ce qu'elles disent, et la passion fait parler beaucoup : cependant, on ne peut espérer rien de fort bon d'une femme, si l'on ne la réduit à réfléchir de suite, à examiner ses pensées, à les expliquer d'une manière courte, et à savoir ensuite se taire.

Une autre chose contribue beaucoup aux longs discours des femmes : c'est qu'elles sont nées artificieuses² et qu'elles usent de longs détours pour venir à leur but. Elles estiment la finesse ; et comment ne l'estimeraient-elles pas, puisqu'elles ne connaissent point de meilleure prudence, et que c'est d'ordinaire la première chose que l'exemple leur a enseignée ? Elles ont un naturel souple pour jouer facilement toutes sortes de comédies ; les larmes ne leur coûtent rien ; leurs passions sont vives³ et leurs connaissances bornées : de là

1. *Parler d'une manière courte et précise.* La rhétorique va venir en aide à la morale. La manière habituelle d'exprimer les pensées et les sentiments n'est pas sans influence sur les pensées et les sentiments. — *Retrancher tout discours inutile* ; c'est le précepte de Boileau. Cf. page 11, note 4.

2. *Elles sont nées artificieuses.* Assertion contestable. Il serait plus juste de dire qu'elles deviennent aisément artificieuses. L'état de sujétion ou, d'un côté, la faiblesse physique, de l'autre, les lois et les coutumes ont, partout et de tout temps, réduit la femme, l'ont conduite à chercher dans la finesse une arme défensive.

3. *Leurs passions sont vives.* « Des trois parties de l'âme humaine, le cœur, l'esprit, le caractère, il est incontestable que c'est la sensibilité qui domine et l'emporte chez la femme. » COMPARÉ.

vient qu'elles ne négligent rien pour réussir, et que les moyens qui ne conviendraient pas à des esprits plus réglés leur paraissent bons ; elles ne raisonnent guère ¹ pour examiner s'il faut désirer une chose, mais elles sont très industrieuses pour y parvenir.

Ajoutez qu'elles sont timides et pleines de fausse honte ; ce qui est encore une source de dissimulation. Le moyen de prévenir un si grand mal est de ne les mettre jamais dans le besoin de la finesse et de les accoutumer à dire ingénument leurs inclinations ² sur toutes les choses permises. Qu'elles soient libres ³ pour témoigner leur ennui quand elles s'ennuient ; qu'on ne les assujettisse point à paraître goûter certaines personnes ou certains livres qui ne leur plaisent pas.

Souvent une mère, préoccupée de son directeur, est mécontente de sa fille jusqu'à ce qu'elle prenne sa direction ; et la fille le fait par politique, contre son goût. Surtout qu'on ne les laisse jamais soupçonner qu'on veut leur inspirer le dessein d'être religieuses ; car cette pensée leur ôte la confiance en leurs parents, leur persuade qu'elles n'en sont point aimées, leur agite l'esprit, et leur fait faire un personnage forcé pendant plusieurs années. Quand elles ont été assez malheu-

1. *Elles ne raisonnent guère* . Les êtres passionnés obéissent à l'impulsion du cœur, non à la décision du jugement. « Ce n'est pas la raison qui se sert des passions, dit Nicole, ce sont les passions qui se servent de la raison pour arriver à leurs fins. »

2. *Dire ingénument leurs inclinations*. M^{me} de Maintenon écrivait à une des dames de Saint-Louis, M^{me} du Péron, maîtresse des novices, c'est-à-dire des futures institutrices de Saint-Cyr : « Ce que je ne puis assez vous recommander, c'est l'esprit de simplicité : qu'elles soient sincères, franches, ennemies des moindres duplicites. Suivez cette idée en tout, voyez si elles sont fines ou si elles veulent l'être : si elles sont de bonne foi dans leur conduite et dans leur conversation, car cette droiture de cœur qui est la simplicité, se remarque en tout... »

3. « *Libres !* » Voilà la note originale du livre de Fénelon : un esprit vraiment libéral y circule partout.

reuses pour prendre l'habitude de déguiser leurs sentiments, le moyen de les désabuser est de les instruire solidement des maximes de la vraie prudence ; comme on voit que le moyen de les dégoûter des fictions frivoles des romans est de leur donner le goût des histoires utiles et agréables. Si vous ne leur donnez une curiosité raisonnable, elles en auront une déréglée ; et tout de même, si vous ne formez leur esprit à la vraie prudence, elles s'attacheront à la fausse, qui est la finesse.

Montrez-leur, par des exemples, comment on peut sans tromperie être discret, précautionné, appliqué aux moyens légitimes de réussir. Dites-leur : « La principale prudence consiste à parler peu, à se défier bien plus de soi que des autres, mais point à faire des discours faux et des personnages brouillons. La droiture de conduite ¹ et la réputation universelle de probité attirent plus de confiance et d'estime, et par conséquent, à la longue, plus d'avantages, même temporels, que les voies détournées. Combien cette probité judicieuse distingue-t-elle une personne, ne la rend-elle pas propre aux plus grandes choses ! »

Mais ajoutez combien ce que la finesse cherche est bas et méprisable ; c'est ou une bagatelle qu'on n'oserait dire, ou une passion pernicieuse. Quand on ne veut que ce qu'on doit vouloir, on le désire ouvertement, et on le cherche par des voies droites, avec modération. Qu'y a-t-il de plus doux ² et de plus commode que d'être

1. *La droiture de conduite.* Voir à l'appendice une *Conversation* de M^{me} de Maintenon *sur la droiture*.

2. *Qu'y a-t-il de plus doux...* ? Voir page 163 la fin de la *Conversation* indiquée dans la note précédente : « Si vous goûtez jamais la paix d'une âme droite, simple et de bonne foi, vous conviendrez qu'elle est plus délicieuse que tous les plaisirs. »

sincère, toujours tranquille, d'accord avec soi-même, n'ayant rien à craindre ni à inventer ? au lieu qu'une personne dissimulée est toujours dans l'agitation, dans les remords, dans le danger ¹, dans la déplorable nécessité de couvrir une finesse par cent autres.

Avec toutes ces inquiétudes honteuses, les esprits artificieux n'évitent jamais l'inconvénient qu'ils fuient ; tôt ou tard ils passent pour ce qu'ils sont. Si le monde est leur dupe sur quelque action détachée, il ne l'est pas sur le gros ² de leur vie ; on les devine toujours par quelque endroit ; souvent même ils sont dupes de ceux qu'ils veulent tromper, car on fait semblant de se laisser éblouir par eux, et ils se croient estimés, quoiqu'on les méprise. Mais au moins ils ne se garantissent pas des soupçons ; et qu'y a-t-il de plus contraire aux avantages qu'un amour-propre sage doit chercher que de se voir toujours suspect ? Dites peu à peu ces choses, selon les occasions, les besoins et la portée des esprits ³.

Observez encore que la finesse vient toujours d'un cœur bas et d'un petit esprit. On n'est fin qu'à cause qu'on se veut cacher, n'étant pas tel qu'on devrait être ; ou que, voulant des choses permises, on prend, pour y arriver, des moyens indignes, faute d'en savoir choisir d'honnêtes. Faites remarquer aux enfants l'impertinence de certaines finesses qu'ils voient pratiquer, le mépris qu'elles attirent à ceux qui les font ; et enfin faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprendrez dans quelque dissimulation. De temps en temps privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y

1. *Dans le danger* (de se voir convaincue de mensonge).

2. *Le gros*. Ce qu'il y a de principal et de plus considérable. « Il tombe ensuite en des parenthèses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire. » LA BRUYÈRE, V.

3. *Selon les occasions*. Cf. page 36, notes 2 et 3.

arriver par la finesse, et déclarez qu'ils l'obtiendront quand ils le demanderont simplement ; ne craignez pas même de compatir à leurs petites infirmités pour leur donner le courage de les laisser voir. La mauvaise honte est le mal le plus dangereux et le plus pressé à guérir ; celui-là, si l'on n'y prend garde, rend tous les autres incurables.

Désabusez-les des mauvaises subtilités par lesquelles on veut faire en sorte que le prochain se trompe, sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir trompé ; il y a encore plus de bassesse et de supercherie dans ces raffinements que dans les finesses communes. Les autres gens pratiquent, pour ainsi dire, de bonne foi la finesse ; mais ceux-ci y ajoutent un nouveau déguisement pour l'autoriser. Dites à l'enfant que Dieu est la vérité même ; que c'est se jouer de Dieu que de se jouer de la vérité dans ses paroles ; qu'on les doit rendre précises et exactes, et parler peu pour ne rien dire que de juste, afin de respecter la vérité.

Gardez-vous donc bien d'imiter ces personnes qui applaudissent ¹ aux enfants lorsqu'ils ont marqué de l'esprit par quelque finesse. Bien loin de trouver ces tours jolis et de vous en divertir, reprenez-les sévèrement, et faites en sorte que tous leurs artifices réussissent mal, afin que l'expérience les en dégoûte. En les louant sur de telles fautes, on leur persuade que c'est être habile que d'être fin.

1. *Qui applaudissent aux enfants*. Fénelon a déjà formulé et développé ce précepte, page 18.

CHAPITRE X

LA VANITÉ DE LA BEAUTÉ ET DES AJUSTEMENTS

Mais ne craignez rien tant que la vanité dans les filles. Elles naissent avec un désir violent de plaire ; les chemins qui conduisent les hommes à l'autorité ¹ et à la gloire leur étant fermés, elles tâchent de se dédommager par les agréments de l'esprit et du corps ; de là vient leur conversation douce et insinuante ; de là vient qu'elles aspirent tant à la beauté et à toutes les grâces extérieures, et qu'elles sont si passionnées pour les ajustements : une coiffe ², un bout de ruban, une boucle de cheveux plus haut ou plus bas, le choix d'une couleur, ce sont pour elles autant d'affaires importantes.

Ces excès vont encore plus loin dans notre nation qu'en toute autre ; l'humeur changeante qui règne parmi nous cause une variété continuelle de modes ³ ;

1. *A l'autorité*, c'est-à-dire aux charges qui donnent l'autorité, qui confèrent le droit de commander aux autres.

2. *Coiffe*. « Ajustement de tête, en toile ou en tissu léger, autrefois à l'usage de toutes les femmes, aujourd'hui à l'usage seulement des femmes de la campagne ou des femmes des villes qui se mettent comme à la campagne. » LITTRÉ.

3. *Une variété continuelle des modes*. La Bruyère, dont les *Caractères* parurent la même année que le livre de Fénelon, signale et blâme cette continuelle variété : « Une mode à peine détruit une autre mode, qu'elle est abolie par une plus nouvelle, qui cède elle-même à celle qui la suit et qui ne sera pas la dernière. » Ch. XIII. *De la mode*.

ainsi on ajoute à l'amour des ajustements celui de la nouveauté, qui a d'étranges charmes sur de tels esprits. Ces deux folies mises ensemble renversent les bornes des conditions et dérèglent ¹ toutes les mœurs. Dès qu'il n'y a plus de règle pour les habits ² et pour les meubles, il n'y en a plus d'effectives ³ pour les conditions : car, pour la table des particuliers, c'est ce que l'autorité publique peut moins régler ; chacun choisit selon son argent, ou plutôt, sans argent, selon son ambition et sa vanité.

Ce faste ruine les familles ⁴, et la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. D'un côté, le faste excite, dans les personnes d'une basse naissance, la passion d'une prompt fortune ; ce qui ne se peut faire sans péché, comme le Saint-Esprit nous l'assure. D'un autre côté, les gens de qualité, se trouvant sans ressource, font des lâchetés et des bassesses horribles ⁵ pour soutenir leurs dépenses ; par là s'éteignent insen-

1. *Dérèglent*. Rare aujourd'hui. L'adjectif déréglé est plus usité, mais avec le sens de relâché dans ses mœurs : il en est de même du substantif *dérèglement*. Cf. page 14, note 1.

2. *Règle pour les habits*. Cf. *Télémaque*, livre XII. Mentor, dans le plan de réformes qu'il propose à Idoménée, établit un costume particulier pour chacune des classes de la population : « Les personnes du premier rang seront vêtues de blanc,... ; celles du second rang seront vêtues de bleu,... ; les troisièmes de vert,... etc. — Il régla de même la nourriture des citoyens et des esclaves.... ». De nos jours, les disciples de Fourier ont tenté de réaliser ces utopies.

3. *Effectif*, qui produit des *effets* ; une règle *effective* est une règle que l'on observe.

4. *Ce faste ruine les familles*. Fénelon étend et élève chacune des questions qu'il traite ; à chaque pas il trouve une preuve nouvelle de l'importance de l'éducation des filles. Cf. page 4, note 2.

5. *Des bassesses horribles*. « Que de bassesses pour parvenir !... Bassesse d'adulation, on encense et on adore l'idole qu'on méprise ; bassesse de lâcheté, il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts et les recevoir presque comme des grâces ; bassesse de dissimulation..., bassesse de dérèglement... etc. » MASSILLON, *Petit Carême*, 1^{er} Dimanche.

siblement l'honneur, la foi, la probité et le bon naturel, même entre les plus proches parents.

Tous ces maux viennent de l'autorité que les femmes vaines ont de décider sur les modes ; elles ont fait passer pour Gaulois¹ ridicules tous ceux qui ont voulu conserver la gravité et la simplicité des mœurs anciennes.

Appliquez-vous donc à faire entendre aux filles combien l'honneur qui vient d'une bonne conduite et d'une vraie capacité est plus estimable que celui qu'on tire de ses cheveux ou de ses habits. « La beauté, direz-vous², trompe encore plus la personne qui la possède que ceux qui en sont éblouis : elle trouble, elle enivre l'âme ; on est plus sottement idolâtre de soi-même que les amants les plus passionnés ne le sont de la personne qu'ils aiment. Il n'y a qu'un fort petit nombre d'années de différence entre une belle femme et une autre qui ne l'est pas. La beauté ne peut être que nuisible, à moins qu'elle ne serve à faire marier avantageusement une fille ; mais comment y servira-t-elle, si elle n'est soutenue par le mérite et par la vertu ? Elle ne peut espérer d'épouser qu'un jeune fou, avec qui elle sera malheureuse, à moins que sa sagesse et sa modestie ne la fassent rechercher par des hommes d'un esprit réglé³ et sensibles aux qualités solides. Les personnes qui tirent⁴ toute leur gloire de leur beauté deviennent

1. *Gaulois*, au dix-septième siècle, s'emploie souvent dans un sens légèrement défavorable : qui a le caractère inculte et mal poli des vieux temps : Fénelon, dans les *Dialogues des morts*, fait dire à François I^{er} : « Avant moi, tout était grossier, pauvre, ignorant, *gaulois* ; je me suis fait nommer le père des Lettres. »

2. *La beauté, direz-vous....* V. page 14, note 4.

3. *Réglé*, assujetti à une discipline morale et intellectuelle.

4. *Tirer*, puiser, emprunter. « La maison de France, à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. » BOSSUET, *Or. fun.* Duchesse d'Orléans.

bientôt ridicules¹ ; elles arrivent, sans s'en apercevoir, à un certain âge où leur beauté se flétrit ; et elles sont encore charmées d'elles-mêmes, quoique le monde, bien loin de l'être, en soit dégoûté². Enfin, il est aussi déraisonnable de s'attacher uniquement à la beauté que de vouloir mettre tout le mérite dans la force du corps, comme font les peuples barbares et sauvages. »

De la beauté passons à l'ajustement. Les véritables grâces ne dépendent point d'une parure vaine et affectée. Il est vrai qu'on peut chercher la propreté³, la proportion et la bienséance dans les habits nécessaires pour couvrir nos corps ; mais, après tout, ces étoffes qui nous couvrent, et qu'on peut rendre commodés et agréables, ne peuvent jamais être des ornements qui donnent une vraie beauté.

1. *Ridicules*. Impatienté par le luxe et la vanité des femmes, Bossuet disait : « Après tout, vous ne devriez pas oublier, mesdames, que vous tirez votre origine d'un os surnuméraire où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre. » *COMPAYRÉ*, tome I, page 237.

2. *Dégoûté*, qui n'a plus de goût pour une chose, qui a de l'aversion, de la répugnance. Cette expression, qui paraît un peu brutale, était fort usitée au dix-septième siècle. Fénelon dit de Nestor, accablé par la mort de son fils Pisistrate : « son cœur était *dégoûté* de toute amitié. »

3. *On peut chercher la propreté, la proportion.... ; ces étoffes, qu'on veut rendre commodés et agréables....* Fénelon fait ici quelques concessions. Sans doute la beauté ne dépend point d'une parure vaine et affectée ; mais, puisque la beauté naturelle est elle-même passagère, il est bien permis d'user des ressources d'un art innocent, qui n'est que l'application des règles du goût. M^{me} Émile de Girardin a fort spirituellement développé cette idée que « le premier devoir d'une femme est d'être jolie ; jolie par égard pour ses parents et ses amis, jolie par respect pour elle-même. » *Lettres Parisiennes*, XXVII. Il y a un fond de vérité sous ce paradoxe. Il faut distinguer entre les excès d'un luxe ruineux ou d'une recherche affectée et le souci très légitime de mettre en son jour une beauté naturelle, d'atténuer l'effet d'une disgrâce physique, de se rendre agréable aux yeux des siens. Un bout de ruban, une boucle de cheveux mise en sa place, une couleur judicieusement choisie ne porteront nulle atteinte à la fortune de la famille et feront bien venir de tous celle qui aura su relever ses grâces naturelles d'un ajustement qui lui sied. Il est bien entendu que cet ajustement doit être simple, et on ne peut qu'approuver M^{me} de Maintenon écrivant aux dames de Saint-Cyr : « Il faut ôter aux jeunes filles le plus de rubans que l'on pourra. »

Je voudrais même faire voir aux jeunes filles la noble simplicité¹ qui paraît dans les statues et dans les autres figures qui nous restent des femmes grecques et romaines ; elles y verraient combien des cheveux noués négligemment par derrière, et des draperies pleines et flottantes à longs plis, sont agréables et majestueuses. Il serait bon même qu'elles entendissent parler les peintres et les autres gens qui ont ce goût exquis de l'antiquité.

Si peu que leur esprit s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, elles auraient bientôt un grand mépris pour leurs frises, si éloignées du naturel², et pour les habits d'une figure trop façonnée³. Je sais bien qu'il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique ; il y aurait de l'extravagance à le vouloir ; mais elles pourraient, sans aucune singularité, prendre le goût de cette simplicité d'habit si noble, si gracieuse et d'ailleurs si convenable aux mœurs chrétiennes. Ainsi, se conformant dans l'extérieur à l'usage présent,

1. *La noble simplicité*. Fénelon ici a tout à fait raison. Il ne recommande point d'imiter servilement des costumes et des coiffures fort séantes aux physionomies grecques, mais dont la beauté des femmes d'Occident, à deux ou trois mille ans de distance, ne se pourrait toujours accommoder. « Il ne faut pas souhaiter qu'elles prennent l'extérieur antique. » Il ne s'agit que d'appliquer le principe, sans s'obliger à la reproduction du détail.

2. *Si éloignées du naturel*. Il faut transcrire ici la page connue de La Bruyère : « Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il leur serait utile de s'y abandonner ; elles affaiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation : leur son de voix et leur démarche sont empruntés ; elles se composent, se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel. Ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins. » *Caractères*, Édition CHASSANG, page 49. Que cela est finement pensé, finement dit ! Mais c'est un satirique qui parle, et au nom d'un intérêt purement mondain. La parole de Fénelon est plus humaine, plus sympathique ; et, sous la question de goût, il y a pour lui une question de morale.

3. « Fénelon, disait M^{me} Campan, avait un sentiment précurseur du bon goût, lorsqu'il conseillait aux femmes de réformer les tristes fontanges et les vertugadins, pour y substituer les formes élégantes et simples de l'antique. »

elles sauraient au moins ce qu'il faudrait penser de cet usage; elles satisferaient à la mode comme à une servitude fâcheuse, et elles ne lui donneraient que ce qu'elles ne pourraient lui refuser. Faites-leur remarquer souvent et de bonne heure la vanité et la légèreté d'esprit qui fait l'inconstance des modes. C'est une chose bien mal entendue, par exemple, de se grossir la tête de je ne sais combien de coiffes entassées¹; les véritables grâces suivent la nature et ne la gênent jamais.

Mais la mode se détruit elle-même : elle vise toujours au parfait, et jamais elle ne le trouve; du moins elle ne veut jamais s'y arrêter. Elle serait raisonnable, si elle ne changeait que pour ne changer plus, après avoir trouvé la perfection pour la commodité et pour la bonne grâce; mais changer pour changer sans cesse, n'est-ce pas chercher plutôt l'inconstance et le dérèglement que la véritable politesse et le bon goût? Aussi n'y a-t-il d'ordinaire que le caprice dans les modes. Les femmes sont en possession de décider; il n'y a qu'elles qu'on en veuille croire; ainsi les esprits les plus légers et les moins instruits entraînent les autres. Elles ne choisissent et ne quittent rien par règle; il suffit qu'une chose bien inventée ait été longtemps à la mode, afin² qu'elle

1. *Je ne sais combien de coiffes entassées.* La Bruyère parle de cette mode « qui fait de la tête d'une femme la base d'un édifice à plusieurs étages. » Éd. CHASSANG, XIII, 12. — « La *fontange* était une sorte d'édifice à plusieurs étages de fil d'archal sur lesquels on plaçait différents morceaux de toile séparés par des rubans ornés de boucles de cheveux qui les recouvraient tout à fait. » FEUILLET DE CONCHES, *Causeries d'un curieux*.

2. *Afin que.* Mieux vaudrait ici *pour que*. *Afin* et *pour*, dans une foule de circonstances, sont exactement synonymes; « cependant, il y aurait des cas où le sens étymologique qui est dans *afin* (à fin), se réveillera et indiquera un but plus particulier, une intention plus précise. Ainsi, toutes les fois que cette idée précise manquera, il faudra se servir de *pour*, qui est plus indéterminé. Dans cette phrase : Pour faire telle chose, *il suffit que...* il faut que... il est nécessaire que... *pour* est préférable à *afin*. » LITTRÉ.

ne doive plus y être, et qu'une autre, quoique ridicule, à titre de nouveauté, prenne sa place et soit admirée¹.

Après avoir posé ce fondement, montrez les règles de la modestie chrétienne. « Nous apprenons, direz-vous, par nos saints mystères, que l'homme naît dans la corruption du péché ; son corps, travaillé d'une maladie contagieuse, est une source inépuisable de tentation à son âme. Jésus-Christ nous apprend à mettre toute notre vertu dans la crainte et dans la défiance de nous-mêmes. Voudriez-vous, pourra-t-on dire à une fille, hasarder votre âme et celle de votre prochain pour une folle vanité ? Ayez donc horreur des nudités de gorge et de toutes autres immodesties ; quand même on commettrait ces fautes sans aucune mauvaise passion, du moins c'est une vanité, c'est un désir effréné de plaire. Cette vanité justifie-t-elle devant Dieu et devant les hommes une conduite si téméraire, si scandaleuse et si contagieuse pour autrui ? Cet aveugle désir de plaire convient-il à une âme chrétienne, qui doit regarder comme une idolâtrie tout ce qui détourne de l'amour du Créateur et du mépris des créatures ? Mais, quand on cherche à plaire, que prétend-on ? n'est-ce pas d'exciter les passions des hommes ? Les tient-on dans ses mains pour les arrêter si elles vont trop loin ? Ne doit-on pas s'en imputer toutes les suites ? et ne vont-elles pas toujours trop loin, si peu qu'elles soient allumées ? Vous préparez un poison subtil et mortel, vous le versez sur tous les spectateurs ; et vous vous

1. « Il faut satisfaire à la mode comme à une servitude fâcheuse, et ne lui donner que ce qu'on ne peut lui refuser. La mode serait raisonnable si elle pouvait se fixer à la perfection, à la commodité et à la bonne grâce ; mais changer toujours, c'est inconstance plutôt que politesse et bon goût. » M^{me} DE LAMBERT, *Avis d'une mère à sa fille*.

croyez innocente¹ ! » Ajoutez les exemples des personnes que leur modestie a rendues recommandables, et de celles à qui leur immodestie a fait tort. Mais surtout ne permettez rien, dans l'extérieur des filles, qui excède leur condition² : réprimez sévèrement toutes leurs fantaisies. Montrez-leur à quel danger on s'expose, et combien on se fait mépriser des gens sages, en oubliant ainsi ce qu'on est.

Ce qui reste à faire, c'est de désabuser les filles du bel esprit. Si l'on n'y prend garde, quand elles ont quelque vivacité, elles s'intriguent³, elles veulent parler de tout, elles décident sur les ouvrages les moins proportionnés à leur capacité, elles affectent de s'ennuyer⁴ par délicatesse. Une fille ne doit parler que pour de vrais besoins, avec un air de doute et de déférence ; elle ne doit pas même parler des choses qui sont au-dessus de la portée commune des filles, quoiqu'elle en soit instruite. Qu'elle ait, tant qu'elle voudra, de la mémoire, de la vivacité, des tours plaisants, de la facilité à parler avec grâce ; toutes ces qualités lui seront communes avec un grand nombre d'autres femmes fort peu sensées et fort méprisables. Mais qu'elle ait une conduite exacte et suivie, un esprit égal et réglé ; qu'elle sache se taire et conduire quelque

1. *Innocente*. Tout ce discours est adressé à une fille, comme il est dit vingt lignes plus haut.

2. *Qui excède leur condition* *Excéder*, au sens étymologique, outrepasser, dépasser. — Le fabuliste Lenoble ajoute comme épilogue à sa fable du Bœuf et de la Grenouille la réflexion suivante. « Il y a peu de femmes qui n'aient la manie furieuse de vouloir paraître plus qu'elles ne sont, et cette aveugle emulation qui les porte à vouloir égaler le luxe de celles qui sont au-dessus d'elles est la source et la plus fréquente source de la ruine des familles. » V. SAINT-MARC-GIRARDIN, *La Fontaine*, tome I, page 41.

3. *S'intriguer*, se mettre en souci, se mêler à tout et de tout.

4. *Elles affectent de s'ennuyer*, pour paraître tenir en mépris ce qui occupe le vulgaire.

chose : cette qualité si rare la distinguera dans son sexe. Pour la délicatesse¹ et l'affectation d'ennui, il faut la réprimer, en montrant que le bon goût consiste à s'accommoder des choses selon qu'elles sont utiles.

Rien n'est estimable que le bon sens et la vertu : l'un et l'autre font regarder le dégoût et l'ennui non comme une délicatesse louable, mais comme une faiblesse d'un esprit malade.

Puisqu'on doit vivre avec des esprits grossiers et dans des occupations qui ne sont pas délicieuses, la raison, qui est la seule bonne délicatesse, consiste à se rendre grossier² avec les gens qui le sont. Un esprit qui goûte la politesse, mais qui sait s'élever au-dessus d'elle dans le besoin, pour aller à des choses plus solides, est infiniment supérieur aux esprits délicats et surmontés par leur dégoût.

1. *La délicatesse*. Il s'agit ici de cette fausse délicatesse, dont parle La Bruyère, qui « s'exerce sur des choses et en des occasions qui n'en méritent pas. »

2. *Grossier* est simplement ici l'opposé de *délicat*, de *raffiné*.

CHAPITRE XI

INSTRUCTION DES FEMMES SUR LEURS DEVOIRS

Venons maintenant au détail des choses dont une femme doit être instruite. Quels sont ses emplois ? Elle est chargée de l'éducation de ses enfants ; des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient ou se fassent religieuses ; de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service ; du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement ; d'ordinaire même, de faire les fermes¹ et de recevoir les revenus.

La science des femmes, comme celle des hommes, doit se borner à s'instruire par rapport à leurs fonctions¹ ; la différence de leurs emplois² doit faire celle de leurs études. Il faut donc borner l'instruction des femmes aux choses que nous venons de dire. Mais une femme

1. *Faire les fermes*, faire les baux, c'est-à-dire ces contrats par lesquels un propriétaire cède, temporairement et moyennant un prix, la jouissance d'une terre, d'une maison, etc.

2. *Par rapport à leurs fonctions*. Fénelon est ici trop réservé. Il est permis à la femme de s'instruire en vue aussi de son avantage personnel, afin de pouvoir trouver dans la lecture et dans l'étude une noble récréation, un divertissement parfois nécessaire, et au besoin une consolation. Au reste, Fénelon va montrer qu'au point de vue même des fonctions, l'instruction nécessaire aux femmes est assez étendue.

curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien étroites à sa curiosité : elle se trompe ; c'est qu'elle ne connaît pas l'importance et l'étendue des choses dont je lui propose de s'instruire.

Quel discernement lui faut-il ¹ pour connaître le naturel et le génie de chacun de ses enfants, pour trouver la manière de se conduire avec eux la plus propre à découvrir leur humeur, leur pente, leur talent ; à prévenir les passions naissantes, à leur persuader les bonnes maximes, et à guérir leurs erreurs ! Quelle prudence doit-elle avoir pour acquérir et conserver sur eux l'autorité, sans perdre l'amitié et la confiance ! Mais n'a-t-elle pas besoin d'observer et de connaître à fond les gens qu'elle met auprès d'eux ? Sans doute. Une mère de famille doit donc être pleinement instruite de la religion, et avoir un esprit mûr, ferme, appliqué et expérimenté pour le gouvernement.

Peut-on douter que les femmes ne soient chargées de tous ces soins, puisqu'ils tombent naturellement sur elles pendant la vie même de leurs maris occupés au dehors ? Ils les regardent encore de plus près, si elles deviennent veuves. Enfin saint Paul attache tellement en général leur salut à l'éducation de leurs enfants, qu'il assure que c'est par eux qu'elles se sauveront.

Je n'explique point ici tout ce que les femmes doivent savoir pour l'éducation de leurs enfants, parce que ce mémoire leur fera assez sentir l'étendue des connaissances qu'il faudrait qu'elles eussent.

Joignez à ce gouvernement l'économie ². La plu-

1. *Lui faut-il*. Inversion fréquente au dix-septième siècle dans les phrases exclamatives ; n'est guère usitée aujourd'hui que quand le tour est à la fois négatif et exclamatif : *Que ne lui faut-il pas !*

3. *L'économie*. Rollin, dans son *Traité des Études*, développe abondamment ce précepte, au point de vue pratique.

part des femmes la négligent, comme un emploi bas qui ne convient qu'à des paysans ou à des fermiers, tout au plus à un maître d'hôtel ou à quelque femme de charge ; surtout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance et l'oisiveté, sont indolentes et dédaigneuses pour tout ce détail ; elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre ¹ et celle des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de blé, de culture de terres, des différentes natures de revenus, de la levée des rentes et des autres droits seigneuriaux, de la meilleure manière de faire des fermes ou d'établir des receveurs ², elles croient que vous voulez les réduire à des occupations indignes d'elles.

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on méprise cette science de l'économie. Les anciens Grecs et Romains, si habiles et si polis, s'en instruisaient avec un grand soin ; les plus grands esprits d'entre eux en ont fait, sur leurs propres expériences, des livres que nous avons encore ³ et où ils ont marqué même le dernier détail de l'agriculture. On sait que leurs conquérants ne dédaignaient pas de labourer et de retourner à la charrue en sortant du triomphe. Cela est si éloigné de nos mœurs, qu'on ne pourrait le croire, si peu qu'il y eût dans l'histoire quelque prétexte pour en douter. Mais n'est-il pas naturel qu'on ne songe à défendre ou à augmenter son pays, que pour le cultiver paisiblement ? A quoi sert la victoire, sinon à cueillir les fruits de la paix ? Après tout, la solidité de l'esprit consiste à vouloir

1. *La vie champêtre*. La vie du grand monde, au dix-septième siècle, est exclusivement une vie de salon. Seule, M^{me} de Sévigné aime la campagne.

2. *Des receveurs*, des intendants.

3. *Des livres que nous avons encore*. Par exemple l'*Économique* de Xénophon, où le rôle de la femme, épouse d'un grand propriétaire, est décrit avec beaucoup de charme.

s'instruire exactement de la manière dont se font les choses qui sont les fondements de la vie humaine ; toutes les plus grandes affaires roulent là-dessus. La force et le bonheur d'un État consistent non à avoir beaucoup de provinces mal cultivées, mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce qu'il faut ¹ pour nourrir aisément un peuple nombreux.

Il faut sans doute un génie bien plus élevé et étendu pour s'instruire de tous les arts qui ont rapport à l'économie, et pour être en état de bien policer toute une famille, qui est une petite république, que pour jouer, discourir sur des modes et s'exercer à de petites gentillesses de conversation. C'est une sorte d'esprit bien méprisable que celui qui ne va qu'à bien parler ² : on voit de tous côtés des femmes dont la conversation est pleine de maximes solides et qui, faute d'avoir été appliquées de bonne heure, n'ont rien que de frivole dans la conduite.

Mais prenez garde au défaut opposé : les femmes courent risque d'être extrêmes en tout ³. Il est bon de les accoutumer dès l'enfance à gouverner quelque chose, à faire des comptes, à voir la manière de faire les marchés ⁴ de tout ce qu'on achète, et à savoir comment il faut que chaque chose soit faite pour être d'un bon usage. Mais craignez aussi que l'économie n'aille en elles jus-

1. *Tirer de la terre tout ce qu'il faut.* Fénelon développe les mêmes idées dans le *Télémaque*, livre XII.

2. *Qui ne va qu'à bien parler.* C'est là l'esprit des Précieuses ; le grand souci est de faire dire à l'assistance :

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont nuses !

3. *Extrêmes en tout.* « Les femmes sont extrêmes, elles sont meilleures ou pires que les hommes. » LA BAUVÈRE, *Des femmes*, 53.

4. *Faire les marchés*, c'est-à-dire débattre et établir les conditions de prix, de paiement, etc.

qu'à l'avarice ; montrez-leur en détail tous les ridicules¹ de cette passion. Dites-leur ensuite : « Prenez garde que l'avarice gagne peu² et qu'elle se déshonore beaucoup. Un esprit raisonnable ne doit chercher, dans une vie frugale et laborieuse, qu'à éviter la honte et l'injustice attachées à une conduite prodigue et ruineuse. Il ne faut retrancher les dépenses superflues que pour être en état de dire plus libéralement celles que la bienséance, ou l'amitié, ou la charité inspirent. Souvent c'est faire un grand gain que de savoir perdre à propos : c'est le bon ordre, et non certaines épargnes sordides, qui fait les grands profits. » Ne manquez pas de représenter l'erreur grossière de ces femmes qui savent bon gré d'épargner une bougie, pendant qu'elles se laissent tromper par un intendant sur le gros³ de toutes leurs affaires.

Faites pour la propreté comme pour l'économie. Accoutumez les filles à ne souffrir rien de sale ni de dérangé ; qu'elles remarquent le moindre désordre dans une maison. Faites-leur même observer que rien ne contribue plus à l'économie et à la propreté que de tenir toujours chaque chose en sa place⁴. Cette règle ne paraît presque rien ; cependant elle irait loin, si elle était exactement gardée. Avez-vous besoin d'une chose, vous ne perdez jamais un moment à la chercher ; il n'y a ni trouble, ni dispute, ni embarras, quand on en a besoin ; vous mettez d'abord la main dessus ; et, quand vous vous

1. *Les ridicules*. C'est par là qu'on aura prise d'abord sur l'esprit, et qu'on se fera écouter.

2. *L'avarice gagne peu*, c'est-à-dire procure peu de profit. *L'avarice*, pour les avarés : Métonymie de l'abstrait pour le concret.

3. *Le gros*, c'est-à-dire l'ensemble.

4. Cette page est le développement de la maxime inscrite sur les murs de la classe dans bien des écoles : « Une place pour chaque chose ; chaque chose à sa place. »

en êtes servi, vous la remettez sur-le-champ dans la place où vous l'avez prise. Ce bel ordrefait une des plus grandes parties de la propreté¹; c'est ce qui frappe le plus les yeux, que de voir cet arrangement si exact. D'ailleurs, la place qu'on donne à chaque chose étant celle qui lui convient davantage, non seulement pour la bonne grâce et le plaisir des yeux, mais encore pour sa conservation, elle s'y use moins qu'ailleurs; elle ne s'y gâte d'ordinaire par aucun accident; elle y est même entretenue proprement; car, par exemple, un vase ne sera ni poudreux, ni en danger de se briser, lorsqu'on le mettra dans sa place immédiatement après s'en être servi. L'esprit d'exactitude² qui fait ranger, fait aussi nettoyer. Joignez à ces avantages³ celui d'ôter, par cette habitude, aux domestiques, l'esprit de paresse et de confusion. De plus, c'est beaucoup que de leur rendre le service prompt et facile et de s'ôter à soi-même la tentation⁴ de s'impatienter souvent par les retards qui viennent des choses dérangées qu'on a peine à trouver. Mais en même temps évitez l'excès de la politesse et de la propreté. La propreté, quand elle est modérée, est une vertu; mais, quand on y suit trop son

1. *La propreté*. Voir page 3, note 5.

2. *L'esprit d'exactitude*. La locution *esprit de* s'emploie pour caractériser la force avec laquelle un sentiment, une passion, une idée agissent : un esprit de douceur, l'esprit de sagesse ;

Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur.
RACINE.

— Cf. deux lignes plus bas : l'esprit de paresse et de confusion.

3. *Joignez à ces avantages*. Remarquez le caractère pratique de tous ces conseils. Fénelon possède à fond ce sujet; il entre dans tout le détail nécessaire, sans tomber dans les minuties puériles.

4. *S'ôter de soi-même la tentation*. Aux leçons du pédagogue se mêle, à de fréquents intervalles, la voix du directeur des consciences; mais les conseils inspirés par le zèle religieux ont le même caractère pratique.

goût, on la tourne en petitesse d'esprit. Le bon goût rejette la délicatesse excessive; il traite les petites choses de petites et n'en est point blessé. Moquez-vous donc, devant les enfants, des colifichets ¹ dont certaines femmes sont si passionnées ² et qui leur font faire insensiblement des dépenses si indiscretes. Accoutumez-les à une propreté simple et facile à pratiquer; montrez-leur la meilleure manière de faire les choses; mais montrez-leur encore davantage à s'en passer. Dites-leur combien il y a de petitesse d'esprit ³ et de bassesse à gronder pour un potage mal assaisonné, pour un rideau mal plissé, pour une chaise trop haute ou trop basse.

Il est sans doute d'un bien meilleur esprit ⁴ d'être volontairement grossier, que d'être délicat sur des choses si peu importantes. Cette mauvaise délicatesse ⁵, si l'on ne la réprime dans les femmes qui ont de l'esprit, est encore plus dangereuse pour les conversations que pour tout le reste : la plupart des gens leur sont fades et ennuyeux ;

1. *Colifichet*. « Anciennement, petit morceau de papier, de carte, de parchemin, coupé proprement avec des ciseaux et représentant diverses figures que l'on colle ensuite sur du bois, du velours, etc. Étymologie : *coller* et *ficher*. » LITTRÉ. Puis, babiole, bagatelle, et de là : ornement futile et souvent de mauvais goût; se prend fréquemment dans ce sens au figuré et signifie quelquefois en particulier, l'afféterie dans un ouvrage littéraire. Alceste, dans le *Misanthrope*, aime mieux la vieille chanson du roi *Henri*

Que ces colifichets dont le bon sens murmure.

2. *Dont certaines femmes sont si passionnées*. *Passionné* se construit souvent avec *de* : « passionné de faire plaisir à tout le monde. » SÉVIGNÉ. « Il y a ici un prince qui est passionné de la princesse (de la Tremoille). » SÉVIGNÉ. « Deux ou trois Anglais passionnés de musique. » J.-J. ROUSSEAU. « Tous les amusements dont nous nous passionnons. » J.-J. ROUSSEAU. « Ames actives qui embrassent tout et se passionnent de toutes choses. » MONTAIGNE. (Dictionnaire de LITTRÉ.)

3. En toute chose, Fenelon condamne le raffinement, qui d'une vertu fait un défaut. — *Bassesse*. Le contraire de la distinction.

4. *D'un bien meilleur esprit*. Un bon esprit est celui qui a les qualités requises. « Il a un bon esprit, il sait bien ce qu'il sait. » SÉVIGNÉ.

5. *Cette mauvaise délicatesse*. Cette matière a été traitée déjà, à un autre point de vue, pages 104 et 105.

le moindre défaut de politesse leur paraît un monstre ; elles sont toujours moqueuses et dégoûtées. Il faut leur faire entendre de bonne heure qu'il n'est rien de si peu judicieux que de juger superficiellement d'une personne par ses manières ¹, au lieu d'examiner le fond de son esprit, de ses sentiments et de ses qualités utiles. Faites voir, par diverses expériences, combien un provincial d'un air grossier, ou, si vous voulez, ridicule, avec ses compliments importuns, s'il a le cœur bon et l'esprit réglé, est plus estimable qu'un courtisan qui, sous une politesse accomplie, cache un cœur ingrat, injuste, capable de toutes sortes de dissimulations et de bassesses. Ajoutez qu'il y a toujours de la faiblesse ² dans les esprits qui ont une grande pente à l'ennui et au dégoût. Il n'y a point de gens dont la conversation soit si mauvaise qu'on n'en puisse tirer quelque chose de bon ; quoiqu'on en doive choisir de meilleures quand on est libre de choisir, on a de quoi se consoler quand on y est réduit, puisqu'on peut les faire parler de ce qu'ils savent, et que les personnes d'esprit peuvent toujours tirer quelque instruction des gens les moins éclairés.

Mais revenons aux choses dont il faut instruire une fille.

1. *Il n'est rien de si peu judicieux.* C'est l'erreur où sont tombées les petites précieuses ridicules, Cathos et Madelon.

2. *Il y a toujours de la faiblesse.* « L'ennui, dit La Bruyère, est entré dans le monde par la paresse. »

CHAPITRE XII

SUITE DES DEVOIRS DES FEMMES

Il y a ¹ la science de se faire servir, qui n'est pas petite. Il faut choisir des domestiques qui aient de l'honneur et de la religion; il faut connaître les fonctions auxquelles on veut les appliquer, le temps et la peine qu'il faut donner à chaque chose, la manière de la bien faire et la dépense qui y est nécessaire. Vous gronderez mal à propos un officier ², par exemple, si vous voulez qu'il ait dressé un fruit ³ plus promptement qu'il n'est possible, ou si vous ne savez pas à peu près le prix et la quantité du sucre et des autres choses qui doivent entrer dans ce que vous lui faites faire : ainsi vous êtes en danger d'être la dupe ou le fléau de vos domestiques, si vous n'avez quelque connaissance de leurs métiers.

1. *Il y a*. Cette première phrase s'enchaîne à la dernière du précédent chapitre : « Il y a (parmi ces choses) la science... »

2. *Officier*, le domestique chargé de l'*office* et du service de la table; on dit aujourd'hui : le maître d'hôtel.

3. *Fruit* s'employait anciennement dans le sens de *dessert*. « On en est au dessert, façon de parler bourgeoise, il faut dire au fruit. » DE CAILLÈRES, *Des mots à la mode et nouvelles façons de parler*, 1692. « Ils mangeaient comme nous le fruit à l'issue de la table. » MONTAIGNE. « Il mangea à son fruit beaucoup de raisin muscat. » *Journal de la santé du roi Louis XIV*. « Il se lève avant le fruit et prend congé de la compagnie. » LA BRUYÈRE, XI.

Il faut encore savoir connaître leurs humeurs, ménager leurs esprits, et policer chrétiennement toute cette petite république, qui est d'ordinaire fort tumultueuse. Il y faut sans doute de l'autorité ; car moins les gens sont raisonnables, plus il faut que la crainte les retienne ; mais, comme ce sont des chrétiens, qui sont vos frères en Jésus-Christ et que vous devez respecter comme ses membres, vous êtes obligé de ne payer d'autorité que quand la persuasion manque.

Tâchez donc de vous faire aimer ¹ de vos gens sans aucune basse familiarité : n'entrez pas en conversation avec eux ; mais aussi ne craignez pas de leur parler assez souvent avec affection et sans hauteur sur leurs besoins. Qu'ils soient assurés de trouver en vous du conseil et de la compassion : ne les reprenez point aigrement de leurs défauts ; n'en paraissez ni surpris ni rebuté, tant que vous espérez qu'ils ne seront pas incorrigibles ; faites-leur entendre doucement raison, et souffrez souvent d'eux pour le service, afin d'être en état de les convaincre de sang-froid que c'est sans chagrin ² et sans impatience que vous leur parlez, bien moins pour votre service que pour leur intérêt. Il ne sera pas facile d'accoutumer les jeunes personnes de qualité à cette conduite douce et charitable ; car l'impatience et l'ardeur de la jeunesse jointe ³ à la fausse idée qu'on leur donne de leur naissance, leur font regarder les domestiques à peu près comme des chevaux : on se croit d'une autre nature que les valets ; on suppose qu'ils sont faits pour la commodité de leurs maîtres. Tâchez de montrer com-

1. *Tâchez de vous faire aimer*. C'est la méthode qu'il recommande à l'égard des enfants.

2. *Sans chagrin*, sans aigreur.

3. *Jointe à*. Voir page 9, note 2.

bien ces maximes sont contraires à la modestie pour soi, et à l'humanité pour son prochain. Faites entendre que les hommes ne sont point faits pour être servis ; que c'est une erreur brutale de croire qu'il y ait des hommes nés pour flatter la paresse et l'orgueil des autres ; que, le service étant établi contre l'égalité naturelle des hommes, il faut l'adoucir autant qu'on le peut ; que les maîtres, qui sont mieux élevés que les valets, étant pleins de défauts ¹, il ne faut pas s'attendre que les valets n'en aient point, eux qui ont manqué d'instruction et de bons exemples ; qu'enfin, si leurs valets se gâtent en servant mal, ce que l'on appelle d'ordinaire *être bien servi* gâte encore plus les maîtres ; car cette facilité de se satisfaire en tout ne fait qu'amollir l'âme ², que la rendre ardente et passionnée pour les moindres commodités, enfin que la livrer à ses désirs.

Pour ce gouvernement domestique, rien n'est meilleur que d'y accoutumer les filles de bonne heure. Donnez-leur ³ quelque chose à régler, à condition de vous en rendre compte : cette confiance les charmera ; car la jeunesse ressent un plaisir incroyable lorsqu'on commence à se fier à elle et à la faire entrer dans quelque affaire sérieuse. On en voit un bel exemple dans la reine Marguerite ⁴. Cette princesse raconte, dans ses *Mémoires*, que le plus sensible plaisir qu'elle ait eu en sa vie fut

1. *Pleins de défauts*. Dans le *Barbier de Séville*, Figaro répond au comte : « Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets ? »

2. *Amollir l'âme*. Madame de Maintenon se plaint aussi de cette mollesse, trop générale chez les femmes du monde : « On ne pense qu'à manger et à se mettre à son aise. Les femmes passent leur journée en robe de chambre, couchées sur une grande chaise, sans aucune occupation, sans conversation ; tout est bien, pourvu qu'on soit en repos. »

3. *Donnez-leur*. Indication du procédé pratique.

4. *La reine Marguerite*. Il s'agit de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV. Voir à l'appendice, III.

de voir que la reine sa mère commença à lui parler, lorsqu'elle était encore très jeune, comme à une personne mûre ; elle se sentit transportée de joie d'entrer dans la confiance de la reine et de son frère le duc d'Anjou ¹, pour le secret de l'État, elle qui n'avait connu jusque-là que des jeux d'enfants. Laissez même faire quelque faute à une fille dans de tels essais, et sacrifiez quelque chose à son instruction ; faites-lui remarquer doucement ce qu'il aurait fallu faire ou dire pour éviter les inconvénients où elle est tombée ; racontez-lui même vos expériences passées, et ne craignez point de lui dire les fautes semblables aux siennes que vous avez faites dans votre jeunesse ; par là, vous lui inspirerez la confiance ², sans laquelle l'éducation se tourne en formalités gênantes.

Apprenez à une fille à lire ³ et à écrire correctement. Il est honteux, mais ordinaire, de voir des femmes qui ont de l'esprit et de la politesse ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent : ou elles hésitent, ou elles chantent en lisant ; au lieu qu'il faut prononcer d'un ton simple et naturel, mais ferme et uni. Elles manquent encore plus grossièrement pour l'orthographe, ou pour la manière de former ou de lier des lettres en écrivant : au moins accoutumez-les à faire leurs lignes droites, à rendre leurs caractères nets et lisibles. Il faudrait aussi qu'une fille sût la grammaire ; pour sa langue naturelle, il n'est pas question de la lui appren-

1. *Le duc d'Anjou*, qui fut plus tard le roi Henri III.

2. *La confiance*. Madame de Sevigné, encourageant madame de Grignan à s'occuper de sa fille Pauline, lui écrit : « Je raisonnerais avec elle ; je verrais de quoi elle est capable et je lui parlerais avec amitié et confiance. » *Lettre du 1^{er} juin 1680*.

3. *A lire*. Il reste aujourd'hui encore beaucoup à faire sur ce point. La lecture, en dehors du premier âge, n'est pas l'objet d'exercices suivis, méthodiques. La plupart des écoliers ne savent pas lire, et leurs études en souffrent

dre par règle ¹, comme les écoliers apprennent le latin en classe ; accoutumez-les seulement, sans affectation, à ne prendre point un temps pour un autre, à se servir des termes propres ², à expliquer nettement leurs pensées, avec ordre et d'une manière courte et précise : vous les mettrez en état d'apprendre un jour à leurs enfants à bien parler sans aucune étude ³. On sait que, dans l'ancienne Rome, la mère des Gracques contribua beaucoup, par une bonne éducation, à former l'éloquence de ses enfants, qui devinrent de si grands hommes.

Elles devraient aussi savoir les quatre règles ⁴ de l'arithmétique : vous vous en servirez utilement pour leur faire faire souvent des comptes. C'est une occupation fort épineuse pour beaucoup de gens ; mais l'habitude prise dès l'enfance, jointe à la facilité de faire promptement, par le secours des règles, toutes sortes de comptes les plus embrouillés, diminuera fort ce dégoût. On sait assez que l'exactitude de compter souvent fait le bon ordre dans les maisons.

1. *Par règle.* « L'idée d'apprendre le français au moyen d'un manuel de grammaire ne se serait probablement jamais présentée à l'esprit de personne, si le latin n'avait pas été durant tant de siècles le fond de tout notre enseignement.... Que faut-il penser de l'instituteur qui prétend enseigner la langue par le moyen de quelques règles et de quelques définitions, sans parler avec les écoliers et sans les faire parler.... Il faut, a dit Herder, apprendre la grammaire par la langue, et non la langue au moyen de la grammaire... Pour enseigner le français à vos élèves, faites-les parler, encore parler, toujours parler. » Michel BRÉAL, *Quelques mots sur l'instruction publique*.

2. *Se servir des termes propres.* « La première qualité du langage, c'est la propriété des termes, et l'on est en droit de l'exiger de l'ouvrier et du paysan aussi bien que du littérateur et du philosophe. Pourquoi cette qualité est-elle devenue si rare ? Ce n'est pas seulement parce que beaucoup de gens traitent de matières qu'ils savent imparfaitement. C'est aussi parce que leur esprit n'a pas été dressé, dans l'enfance, à des habitudes suffisantes de rigueur et de netteté. » Michel BRÉAL.

3. *Sans aucune étude.* Habitué à entendre un langage excellent, ils parleront bien tout naturellement.

4. *Les quatre règles.* C'est peu ; c'est peut être assez.

Il serait bon aussi qu'elles sussent quelque chose des principales règles de la justice : par exemple, la différence qu'il y a entre un testament ¹ et une donation ; ce que c'est qu'un contrat, une substitution, un partage de cohéritiers, les principales règles du droit ou des coutumes du pays où l'on est, pour rendre ces actes valides ; ce que c'est que propre, ce que c'est que communauté ; ce que c'est que biens meubles et immeubles. Si elles se marient, toutes leurs principales affaires rouleront là-dessus.

Mais en même temps montrez-leur combien elles sont incapables d'enfoncer dans les difficultés du droit ; combien le droit lui-même, par la faiblesse de l'esprit des hommes, est plein d'obscurités et de règles douteuses ; combien la jurisprudence varie ; combien tout ce qui dépend des juges, quelque clair qu'il paraisse, devient incertain ; combien les longueurs des meilleures affaires mêmes sont ruineuses et insupportables. Montrez-leur l'agitation du palais, la fureur de la chicane ², les détours pernicieux et les subtilités de la

1. *Testament*. Acte authentique par lequel une personne déclare ses dernières volontés et règle l'emploi qui doit être fait de ses biens après sa mort. — *Donation*. Acte par lequel une personne donne gratuitement une chose à une autre personne.

Contrat. Acte passé devant notaire pour constater l'accord de deux ou de plusieurs personnes au sujet de la création ou de l'extinction d'une obligation.

Substitution. Disposition par laquelle on appelle successivement un ou plusieurs héritiers à succéder, pour que celui qu'on a institué le premier ne puisse pas aliéner les biens sujets à la substitution.

Partage de cohéritiers. Acte fait entre des personnes qui possèdent un héritage en communauté dont chacun prend sa part.

Propre. Immeuble qui appartient à une personne par succession. Il se dit aussi des biens du mari ou de la femme qui n'entrent pas en communauté. — *Communauté*, société de biens entre époux.

Biens meubles. Choses qui peuvent se transporter d'un lieu dans une autre. *Immeubles* : biens qui ne peuvent se transporter, principalement les biens-fonds ; terres, maisons.

2. *La fureur de la chicane*. Cf. BOILEAU, *Lutrin*, I, 33.

procédure, les frais immenses qu'elle attire, la misère de ceux qui plaident, l'industrie des avocats, des procureurs¹ et des greffiers pour s'enrichir bientôt en appauvrissant les parties². Ajoutez les moyens qui rendent mauvaise par la forme une affaire bonne dans le fond ; les oppositions des maximes de tribunal à tribunal : si vous êtes renvoyé à la grand'chambre³, votre procès est gagné ; si vous allez aux enquêtes, il est perdu. N'oubliez pas les conflits de juridiction⁴ et le danger où l'on est de plaider au conseil plusieurs années pour savoir où l'on plaidera. Enfin, remarquez la différence qu'on trouve souvent entre les avocats et les juges sur la même affaire ; dans la consultation vous avez gain de cause, et votre arrêt vous condamne aux dépens.

Tout cela me semble important pour empêcher les femmes de se passionner⁵ sur les affaires et de s'abandonner aveuglément à certains conseils ennemis de la paix, lorsqu'elles sont veuves, ou maîtresses de leur bien dans un autre état⁶. Elles doivent écouter leurs gens d'affaires, mais non pas se livrer à eux.

1. *Procureur*. Nom qu'on donnait autrefois à l'officier public appelé aujourd'hui avoué.

Greffier. Officier qui garde les actes de justice, qui les expédie, qui écrit à l'audience ce que prononce le juge, et qui, dans les affaires criminelles, lit et écrit les dépositions des témoins.

2. *Parties*. Terme de palais qui désigne tous les plaideurs.

3. *La grand'Chambre*. Chambre principale du parlement ; elle connaissait des appellations verbales interjetées des sentences rendues aux audiences des diverses juridictions dont l'appel ressortissait au parlement. Elle jugeait en première instance certaines causes particulières. — Les *Chambres des enquêtes* connaissaient des appellations de sentences rendues sur procès par écrit, c'est-à-dire des sentences rendues non à l'audience sur la plaidoirie des parties ou de leurs avocats, mais sur production des pièces.

4. *Conflit de juridiction*. Contradiction sur le droit de connaître d'une affaire entre deux juridictions de l'ordre judiciaire.

5. *De se passionner*. Fenelon a déjà signalé en plus d'un endroit le naturel passionné des femmes. Cf. page 89 et 90.

6. *Un autre état*. L'état de mariage ou celui de célibat.

Il faut qu'elles s'en défient dans les procès qu'ils veulent leur faire entreprendre, qu'elles consultent les gens d'un esprit plus étendu et plus attentif aux avantages d'un accommodement, et qu'enfin elles soient persuadées que la principale habileté dans les affaires est d'en prévoir les inconvénients et de les savoir éviter.

Les filles qui ont une naissance et un bien considérable¹ ont besoin d'être instruites des devoirs des seigneurs dans leurs terres. Dites-leur donc ce qu'on peut faire pour empêcher les abus, les violences, les chicanes, les faussetés si ordinaires à la campagne. Joignez-y les moyens d'établir de petites écoles² et des assemblées de charité pour le soulagement des pauvres malades. Montrez aussi le trafic³ qu'on peut quelquefois établir en certains pays pour y diminuer la misère, mais surtout comment on peut procurer au peuple une instruction solide et une police chrétienne⁴. Tout cela demanderait un détail trop long pour être mis ici⁵.

En expliquant les devoirs des seigneurs, n'oubliez pas leurs droits : dites ce que c'est que fiefs⁶, seigneur dominant, vassal, hommage, rentes, dîmes inféodées,

1. *Considérable*. Sur cet accord, voyez page 9, note 2.

2. *De petites écoles*. Un tel souci de l'instruction populaire est remarquable au dix-septième siècle.

3. *Le trafic*, le petit commerce des produits du sol ou des produits de quelque industrie à la portée des habitants.

4. *Police chrétienne*. État d'ordre et de paix qui résulte non d'une police armée, mais de l'observance habituelle des principes de la morale chrétienne.

5. *Pour être mis ici*. C'est une question toute spéciale, et qui sort du cadre que s'est tracé l'auteur.

6. *Fief*. Domaine noble dont le possesseur, appelé *vassal*, doit foi et hommage au possesseur d'un autre domaine, appelé *suzerain*, ou *seigneur dominant*.

Rente. Profit qu'on tire annuellement d'un fonds aliène, cédé ou affermé.

Dîmes inféodés. Dîmes sorties des mains de l'Église et perçues par des laïques.

Droit de champart. Sous l'empire des lois féodales, le cultivateur ne pouvait enlever sa récolte qu'après le prélèvement d'abord de la part de Dieu, c'est-à-dire de la *dîme*, et ensuite de la part du seigneur, qu'on appelait

droit de champart, lods et ventes, indemnités, amortissement et reconnaissances, papiers terriers et autres choses semblables. Ces connaissances sont nécessaires, puisque le gouvernement des terres consiste entièrement dans toutes ces choses.

Après ces instructions, qui doivent tenir la première place, je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux filles, selon leur loisir et la portée de leur esprit, la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions ; c'est même le moyen de les dégoûter des comédies et des romans.

Donnez-leur donc les histoires grecque et romaine ; elles y verront des prodiges de courage et de désintéressement. Ne leur laissez pas ignorer l'histoire de France, qui a aussi ses beautés ; mêlez celles des pays voisins et les relations des pays éloignés judicieusement écrites. Tout cela sert à agrandir l'esprit et à élever l'âme à de grands sentiments, pourvu qu'on évite la vanité et l'affectation.

On croit d'ordinaire qu'il faut qu'une fille de qualité qu'on veut bien élever apprenne l'italien et l'espagnol ; mais je ne vois rien de moins utile que cette étude, à moins qu'une fille ne se trouvât attachée auprès de quelque princesse espagnole ou italienne, comme nos

champart (part du champ, part de la récolte). Cette redevance seigneuriale se payait en nature, et sur le champ même. La quotité du *champart* variait selon les localités. CHÉRUVEL, *Institutions de la France*.

Lods et ventes. On distinguait sous ce nom un droit que l'on payait à la vente d'une terre *consulaire*, c'est-à-dire d'un bénéfice d'ordre inférieur tenu par des personnes plus ou moins engagées dans la servitude.

Indemnité. Droit perçu par le suzerain, quand un fief tombait en mainmorte.

Amortissement. Droit que payaient les gens de mainmorte pour posséder une propriété immobilière.

Reconnaissance. Acte par écrit pour reconnaître que l'on est obligé à quelque chose.

Papier terrier. Registre contenant le dénombrement des héritages qui relèvent d'une seigneurie, et le détail des droits qui y sont dus.

reines d'Autriche et de Médicis ¹. D'ailleurs ces deux langues ne servent guère qu'à lire des livres dangereux et capables d'augmenter les défauts des femmes ; il y a beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans cette étude. Celle du latin serait bien plus raisonnable, car c'est la langue de l'Église : il y a un fruit et une consolation inestimable ² à entendre le sens des paroles de l'office divin, où l'on assiste si souvent. Ceux mêmes qui cherchent les beautés du discours en trouveront de bien plus parfaites et plus solides dans le latin que dans l'italien et dans l'espagnol, où règne un jeu d'esprit et une vivacité d'imagination sans règle. Mais je ne voudrais faire apprendre le latin qu'aux filles d'un jugement ferme et d'une conduite modeste, qui sauraient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceraient à la vaine curiosité, qui cacheraient ce qu'elles auraient appris et qui n'y chercheraient que leur édification.

Je leur permettrais aussi, mais avec un grand choix, la lecture des ouvrages d'éloquence et de poésie, si je voyais qu'elles en eussent le goût, et que leur jugement fût assez solide pour se borner au véritable usage de ces choses ; mais je craindrais d'ébranler trop les imaginations vives, et je voudrais en tout cela une exacte sobriété ; tout ce qui peut faire sentir l'amour, plus il est adouci et enveloppé ³, plus il me paraît dangereux.

La musique et la peinture ont besoin des mêmes pré-

1. Anne d'Autriche et Marie-Thérèse (d'Autriche) ; Marie de Médicis.

2. *Inestimable*. Cf. page 9, note 2.

3. *Plus il est adouci et enveloppé*. Une jeune fille à qui on avait fait lire la *Princesse de Clèves*, disait, en rendant le volume : « Je ne crois pas qu'aucun roman me trouble jamais beaucoup ; mais si un livre avait pu me troubler, c'était assurément celui-ci. »

cautions : tous ces arts sont du même génie¹ et du même goût. Pour la musique, on sait que les anciens croyaient que rien n'était plus pernicieux à une république bien policée que d'y laisser introduire une mélodie efféminée ; elle énerve les hommes ; elle rend les âmes molles et voluptueuses : les tons languissants et passionnés ne font tant de plaisir qu'à cause que l'âme s'y abandonne à l'attrait des sens jusqu'à s'y enivrer elle-même. C'est pourquoi, à Sparte, les magistrats brisaient tous les instruments dont l'harmonie était trop délicieuse, et c'était là une de leurs plus importantes polices ; c'est pourquoi Platon rejette sévèrement tous les tons délicieux qui entraient dans la musique des Asiatiques ; à plus forte raison les chrétiens, qui ne doivent jamais chercher le plaisir pour le seul plaisir, doivent-ils avoir en horreur ces divertissements empoisonnés².

La poésie et la musique, si l'on en retranchait tout ce qui ne tend point au vrai but, pourraient être employées très utilement à exciter dans l'âme des sentiments vifs et sublimes pour la vertu. Combien avons-nous d'ouvrages poétiques de l'Écriture que les Hébreux chantaient³, selon les apparences ! Les cantiques ont été les premiers monuments qui ont conservé plus distinctement, avant l'écriture, la tradition des choses divines parmi les hommes. Nous avons vu combien la musique a été puis-

1. *Du même génie*, c'est-à-dire de la même nature. *Génie* signifie souvent le caractère propre et distinctif des personnes ou des choses.

2. *Ces divertissements empoisonnés*. « C'était alors l'opinion générale. La musique était mal vue. « Une expérience presque universelle montre que l'étude de la musique dissipe extraordinairement les jeunes filles. » Ainsi s'exprime Rollin qui ne fait pas plus de cas de la musique que de la danse. » COMPAYRÉ.

3. *Que les Hébreux chantaient*. « Il se faisait, dit Bossuet, des cantiques que les pères apprenaient à leurs enfants, cantiques qui se chantaient dans les fêtes et dans les assemblées, et y perpétuaient la mémoire des actions les plus éclatantes des siècles passés. De là est née la poésie. » *Discours sur l'Histoire universelle*, II.

sante parmi les peuples païens pour élever l'âme au-dessus des sentiments vulgaires. L'Église a cru ne pouvoir consoler mieux ses enfants que par le chant des louanges de Dieu. On ne peut donc abandonner ces arts ¹, que l'esprit de Dieu même a consacrés. Une musique et une poésie chrétienne ² seraient le plus grand de tous les secours pour dégouter des plaisirs profanes; mais, dans les faux préjugés où est notre nation, le goût de ces arts n'est guère sans danger. Il faut donc se hâter de faire sentir à une jeune fille qu'on voit fort sensible à de telles impressions, combien on peut trouver de charmes dans la musique sans sortir des sujets pieux. Si elle a de la voix et du génie ³ pour les beautés de la musique, n'espérez pas de les lui faire toujours ignorer : la défense irriterait la passion ; il vaut mieux donner un cours réglé à ce torrent ⁴ que d'entreprendre de l'arrêter.

La peinture se tourne chez nous plus aisément au bien; d'ailleurs elle a un privilège pour les femmes;

1. *On ne peut donc abandonner ces arts.* Le philosophe anglais Herbert Spencer exclut les beaux-arts de son programme d'éducation ; la culture esthétique étant un objet de luxe, on ne doit pas lui sacrifier l'acquisition des connaissances immédiatement utiles. *De l'Éducation*, chap. 1^{er}. M. Henri Marion, dans ses *Leçons de Psychologie appliquée à l'éducation*, affirme et démontre la puissance éducative de l'art : « L'art est essentiellement ordre, arrangement, harmonie ; on conçoit donc aisément qu'il puisse être un instrument admirable d'éducation.... Il ne peut être question de faire de tous les enfants des artistes : cela n'est ni possible ni désirable. Mais la culture qu'on leur donne serait singulièrement incomplète si elle ne les initiât aucunement aux délicatesses de l'art. Quoique la pureté du goût n'entraîne pas nécessairement celle des mœurs et du caractère, il n'est pas douteux qu'elle n'y achemine. Habités à voir le beau, c.-à-d. l'ordre, la mesure, la proportion, la grâce, la convenance, il est difficile qu'on se complaise dans la laideur morale, qui est tout le contraire de ces choses. Les vices choquent souvent le bon goût autant que la raison. »

2. *Chrétienne.* Cf. p. 9, note 2.

3. *Du génie*, un talent inné, des dispositions naturelles.

4. *Donner un cours réglé.* Toujours la même doctrine libérale ; Fénelon n'a aucune foi aux moyens de coercition.

sans elle, leurs ouvrages ne peuvent être bien conduits. Je sais qu'elles pourraient se réduire à des travaux simples qui ne demanderaient aucun art ; mais, dans le dessein qu'il me semble qu'on doit avoir d'occuper l'esprit en même temps que les mains¹ des femmes de condition, je souhaiterais qu'elles fissent des ouvrages où l'art et l'industrie assaisonnassent le travail de quelque plaisir. De tels ouvrages ne peuvent avoir aucune vraie beauté, si la connaissance des règles du dessin ne les conduit. De là vient que presque tout ce qu'on voit maintenant dans les étoffes, dans les dentelles et dans les broderies est d'un mauvais goût ; tout y est confus, sans dessein, sans proportion. Ces choses passent pour belles, parce qu'elles coûtent beaucoup de travail à ceux qui les font, et d'argent à ceux qui les achètent ; leur éclat éblouit ceux qui les voient de loin ou qui ne s'y connaissent pas. Les femmes ont fait là-dessus des règles à leur mode ; qui voudrait contester passerait pour visionnaire. Elles pourraient néanmoins se détromper en consultant la peinture, et par là se mettre en état de faire, avec une médiocre dépense et un grand plaisir, des ouvrages d'une noble variété et d'une beauté qui serait au-dessus des caprices irréguliers des modes.

Elles doivent également craindre et mépriser l'oisiveté. Qu'elles pensent que tous les premiers chrétiens, de quelque condition qu'ils fussent, travaillaient non pour s'amuser², mais pour faire du travail une occupation sérieuse, suivie et utile. L'ordre naturel, la pén-

1. *Occuper l'esprit en même temps que les mains.* Pour empêcher l'esprit de tomber dans la torpeur, ou dans les vagues rêveries, qui ont aussi leurs dangers.

2. *Non pour s'amuser.* C'est l'amusement, en effet, que poursuivent la plupart des femmes, sous apparence de travail.

tence imposée au premier homme et en lui à toute sa postérité ; celle dont l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ, nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa manière.

On doit considérer ¹ pour l'éducation d'une jeune fille sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie et la profession qu'elle embrassera selon les apparences. Prenez garde qu'elle ne conçoive des espérances au-dessus de son bien et de sa condition. Il n'y a guère de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré ; ce qui aurait rendu heureux n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a envisagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations qu'elle y doit avoir, et ne lui laissez point goûter les amusements de la ville ; montrez-lui les avantages d'une vie simple et active. Si elle est d'une condition médiocre de la ville, ne lui faites point voir des gens de la cour ; ce commerce ne servirait qu'à lui faire prendre un air ridicule et disproportionné ² ; renfermez-la dans les bornes de sa condition, et donnez-lui pour modèles les personnes qui y réussissent le mieux ; formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie ; apprenez-lui l'économie d'une maison bourgeoise ³, les soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les rentes et pour les maisons

1. *On doit considérer.* C'est ainsi qu'à Saint-Cyr M^{me} de Maintenon veut qu'on donne aux *demoiselles* l'éducation intellectuelle qui convient à leur naissance, mais en même temps la pratique des travaux d'aiguille qui siéent à toutes les femmes, et la science des choses du ménage qui est indispensable à des filles pauvres.

2. *Disproportionné* Qui n'est pas en rapport avec la condition, en harmonie avec les allures naturelles. C'est le travers et le ridicule de M. Jourdain.

3. *L'économie d'une maison bourgeoise.* Rien de plus senti, de plus intelligent, que ces conseils pratiques qui ont en vue la vie de tous les jours et les choses de toute la vie.

qui sont les revenus de la ville, ce qui regarde l'éducation des enfants, et enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce, dans lequel vous prévoyez qu'elle devra entrer quand elle sera mariée. Si, au contraire, elle se détermine à se faire religieuse, sans y être poussée par ses parents, tournez dès ce moment toute son éducation vers l'état où elle aspire ; faites-lui faire des épreuves sérieuses des forces de son esprit et de son corps, sans attendre le noviciat, qui est une espèce d'engagement par rapport à l'honneur du monde ; accoutumez-la au silence ; exercez-la à obéir sur des choses contraires à son humeur et à ses habitudes ; essayez peu à peu de voir de quoi elle est capable pour la règle qu'elle veut prendre ; tâchez de l'accoutumer à une vie grossière, sobre et laborieuse ; montrez-lui en détail combien on est libre et heureux de savoir se passer des choses que la vanité et la mollesse, ou même la bienséance du siècle, rendent nécessaires hors du cloître : en un mot, en lui faisant pratiquer la pauvreté, faites-lui en sentir le bonheur, que Jésus-Christ nous a révélé. Enfin, n'oubliez rien pour ne laisser dans son cœur le goût d'aucune des vanités du monde quand elle le quittera. Sans lui faire faire des expériences trop dangereuses, découvrez-lui les épines cachées sous les faux plaisirs que le monde donne ; montrez-lui des gens qui y sont malheureux au milieu des plaisirs.

CHAPITRE XIII

DES GOUVERNANTES

Je prévois que ce plan d'éducation pourra passer, dans l'esprit de beaucoup de gens, pour un projet chimérique. Il faudrait, dira-t-on, un discernement, une patience et un talent extraordinaire¹ pour l'exécuter. Où sont les gouvernantes capables de l'entendre? A plus forte raison, où sont celles qui peuvent le suivre? Mais je prie de considérer attentivement que, quand on entreprend un ouvrage sur la meilleure éducation qu'on peut donner aux enfants, ce n'est pas pour donner des règles imparfaites : on ne doit donc pas trouver mauvais qu'on vise au plus parfait dans cette recherche. Il est vrai que chacun ne pourra pas aller, dans la pratique, aussi loin que vont nos pensées lorsque rien ne les arrête sur le papier; mais enfin, lors même qu'on ne pourra pas arriver jusqu'à la perfection dans ce travail, il ne sera pas inutile de l'avoir connue et de s'être efforcé d'y atteindre; c'est le meilleur moyen d'en approcher. D'ailleurs cet ouvrage ne suppose point un naturel accompli dans les enfants, et un concours de toutes les circonstances les plus heureuses pour composer une éducation parfaite; au contraire, je tâche de donner

¹ *Extraordinaire*. Cf. page 9, note 2.

des remèdes pour les naturels mauvais ou gâtés ; je suppose les mécomptes ordinaires dans les éducations, et j'ai recours aux moyens les plus simples¹ pour redresser, en tout ou en partie, ce qui en a besoin. Il est vrai qu'on ne trouvera point, dans ce petit ouvrage, de quoi faire réussir une éducation négligée et mal conduite ; mais faut-il s'en étonner ? N'est-ce pas le mieux qu'on puisse souhaiter, que de trouver des règles simples dont la pratique exacte fasse une solide éducation ? J'avoue qu'on peut faire et qu'on fait tous les jours pour les enfants beaucoup moins que ce que je propose ; mais aussi on ne voit que trop combien la jeunesse souffre par ces négligences. Le chemin que je représente², quelque long qu'il paraisse, est le plus court, puisqu'il mène droit où l'on veut aller ; l'autre chemin, qui est celui de la crainte, et d'une culture superficielle des esprits, quelque court qu'il paraisse, est trop long ; car on n'arrive presque jamais par là au seul vrai but³ de l'éducation, qui est de persuader les esprits et d'inspirer l'amour sincère de la vertu. La plupart des enfants qu'on a conduits par ce chemin sont encore à recommencer⁴, quand leur éducation semble finie ; et, après qu'ils ont passé les premières années de leur entrée dans le monde à faire des fautes souvent irréparables, il faut que l'expérience et leurs propres réflexions leur fassent trouver

1. *Les plus simples.* On a pu remarquer combien les préceptes de Fénelon sont simples et pratiques. Ce programme très modeste et qui, sur quelques points, nous paraît insuffisant aujourd'hui, était fort avancé pour le temps.

2. *Que je représente.* *Représenter* signifie souvent *figurer par la peinture, la sculpture*, etc. : « Cette estampe représente..... Le théâtre représente..... » et par extension : *exprimer, peindre par le discours*. M^{me} de Sévigné, après avoir décrit une coiffure nouvelle, dit : « Je ne sais pas si nous vous avons bien représenté cette mode. »

3. *Au seul vrai but.* Métaphore bien suivie.

4. *Sont encore à recommencer.* On dit : *Recommencer un élève* pour faire reprendre les éléments à un élève qui a été mal commencé.

toutes les maximes que cette éducation gênée et superficielle n'avait point su leur inspirer. On doit encore observer que ces premières peines, que je demande qu'on prenne pour les enfants, et que les gens sans expérience regardent comme accablantes et impraticables, épargnent des désagréments bien plus fâcheux, et aplanissent des obstacles qui deviennent insurmontables dans la suite d'une éducation moins exacte et plus rude. Enfin, considérez que, pour exécuter ce projet d'éducation, il s'agit moins de faire des choses qui demandent un grand talent, que d'éviter des fautes grossières que nous avons marquées ici en détail. Souvent il n'est question que de ne presser point les enfants, d'être assidu auprès d'eux, de les observer, de leur inspirer de la confiance, de répondre nettement et de bon sens à leurs petites questions, de laisser agir leur naturel pour le mieux connaître, et de les redresser avec patience, lorsqu'ils se trompent ou font quelque faute.

Il n'est pas juste de vouloir qu'une bonne éducation puisse être conduite par une mauvaise gouvernante. C'est sans doute assez que de donner des règles pour la faire réussir par les soins d'un sujet médiocre; ce n'est pas trop demander de ce sujet médiocre, que de vouloir qu'il ait au moins le sens droit, une humeur traitable, et une véritable crainte de Dieu. Cette gouvernante ne trouvera dans cet écrit rien de subtil ni d'abstrait¹; quand même elle ne l'entendrait pas tout², elle concevra

1. *Rien de subtil ni d'abstrait.* Fénelon met une insistance légitime à faire remarquer le caractère de simplicité qui n'est pas le moindre mérite de son livre.

2. *Tout*, c.-à-d. tout entier. Aujourd'hui *tout*, marquant la totalité, l'intégrité, s'il n'est pas construit avec un complément, est presque toujours suivi du mot *entier*. Au xvii^e siècle, *tout* se construit ainsi seul, même à la fin des phrases :

Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

MOLIÈRE, *Le dépit*, IV, 1.

le gros et cela suffit. Faites qu'elle le lise plusieurs fois, prenez la peine de le lire avec elle, donnez-lui la liberté de vous arrêter sur tout ce qu'elle n'entend pas et dont elle ne se sent pas persuadée; ensuite mettez-la dans la pratique; et, à mesure que vous verrez qu'elle perd de vue, en parlant à l'enfant, les règles de cet écrit qu'elle était convenue de suivre, faites-le lui remarquer doucement en secret. Cette application vous sera d'abord pénible; mais, si vous êtes le père ou la mère de l'enfant, c'est votre devoir essentiel : d'ailleurs vous n'aurez pas longtemps de grandes difficultés là-dessus; car cette gouvernante, si elle est sensée et de bonne volonté, en apprendra plus en un mois par sa pratique et par vos avis que par de longs raisonnements; bientôt elle marchera d'elle-même dans le droit chemin. Vous aurez encore cet avantage pour vous décharger, qu'elle trouvera dans ce petit ouvrage les principaux discours¹ qu'il faut faire aux enfants sur les plus importantes maximes tout faits, en sorte qu'elle n'aura presque qu'à les suivre. Ainsi elle aura devant ses yeux un recueil des conversations qu'elle doit avoir avec l'enfant sur les choses les plus difficiles à lui faire entendre. C'est une espèce d'éducation pratique, qui la conduira comme par la main. Vous pouvez encore vous servir très utilement du *Catéchisme historique* dont nous avons déjà parlé; faites que la gouvernante que vous formez le lise plusieurs fois, et surtout tâchez de lui en faire bien concevoir la préface afin qu'elle entre dans cette méthode d'enseigner. Il faut pourtant avouer que ces sujets d'un talent mé-

« Je suis ravie de votre sante et de votre beauté, car je vous aime *toute*. » *SÉVIGNÉ*.

1. *Les principaux discours*. Nous avons déjà fait remarquer cette sollicitude de Fénelon à entrer dans les plus minutieux détails de la pratique, jusqu'à donner la matière, la forme et jusqu'au mouvement du discours à faire en telle ou telle circonstance. Voy. p. 19, note 4.

diocre, auxquels je me borne, sont rares à trouver. Mais enfin il faut un instrument propre à l'éducation ; car les choses les plus simples ne se font pas d'elles-mêmes, et elles se font toujours mal par les esprits mal faits. Choisissez donc, ou dans votre maison, ou dans vos terres, ou chez vos amis, ou dans les communautés bien réglées, quelque fille que vous croirez capable d'être formée ; songez de bonne heure à la former pour cet emploi, et tenez-la quelque temps auprès de vous pour l'éprouver, avant de lui confier une chose si précieuse. Cinq ou six gouvernantes formées de cette manière seraient capables d'en former bientôt un grand nombre d'autres. On trouverait peut-être du mécompte en plusieurs de ces sujets ; mais enfin sur ce grand nombre on trouverait toujours de quoi se dédommager, et on ne serait pas dans l'extrême embarras où l'on se trouve tous les jours. Les communautés religieuses et séculières qui s'appliquent, selon leur institut, à élever des filles, pourraient aussi entrer dans ces vues pour former leurs maîtresses de pensionnaires et leurs maîtresses d'école.

Mais, quoique la difficulté de trouver des gouvernantes soit grande, il faut avouer qu'il y en a une autre plus grande encore ; c'est celle de l'irrégularité des parents : tout le reste est inutile, s'ils ne veulent concourir eux-mêmes dans ce travail. Le fondement de tout est qu'ils ne donnent à leurs enfants que des maximes droites et des exemples édifiants. C'est ce qu'on ne peut espérer que d'un très petit nombre de familles¹. On ne voit, dans la plupart des maisons, que confusion, que

1. *Un très petit nombre de familles.* Il faut voir, dans les Mémoires et dans les Correspondances, ce qu'était l'intérieur des grandes familles au XVIII^e siècle, et déjà à la fin du XVII^e !

changement, qu'un amas de domestiques qui sont autant d'esprits de travers, que division entre les maîtres. Quelle affreuse école pour des enfants ! Souvent une mère qui passe sa vie au jeu¹, à la comédie et dans des conversations indécentes, se plaint d'un ton grave qu'elle ne peut pas trouver une gouvernante capable d'élever ses filles. Mais qu'est-ce que peut la meilleure éducation sur des filles à la vue d'une telle mère ? Souvent encore on voit des parents qui, comme dit saint Augustin, mènent eux-mêmes leurs enfants aux spectacles publics et à d'autres divertissements qui ne peuvent manquer de les dégoûter de la vie sérieuse et occupée dans laquelle ces parents mêmes les veulent engager ; ainsi ils mêlent le poison avec l'aliment salubre. Ils ne parlent que de sagesse ; mais ils accoutument l'imagination volage des enfants aux violents ébranlements des représentations passionnées et de la musique, après quoi ils ne peuvent plus s'appliquer. Ils leur donnent le goût des passions et leur font trouver fades les plaisirs innocents. Après cela, ils veulent encore que l'éducation réussisse ; et ils la regardent comme triste et austère, si elle ne souffre ce mélange du bien et du mal. N'est-ce pas vouloir se faire honneur du désir d'une bonne éducation de ses enfants, sans en vouloir prendre la peine ni s'assujettir aux règles les plus nécessaires ?

Finissons par le portrait que le Sage fait d'une femme forte : « Son prix, dit-il, est comme celui de ce

1. *Une mère qui passe sa vie au jeu.* Sous Louis XIV et à la cour même, on jouait avec fureur. Dans une seule soirée, M^{me} de Montespan perdit *quatre millions* à la bassette. Elle força les banquiers de jouer jusqu'à ce qu'elle se fût racquittée, ce qu'elle fit avant de se coucher. Déjà en 1678, M^{me} de Sévigné écrivait : « Pour en revenir à la bassette, c'est une chose qui ne se peut représenter. On y perd fort bien cent mille pistoles en un soir. »

qui vient de loin, et des extrémités de la terre. Le cœur de son époux se confie à elle ; elle ne manque jamais des dépouilles qu'il lui rapporte de ses victoires ; tous les jours de sa vie, elle lui fait du bien, et jamais de mal. Elle cherche la laine et le lin ; elle travaille avec des mains pleines de sagesse. Chargée comme un vaisseau marchand, elle apporte de loin ses provisions. La nuit, elle se lève et distribue la nourriture à ses domestiques. Elle considère un champ et l'achète de son travail, fruit de ses mains ; elle plante une vigne. Elle ceint ses reins de force, elle endure son bras. Elle a goûté et vu combien son commerce est utile : sa lumière ne s'éteint jamais pendant la nuit. Sa main s'attache aux travaux rudes, et ses doigts prennent le fuseau. Elle ouvre pourtant sa main à celui qui est dans l'indigence, elle l'étend sur le pauvre. Elle ne craint ni froid ni neige ; tous ses domestiques ont de doubles habits ; elle a tissé une robe pour elle ; le fin lin et la pourpre sont ses vêtements. Son époux est illustre aux portes, c'est-à-dire dans les conseils, où il est assis avec les hommes les plus vénérables. Elle fait des habits qu'elle vend, des ceintures qu'elle débite aux Chananéens. La force et la beauté sont ses vêtements, et elle rira dans son dernier jour. Elle ouvre sa bouche à la sagesse, et une loi de douceur est sur sa langue. Elle observe dans sa maison jusqu'aux traces des pas, et elle ne mange jamais son pain sans occupation. Ses enfants se sont élevés et l'ont dite heureuse ; son mari s'élève de même, et il la loue : « Plusieurs filles, dit-il, ont amassé des richesses ; vous les avez toutes surpassées. » Les grâces sont trompeuses, la beauté est vaine : la femme qui craint Dieu, c'est elle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains ; et qu'aux portes, dans les conseils

publics, elle soit louée elle-même par ses propres œuvres ¹. »

Quoique la différence extrême des mœurs, la brièveté et la hardiesse des figures, rendent d'abord ce langage obscur, on y trouve un style si vif et si plein, qu'on en est bientôt charmé, si on l'examine de près. Mais ce que je souhaite davantage qu'on y remarque, c'est l'autorité de Salomon, le plus sage de tous les hommes ; c'est celle du Saint-Esprit même, dont les paroles sont si magnifiques pour faire admirer, dans une femme riche et noble, la simplicité des mœurs, l'économie et le travail.

1. *Par ses propres œuvres.* Ce portrait de la *femme forte*, très remarquable par la vigueur du trait et l'accent de la physionomie, représente l'idéal de la femme prise au ^x^e siècle avant l'ère chrétienne ; il n'est peut-être pas une conclusion naturelle à un livre composé en vue d'un idéal tout différent. La femme que célèbre l'auteur des *Proverbes* est le modèle des ménagères, mais on ne voit pas qu'elle ait aucun souci de ces choses de l'esprit pour lesquelles Fénelon réclame une grande place dans l'éducation. Ce n'est là du reste qu'une négligence de composition. Il n'était pas inutile, dans un ouvrage écrit pour les personnes de condition, de « faire admirer dans une personne riche et noble la simplicité des mœurs, l'économie et le travail. »

AVIS A UNE DAME DE QUALITÉ

SUR L'ÉDUCATION DE SA FILLE ¹

Puisque vous le voulez, madame, je vais vous proposer mes idées sur l'éducation de mademoiselle votre fille.

Si vous en aviez plusieurs, vous pourriez en être embarrassée, à cause des affaires qui vous assujettissent à un commerce extérieur plus grand que vous ne le souhaiteriez. En ce cas, vous pourriez choisir quelque bon couvent où l'éducation des pensionnaires serait exacte. Mais, puisque vous n'avez qu'une seule fille à élever, et que Dieu vous a rendue capable d'en prendre soin, je crois que vous pouvez lui donner une meilleure éducation qu'aucun couvent. Les yeux d'une mère sage, tendre et chrétienne, découvrent sans doute ce que d'autres ne peuvent découvrir. Comme ces qualités sont très rares, le plus sûr parti pour les mères est de confier aux couvents le soin d'élever leurs filles, parce que souvent elles manquent des lumières nécessaires pour les instruire ; ou, si elles les ont, elles ne les fortifient pas par l'exemple d'une conduite sérieuse et chrétienne, sans

1. On ignore à qui cette lettre était adressée et en quel temps elle a été écrite. Elle fut publiée pour la première fois en 1715, à la suite du traité de *L'Éducation des filles*.

lequel les instructions les plus solides ne font aucune impression ; car tout ce qu'une mère peut dire à sa fille est anéanti par ce que sa fille lui voit faire. Il n'en est pas de même de vous, madame : vous ne songez qu'à servir Dieu ; la religion est le premier de vos soins, et vous n'inspirerez à mademoiselle votre fille que ce qu'elle vous verra pratiquer : ainsi je vous excepte de la règle commune, et je vous préfère, pour son éducation, à tous les couvents ¹. Il y a même un grand avantage dans l'éducation que vous donnez à mademoiselle votre fille auprès de vous. Si un couvent n'est pas régulier ², elle y verra la vanité en honneur, ce qui est le plus subtil de tous les poisons pour une jeune personne. Elle y entendra parler du monde comme d'une espèce d'enchantement ; et rien ne fait une plus pernicieuse impression que cette image trompeuse du siècle, qu'on regarde de loin avec admiration et qui en exagère tous les plaisirs sans en montrer les mécomptes et les amertumes. Le monde n'éblouit jamais tant que quand on le voit de loin, sans l'avoir jamais vu de près et sans être prévenu contre sa séduction. Ainsi je craindrais un cou-

1. *A tous les couvents.* Quand M^{me} de Grignan parle de mettre sa fille au couvent de la Visitation, M^{me} de Sévigné lui écrit : « Ah, ma fille ! gardez-la auprès de vous ; ne croyez pas qu'un couvent puisse redresser une éducation, ni sur le sujet de la religion que nos sœurs ne savent guère, ni sur les autres choses. Vous ferez bien mieux... ». Vous lui ferez lire de bons livres, vous causerez avec elle, je suis persuadée que cela vaudra mieux qu'un couvent. » Lettre du 24 janvier 1689. — M^{me} de Maintenon dans un de ses Proverbes (V. l'appendice, page 156) fait dire à un personnage parlant d'une jeune femme qui a un procès : « Pour elle, je ne pense pas qu'elle sache se défendre. — Pourquoi ? — C'est une fille nourrie dans un couvent jusqu'à vingt ans. »

2. *Si un couvent n'est pas régulier*, c'est-à-dire si la règle n'est pas observée, ce qui arrivait toujours. La clôture était rarement respectée ; lorsque Jacqueline Cernaud (la mère Angélique, qui n'avait encore que vingt ans) voulut la rétablir à Port-Royal des Champs, ce fut un coup d'État. Les parloirs étaient souvent des salons aussi mondains que les autres. Il y avait des exceptions, mais elles étaient trop rares. » P. ROUSSELOT, t. II, p. 380.

vent mondain encore plus que le monde même. Si, au contraire, un couvent est dans la ferveur et dans la régularité de son institut, une jeune fille de condition y croît dans une profonde ignorance du siècle¹ ; c'est sans doute une heureuse ignorance, si elle doit durer toujours ; mais, si cette fille sort de ce couvent et passe, à un certain âge, dans la maison paternelle, où le monde aborde, rien n'est plus à craindre que cette surprise et que ce grand ébranlement d'une imagination vive. Une fille qui n'a été détachée du monde qu'à force de l'ignorer, et en qui la vertu n'a pas encore jeté de profondes racines, est bientôt tentée de croire qu'on lui a caché ce qu'il y a de plus merveilleux. Elle sort du couvent comme une personne qu'on aurait nourrie dans les ténèbres d'une caverne et qu'on ferait tout d'un coup passer au grand jour². Rien n'est plus éblouissant que ce passage imprévu et que cet éclat auquel on n'a jamais été accoutumé. Il vaut beaucoup mieux qu'une fille s'accoutume peu à peu au monde auprès d'une mère pieuse et discrète, qui ne lui en montre que ce qu'il lui convient d'en voir, qui lui en découvre les défauts dans les occasions, et qui lui donne l'exemple de n'en user qu'avec modération, pour le seul besoin. J'estime fort l'éducation des bons couvents ; mais je compte encore plus sur celle d'une bonne mère, quand elle est libre de s'y appliquer. Je conclus donc que mademoiselle votre fille est mieux auprès de vous que dans le meilleur couvent que vous pourriez choisir. Mais il y

1. *Siècle*, Voy. p. 27.

2. *Passer au grand jour*. « Il est impossible de mieux marquer les dangers auxquels les jeunes personnes sont exposées par une éducation monacale qui ne les prépare en rien aux réalités de la vie. Écrites à l'adresse des couvents de filles, les critiques de Fénelon portent au delà et pourraient s'appliquer même aux collèges de garçons. » COMPARÉ.

a peu de mères à qui il soit permis de donner un pareil conseil.

Il est vrai que cette éducation aurait de grands périls, si vous n'aviez pas soin de choisir avec précaution les femmes qui seront auprès de mademoiselle votre fille. Vos occupations domestiques, et le commerce de bienséance au dehors, ne vous permettent pas d'avoir toujours cette enfant sous vos yeux ; il est à propos qu'elle vous quitte le moins qu'il sera possible, mais vous ne sauriez la mener partout avec vous. Si vous la laissez à des femmes d'un esprit léger, mal réglé et indiscret, elles lui feront plus de mal en huit jours que vous ne pourriez lui faire de bien en plusieurs années. Ces personnes, qui n'ont eu d'ordinaire elles-mêmes qu'une mauvaise éducation, lui en donneront une à peu près semblable. Elles parleront trop librement entre elles en présence d'une enfant qui observera tout et qui croira pouvoir faire de même : elles débiteront beaucoup de maximes fausses et dangereuses. L'enfant entendra médire, mentir, soupçonner légèrement, disputer mal à propos. Elle verra des jalousies, des inimitiés, des humeurs bizarres et incompatibles, et quelquefois des dévotions ou fausses ou superstitieuses et de travers, sans aucune correction des plus grossiers défauts. D'ailleurs, ces personnes d'un esprit servile ne manqueront pas de vouloir plaire à cette enfant par les complaisances et par les flatteries les plus dangereuses. J'avoue que l'éducation des plus médiocres couvents serait meilleure que cette éducation domestique. Mais je suppose que vous ne perdrez jamais de vue mademoiselle votre fille, excepté dans les cas d'une absolue nécessité, et que vous aurez au moins une personne sûre qui vous en répondra pour les occasions où vous serez

contrainte de la quitter. Il faut que cette personne ait assez desens et de vertu pour savoir prendre une autorité douce, pour tenir les autres femmes dans leur devoir, pour redresser l'enfant dans les besoins sans s'attirer sa haine, et pour vous rendre compte de tout ce qui méritera quelque attention pour les suites. J'avoue qu'une telle femme n'est pas facile à trouver ; mais il est capital ¹ de la chercher et de faire la dépense nécessaire pour rendre sa condition bonne auprès de vous. Je sais qu'on peut y trouver de fâcheux mécomptes ; mais il faut se contenter des qualités essentielles et tolérer les défauts qui sont mêlés avec ces qualités. Sans un tel sujet, appliqué à vous aider, vous ne sauriez pas réussir.

Comme mademoiselle votre fille montre un esprit assez avancé, avec beaucoup d'ouverture², de facilité et de pénétration, je crains pour elle le goût du bel esprit et un excès de curiosité vaine et dangereuse. Vous me permettrez, s'il vous plait, madame, de vous dire ce qui ne doit point vous blesser, puisqu'il ne vous regarde point. Les femmes sont d'ordinaire encore plus passionnées pour la parure de l'esprit que pour celle du corps. Celles qui sont capables d'étude, et qui espèrent de se distinguer par là, ont encore plus d'empressement pour leurs livres que pour leurs ajustements. Elles cachent un peu leur science ; mais elles ne la cachent qu'à demi, pour avoir le mérite de la modestie avec celui de la ca-

1. *Capital* s'emploie toujours avec un substantif, sauf dans la locution : *il est capital*, locution tombée en désuétude, assez rare même au xviii^e siècle, mais familière à Fénelon. Voyez plus loin, p. 147 : « Il lui est capital.... » Il dit ailleurs : « Il est capital de donner aux enfants de bons modèles. »

2. *Ouverture*. Cf. p. 11, note 2.

pacité. D'autres vanités plus grossières se corrigent plus facilement, parce qu'on les aperçoit, qu'on se les reproche, et qu'elles marquent un caractère frivole. Mais une femme curieuse et qui se pique de savoir beaucoup se flatte d'être un génie supérieur dans son sexe ; elle se sait bon gré de mépriser les amusements et les vanités des autres femmes ; elle se croit solide en tout, et rien ne la guérit de son entêtement. Elle ne peut d'ordinaire rien savoir qu'à demi : elle est plus éblouie qu'éclairée par ce qu'elle sait ; elle se flatte de savoir tout ; elle décide ; elle se passionne pour un parti contre un autre dans toutes les disputes qui la surpassent même en matière de religion : de là vient que toutes les sectes naissantes ont eu tant de progrès par des femmes qui les ont insinuées et soutenues. Les femmes sont éloquentes en conversation, et vives pour mener une cabale. Les vanités grossières des femmes déclarées vaines sont beaucoup moins à craindre que ces vanités sérieuses et raffinées, qui se tournent vers le bel esprit pour briller par une apparence de mérite solide. Il est donc capital de ramener sans cesse mademoiselle votre fille à une judicieuse simplicité. Il suffit qu'elle sache assez bien la religion pour la croire et pour la suivre exactement dans la pratique, sans se permettre jamais d'en raisonner. Il faut qu'elle n'écoute que l'Église, qu'elle ne se prévienne pour aucun prédicateur contredit ou suspect de nouveauté. Son directeur doit être un homme ouvertement déclaré contre tout ce qui s'appelle parti. Il faut qu'elle fuie les conversations des femmes qui se mêlent de raisonner témé-

1. *Qu'elle ne se prévienne.* *Se prévenir*, c'est concevoir par avance des sentiments favorables ou défavorables. — *Contredit* : qui éprouve contradiction, opposition.

rairement sur la doctrine, et qu'elle sente combien cette liberté est indécente ¹ et pernicieuse. Elle doit avoir horreur de lire les livres défendus, sans vouloir examiner ce qui les fait défendre. Qu'elle apprenne à se défier d'elle-même et à craindre les pièges de la curiosité et de la présomption ; qu'elle s'applique à prier Dieu en toute humilité, à devenir pauvre d'esprit ², à se recueillir souvent, à obéir sans relâche, à se laisser corriger par les personnes sages et affectionnées, jusque dans les jugements les plus arrêtés, et à se taire, laissant parler les autres. J'aime bien mieux qu'elle soit instruite des comptes de votre maître d'hôtel que des disputes des théologiens sur la grâce. Occupez-la d'un ouvrage de tapisserie qui sera utile dans votre maison et qui l'accoutumera à se passer du commerce dangereux du monde ; mais ne la laissez point raisonner sur la théologie, au grand péril de sa foi. Tout est perdu, si elle s'entête du bel esprit et si elle se dégoûte des soins domestiques. La femme forte ³ file, se renferme dans son ménage, se tait, croit et obéit ; elle ne dispute point contre l'Église.

Je ne doute nullement ⁴, madame, que vous ne sachiez bien placer, dans les occasions naturelles, quelques réflexions sur l'indécence et sur les dérèglements qui se trouvent dans le bel esprit de certaines femmes, pour éloigner mademoiselle votre fille de cet écueil. Mais, comme l'autorité d'une mère court risque de s'user, et comme ses plus sages leçons ne persuadent pas toujours une fille contre son goût, je souhaiterais que les

1. *Indécente* : inconvenante.

2. *Pauvre d'esprit*. Allusion à une des *béatitudes* du Sermon sur la montagne.

3. *La femme forte file*. Voy. p. 135.

4. *Je ne doute nullement*. Cf. p. 81, l'alinéa : « Ce qui reste à faire..... »

femmes d'un mérite approuvé dans le monde, qui sont de vos amies, parlissent avec vous en présence de cette jeune personne, et sans paraître penser à elle, pour blâmer le caractère vain et ridicule des femmes qui affectent d'être savantes et qui montrent quelque partialité pour les novateurs en matière de religion. Ces instructions indirectes feront, selon les apparences, plus d'impressions que tous les discours que vous feriez seule et directement.

Pour les habits ¹, je voudrais que vous tâchassiez ² d'inspirer à mademoiselle votre fille le goût d'une vraie modération. Il y a certains esprits extrêmes de femmes à qui la médiocrité est insupportable : elles aimeraient mieux une simplicité austère, qui marquerait une réforme éclatante en renonçant à la magnificence la plus outrée, que de demeurer dans un juste milieu, qu'elles méprisent comme un défaut de goût et comme un état insipide. Il est néanmoins vrai que ce qu'il y a de plus estimable et de plus rare est de trouver un esprit sage et mesuré, qui évite les deux extrémités et qui, donnant à la bienséance ce qu'on ne peut lui refuser, ne passe jamais cette borne. La vraie sagesse est de vouloir, pour les meubles, pour les équipages et pour les habits, qu'on n'ait rien à y remarquer ni en bien ni en mal ³. «Soyez assez bien, direz-vous à mademoiselle

1. *Pour les habits*. Ceci est le résumé du chapitre x de l'*Éducation des filles*.

2. *Tâchassiez*. Ces lourdes et pénibles désinences du subjonctif sont de l'effet le plus désagréable. Molière met un *excusassiez* dans la bouche de sa pédante ridicule, comme signe caractéristique. On est surpris de rencontrer de telles formes sous la plume délicate de Fénelon. Nous les devons éviter avec soin. Si le début de la phrase doit amener une de ces formes fâcheuses, il faut changer le tour ou refaire la phrase. Dans le langage parlé, se reprendre serait parfois difficile ; mieux vaut alors peut-être, surtout pour une femme, commettre bravement un solécisme grammatical, qu'une faute énorme contre l'harmonie.

3. *Ni en bien ni en mal*. Application particulière de la parole de Périclès.

votre fille, pour ne vous faire point critiquer comme une personne sans goût, malpropre et trop négligée ; mais qu'il ne paraisse dans votre extérieur aucune affectation de parure ni aucun faste : par là vous paraîtrez avoir une raison et une vertu au-dessus de vos meubles, de vos équipages et de vos habits ; vous vous en servirez et vous n'en serez pas esclave. » Il faut faire entendre à cette jeune personne que c'est le luxe qui confond toutes les conditions, qui élève les personnes d'une basse naissance et enrichies à la hâte par des moyens odieux, au-dessus des personnes de la condition la plus distinguée ; que c'est ce désordre qui corrompt les mœurs¹ d'une nation, qui excite l'avidité, qui accoutume aux intrigues et aux bassesses, et qui sape peu à peu tous les fondements de la probité. Elle doit comprendre aussi qu'une femme, quelques grands biens qu'elle porte dans une maison, la ruine bientôt, si elle y introduit le luxe, avec lequel nul bien ne peut suffire. En même temps, accoutumez-la à considérer avec compassion les misères affreuses des pauvres, et à sentir combien il est indigne de l'humanité que certains hommes qui ont tout ne se donnent aucune borne dans l'usage du superflu, pendant qu'ils refusent cruellement le nécessaire aux autres. Si vous teniez mademoiselle votre fille dans un état trop inférieur à celui des autres personnes de son âge et de sa condition, vous courriez risque de l'éloigner de vous : elle pourrait se passionner pour ce qu'elle ne pourrait pas avoir et qu'elle admirerait de loin en autrui ; elle serait tentée de croire

aux femmes d'Athènes : « Le mieux sera qu'on ne parle de vous, ni en bien ni en mal, parmi les hommes. »

1. *C'est ce désordre qui corrompt les mœurs.* Cf. p. 96 : « Ce faste ruine les familles, et la ruine des familles entraîne la corruption des mœurs. »

que vous êtes trop sévère et trop rigoureuse; il lui tarderait peut-être de se voir maîtresse de sa conduite pour se jeter sans mesure dans la vanité. Vous la retiendrez beaucoup mieux en lui proposant un juste milieu, qui sera toujours approuvé des personnes sensées et estimables; il lui paraîtra que vous voulez qu'elle ait tout ce qui convient à la bienséance, que vous ne tombez dans aucune économie sordide, que vous avez même pour elle toutes les complaisances permises, et que vous voulez seulement la garantir des excès des personnes dont la vanité ne connaît point de bornes. Ce qui est essentiel est de ne vous relâcher jamais sur aucune des immodesties qui sont indignes du christianisme. Vous pouvez vous servir des raisons de bienséance et d'intérêt, pour aider et pour soutenir la religion en ce point. Une jeune fille hasarde tout pour le repos de sa vie, si elle épouse un homme vain, léger et déréglé. Donc il lui est capital de se mettre à portée d'en trouver un sage, réglé, d'un esprit solide et propre à réussir dans les emplois. Pour trouver un tel homme, il faut être modeste et ne laisser voir en soi rien de frivole et d'évaporé. Quel est l'homme sage et discret qui voudra une femme vaine, et dont la vertu paraît ambiguë, à en juger par son extérieur?

Mais votre principale ressource est de gagner le cœur de mademoiselle votre fille pour la vertu chrétienne. Ne l'effarouchez point sur la piété par une sévérité inutile; laissez-lui une liberté honnête et une joie innocente; accoutumez-la à se rejouir en deçà du péché et à mettre son plaisir loin des divertissements contagieux. Cherchez-lui des compagnies qui ne la gâtent point, et des amusements, à certaines heures, qui ne la dégoûtent jamais des occupations sérieuses du reste de

la journée. Tâchez de lui faire goûter Dieu ; ne souffrez pas qu'elle ne le regarde que comme un juge puissant et inexorable, qui veille sans cesse pour nous censurer et pour nous contraindre en toute occasion ; faites-lui voir combien il est doux, combien il se proportionne à nos besoins et a pitié de nos faiblesses ; familiarisez-la avec lui comme avec un père tendre et compatissant. Ne lui laissez point regarder l'oraison comme une oisiveté ennuyeuse et comme une gêne d'esprit où l'on se met pendant que l'imagination échappée s'égare. Faites-lui entendre qu'il s'agit de rentrer souvent au dedans de soi pour y trouver Dieu, parce que son règne est au dedans de nous. Il s'agit de parler simplement à Dieu à toute heure pour lui avouer nos fautes, pour lui représenter nos besoins et pour prendre avec lui les mesures nécessaires par rapport à la correction de nos défauts. Il s'agit d'écouter Dieu dans le silence intérieur, en disant : *J'écouterai ce que le Seigneur dit au dedans de moi*¹. Il s'agit de prendre l'heureuse habitude d'agir en sa présence et de faire gaiement toutes choses, grandes ou petites, pour son amour. Il s'agit de renouveler cette présence toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue. Il s'agit de laisser tomber les pensées qui nous distraient dès qu'on les remarque, sans se distraire à force de combattre les distractions et sans s'inquiéter de leur fréquent retour. Il faut avoir patience avec soi-même et ne se rebuter jamais, quelque légèreté d'esprit qu'on éprouve en soi. Les distractions involontaires ne nous éloignent point de Dieu ; rien ne lui est si agréable que cette humble patience d'une âme toujours prête à recommencer pour revenir vers lui. Mademoiselle votre

¹ Psaume, LXXIV, 9.

filles entrera bientôt dans l'oraison, si vous lui en ouvrez bien la véritable entrée. Il ne s'agit ni de grands efforts d'esprit, ni de saillies d'imagination, ni de sentiments délicieux, que Dieu donne et qu'il ôte comme il lui plaît. Quand on ne connaît point d'autre oraison que celle qui consiste dans toutes ces choses si sensibles et si propres à nous flatter intérieurement, on se décourage bientôt ; car une telle oraison tarit, et on croit alors avoir tout perdu. Mais dites-lui que l'oraison ressemble à une société simple, familière et tendre, ou, pour mieux dire, qu'elle est cette société même. Accoutumez-la à épancher son cœur devant Dieu, à se servir de tout pour l'entretenir, et à lui parler avec confiance, comme on parle librement et sans réserve à une personne qu'on aime et dont on est sûr d'être aimé du fond du cœur. La plupart des personnes qui se bornent à une certaine oraison contrainte sont avec Dieu comme on est avec les personnes qu'on respecte, qu'on voit rarement, par pure formalité, sans les aimer et sans être aimé d'elles ; tout s'y passe en cérémonies et en compliments ; on s'y gêne, on s'y ennue, on a impatience de sortir. Au contraire, les personnes véritablement intérieures ¹ sont avec Dieu comme on est avec ses intimes amis ; on ne mesure point ce qu'on dit, parce qu'on sait à qui on parle ; l'on ne dit rien que de l'abondance et de la simplicité du cœur ; on parle à Dieu des affaires communes, qui sont sa gloire et notre salut. Nous lui disons nos défauts que nous voulons corriger, nos devoirs que nous avons besoin de remplir, nos tentations qu'il faut vaincre, les délicatesses

1. *Intérieur*. Terme de dévotion : qui se livre à la spiritualité. « Saint Augustin était intérieur. » BOSSUET.

et les artifices de notre amour-propre qu'il faut réprimer. On lui dit tout ; on l'écoute sur tout ; on repasse ses commandements, et on va jusqu'à ses conseils. Ce n'est plus un entretien de cérémonie ¹ ; c'est une conversation libre, de vraie amitié : alors Dieu devient l'ami du cœur, le père dans le sein duquel l'enfant se console, l'époux avec lequel on n'est plus qu'un même esprit par la grâce. On s'humilie sans se décourager ; on a une vraie confiance en Dieu, avec une entière défiance de soi ; on ne s'oublie jamais pour la correction de ses fautes, mais on s'oublie pour n'écouter jamais les conseils flatteurs de l'amour-propre. Si vous mettez dans le cœur de mademoiselle votre fille cette piété simple et nourrie par le fond, elle fera de grands progrès.

Je souhaite, etc.

1. *De cérémonie*, de pure forme.

APPENDICE

I

Le comte Joseph de Maistre, ambassadeur du roi de Sardaigne à Saint-Pétersbourg, avait dû, par impérieuse raison d'économie, laisser à Turin sa femme et ses enfants, un garçon et deux filles. Adèle, l'ainée des trois, avait douze ans, au départ de son père en 1802. Madame de Maistre s'occupait elle-même de l'instruction de ses enfants, mais, de son exil, le comte était en correspondance suivie avec sa famille ; dès le début, il écrivait à sa fille Adèle et participait avec sollicitude à l'éducation de sa chère enfant. Elle était dans sa quinzième année lorsque, sur une confidence de la maman sans doute, le papa crut devoir dire à la jeune fille ce qu'il pensait sur la question de l'éducation des femmes.

— Il lui écrivait à la date du 26 décembre 1804 :

« Voici, je crois, ma très chère enfant, le premier sermon que je t'aurai adressé de ma vie ; et encore il te fait honneur, puisqu'il ne roulera guère que sur l'excès du bien. Je suis enchanté de ton goût pour la lecture, et jusqu'à présent je n'avais pas fait grande attention au dégoût qui en résulte pour les ouvrages de ton sexe ; mais comme tu as déjà bâti d'assez bons fondements, et que je crains que tu ne sois entraînée trop loin, je veux te dire ma pensée sur ce

point important, d'autant plus que, par certaines choses qui me sont revenues par ricochet, je vois que certaines gens commencent à raisonner sur tes goûts.

« Tu as probablement lu dans la Bible, ma chère Adèle : « La femme forte entreprend les ouvrages les plus pénibles « et ses doigts ont pris le fuseau. » Mais que diras-tu de Fénelon qui décide avec toute sa douceur : « La femme file, se « cache, obéit et se tait. » Voici une autre autorité qui ressemble fort peu aux précédentes, mais qui a bien son prix cependant : c'est celle de Molière, qui a fait une comédie intitulée *les Femmes savantes*. Crois-tu que ce grand comique, ce juge infaillible des ridicules, eût traité ce sujet s'il n'avait pas reconnu que le titre de femme savante est en effet un ridicule ? Le plus grand défaut pour une femme, ma chère enfant, *c'est d'être homme*. Pour écarter jusqu'à l'idée de cette prétention défavorable, il faut absolument obéir à Salomon, à Fénelon et à Molière ; ce trio est infaillible.

« Garde toi bien d'envisager les ouvrages de ton sexe du côté de l'utilité matérielle, qui n'est rien ; ils servent à prouver que tu es femme et que tu te tiens pour telle, et c'est beaucoup. Il y a d'abord, dans ce genre d'occupation, une coquetterie très forte et très innocente. En te voyant coudre avec cette ferveur, on dira : « Croiriez-vous que cette jeune demoiselle lit Klopstock et le Tasse ? » Et lorsqu'on te verra lire Klopstock et le Tasse, on dira : « Croiriez-vous que cette demoiselle coud à merveille ? » Partant, ma fille, prie ta mère, qui est si généreuse, de t'acheter une jolie quenouille, un joli fuseau ; mouille délicatement le bout de ton doigt et puis vrrrr ! et tu me diras *comment les choses tournent*.

« Tu penses bien, ma chère Adèle, que je ne suis pas ami de l'ignorance ; mais dans toutes les choses il y a un milieu qu'il faut savoir : le goût et l'instruction, voilà le domaine des femmes. Elles ne doivent point chercher à s'élever jusqu'à la science, et laisser croire qu'elles en ont la prétention (ce qui revient au même quant à l'effet) ; et, à l'égard même de l'instruction qui leur appartient, il y a beaucoup de mesures à garder ; une dame, et plus encore une demoiselle, peuvent bien la laisser apercevoir, mais jamais la montrer..... »

Dans une lettre du 24 octobre 1808 le comte de Maistre, répondant à sa fille cadette, Constance, revient sur la question des femmes savantes :

« ... Voltaire a dit, à ce que tu me dis, car pour moi, je n'en sais rien ; je ne l'ai jamais tout lu et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne), que *les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes*, etc. ; c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. *Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre*. Elles n'ont fait ni l'*Iliade*, ni l'*Énéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni le *Joueur*, ni le Panthéon, ni l'Église de Saint-Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le Persée, ni le livre des *Principes*, ni le *Discours sur l'histoire universelle*, ni *Tétémaque*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre ni les télescopes, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc., mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela : c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde, *un honnête homme et une honnête femme*. Si une demoiselle s'est laissé bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent, et c'est le plus grand chef-d'œuvre du monde. Si elle ne se marie pas, son mérite intrinsèque, qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle d'une manière ou d'une autre. Quant à la science, c'est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux hommes et aux femmes (pas davantage) : aux hommes, qui ne veulent pas être égalés par les femmes ; et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître, car nous sommes tous orgueilleux. Or, voilà le danger : car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, ma chère enfant, je ne te crois pas forte ; ta tête est vive, ton caractère décidé : je ne te crois pas capable de te mordre

les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fait d'ennemis jadis pour avoir voulu en savoir plus que nos bons Allobroges. Juge de ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles ! Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante : car, pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare : au lieu que, pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun. »

De ces lettres du comte de Maistre on peut rapprocher le passage suivant de Bossuet :

« Les dames modestes et chrétiennes voudront bien entendre en ce lieu les vérités de leur sexe. Leur plus grand malheur, c'est qu'ordinairement le désir de plaire est leur passion dominante, et comme, pour le malheur des hommes, elles n'y réussissent que trop facilement, il ne faut pas s'étonner si leur vanité est souvent extrême, étant nourrie et fortifiée par une complaisance presque universelle. Qui ne voit avec quelle pompe elles étalent cette beauté qui ne fait que colorer la superficie ? Que si elles se sentent dans l'esprit quelques avantages plus considérables, combien les voit-on empressées à les faire éclater dans leurs entretiens, et quel paraît leur triomphe lorsqu'elles s'imaginent charmer tout le monde ! C'est la raison principale pour laquelle, si je ne me trompe, on les exclut des sciences, parce que, quand elles pourraient les acquérir, elles auraient trop de peine à les porter ; de sorte que, si on leur défend cette application, ce n'est pas tant, à mon avis, dans la crainte d'engager leur esprit à une entreprise trop haute, que dans celle d'exposer leur humilité à une épreuve trop dangereuse. » (*Panegyrique de sainte Catherine.*)

II

Madame de Maintenon avait rédigé des *Conseils et Instructions aux demoiselles de Saint-Cyr pour leur conduite dans le monde*, sous trois formes différentes :

1° *Entretiens* avec les demoiselles ; 2° *Conversations* ou dialogues ; 3° *Proverbes*.

« Madame de Maintenon, pour varier et multiplier ses conseils, s'imagina de les présenter sous une autre forme plus saisissante, plus vive, plus attrayante, où elle pût sans danger, au moyen d'un dialogue amusant et à l'abri d'une fiction dramatique, traiter tous les sujets de morale, donner les enseignements les plus familiers, entrer dans les détails les plus directs, enfin frapper l'esprit, pénétrer le cœur de ses chères filles et les instruire en les divertissant. C'est alors qu'elle se mit à écrire les *Conversations*..... — Les *Conversations* servirent aussi à l'instruction des Dames de Saint-Louis, en leur apprenant ce qu'elles avaient à dire aux demoiselles sur le monde et ses dangers. — Les *Conversations* eurent un très grand succès à Saint-Cyr et même à la cour. « Le roi, dit Longuet de Gergy, et les princes qui l'accompagnaient dans ses visites à Saint-Cyr goûtèrent beaucoup ces exercices, et madame de Maintenon en prépara quelques-uns où elle faisait entendre aux unes et aux autres de bonnes vérités. » Les *Proverbes* ont été composés par madame de Maintenon dans le même but et pour le même objet que les *Conversations* : instruire les demoiselles de Saint-Cyr en les divertissant ¹. »

PROVERBE

LES FEMMES FONT ET DÉFONT LES MAISONS

SCÈNE I

JUSTINE.

J'ai rencontré ce matin ta sœur au marché qui m'a dit que tu cherchais condition.

SUZANNE.

Je n'en cherche plus, je suis raccommodée avec ma maîtresse.

1. TH. LAVALLÉE. Préface des *Conseils aux Demoiselles*, par madame de MAINTENON.

JUSTINE.

Je t'aurais offert de venir avec moi, car madame cherche une fille pour ses enfants.

SUZANNE.

Chez toi ! je n'y voudrais pas demeurer. A vivre comme vous faites, sans voir de monde, sans faire bonne chère, j'aimerais autant être dans un cloître ! On rit chez nous jour et nuit, et nous y dépensons plus en une semaine que vous ne faites chez vous en un an.

JUSTINE.

Tes profits sont-ils grands, et amasses-tu quelque chose ?

SUZANNE.

Non, mais je me divertis bien.

JUSTINE.

Il est vrai que nous vivons de ménage ; mais cela n'empêche pas que je ne gagne, et nous sommes dans une grande paix.

SUZANNE.

Qu'est-ce à dire paix ? J'aime le bruit, le tintamarre, le désordre, le grand monde, le bel air.

JUSTINE.

A la bonne heure ; tu es placée selon ton humeur, et moi selon la mienne.

SCÈNE II

MADAME DERMOUVILLE.

Je ne fais que d'apprendre que vous êtes ici, et on dit qu'il y a trois mois.

M. DU CHATEAU.

Il est vrai, Madame, nous y sommes venus pour un procès que j'espère gagner.

MADAME DERMOUVILLE.

Madame votre femme est à plaindre d'avoir été obligée de sortir de sa province et de faire une dépense qu'elle aura peine à soutenir.

M. DU CHATEAU.

En quelque lieu qu'elle soit, elle ne fait pas grande dépense ; elle a tant d'ordre et de prévoyance dans les affaires,

que, dès qu'il a fallu partir, elle a trouvé tout ce qui nous était nécessaire.

MADAME DERMOUVILLE.

Vous n'avez pas emprunté pour venir ici ?

M. DU CHATEAU.

Je n'ai pas emprunté un sou depuis que je me suis marié.

MADAME DERMOUVILLE.

Ce que vous dites n'est pas croyable.

M. DU CHATEAU.

Je vous pardonne d'en douter, car moi-même j'ai de la peine à le comprendre ; il n'y a pourtant rien de plus vrai.

MADAME DERMOUVILLE.

J'aurais une grande curiosité de savoir la conduite de madame votre femme, si je pouvais le demander sans indiscretion.

M. DU CHATEAU.

Je ferai plus, en faveur de notre ancienne connaissance, et je vais vous conter mon histoire. Je voulus épouser mademoiselle de Lincy sur l'air de sagesse que je lui voyais ; sa modestie à l'église, la simplicité de son habillement, son silence en compagnie, et une certaine douceur qui se faisait remarquer en tout me firent croire que je serais heureux avec une personne qui me paraissait au-dessus de la faiblesse des femmes ; on m'en voulait dégoûter, sur son peu de bien, mais je passai outre, et il n'y a pas de jour que je n'en remercie Dieu.

MADAME DERMOUVILLE.

Ce n'est donc pas vous qui l'avez formée à votre mode.

M. DU CHATEAU.

Non ; je l'ai trouvée au-dessus de ce que j'aurais pu lui demander. Dès le lendemain de nos noces, je la priai de conduire notre petite maison, et je lui montrai l'état de nos affaires, qui n'étaient pas trop bonnes ; elle me demanda si je lui donnais tout pouvoir, et je l'en assurai ; elle commença par retrancher la moitié de ce que j'avais réglé pour elle, sans toucher à ce qui était pour moi ; elle s'occupa tout entière de son salut, de son ménage, de ses enfants dès qu'elle en eut, et se défit bientôt par là de la compagnie qui venait chez moi, et qui me faisait de la dépense, me disant que nos vrais amis nous demeureraient et s'accom-

moderaient de nos manières, et qu'il ne fallait pas se ruiner avec les autres.

MADAME DERMOUVILLE.

Où avait-elle pris ce fonds de raison et de sagesse ?

M. DU CHATEAU.

J'en ai bien profité ; car, sans entrer dans un détail qui vous ennuerait, vous saurez qu'elle a raccommode nos affaires. Je ne suis point riche, mais je ne crois pas qu'il y ait dans notre province un gentilhomme si à son aise que moi.

MADAME DERMOUVILLE.

Je vous conjure d'entrer dans le détail ; je suis charmée de ce que vous me dites, bien loin de m'ennuyer ; mais souffrez mes questions : ne vous faites-vous pas hair en vivant si serrés et si solitaires ?

M. DU CHATEAU.

Nous ne sommes hais ni l'un ni l'autre, nous recevons nos amis, mais simplement, sans vanité, ne donnant que le nécessaire, de bonne grâce, avec joie, et il me semble qu'on est content de nous.

MADAME DERMOUVILLE.

En quoi consiste le ménage et cette épargne ?

M. DU CHATEAU.

A ne rien perdre, à se passer de peu, à avoir un petit nombre de valets.

MADAME DERMOUVILLE.

Comment les affectionner, si on ne fait pas leur fortune ?

M. DU CHATEAU.

Ma femme les traite avec douceur, elle leur rend justice, elle leur donne, elle leur apprend à épargner, elle les tient dans leur état et elle est très aimée.

MADAME DERMOUVILLE.

Vous dites à se passer de peu ? mais il faut des meubles, il faut vivre, tout cela va loin.

M. DU CHATEAU.

Quand on se contente du nécessaire, il ne va pas loin ; nos meubles sont simples et fort conservés ; c'est la vanité qui ruine tout le monde.

MADAME DERMOUVILLE.

N'est-elle pas honteuse d'être plus mal meublée et plus mal vêtue que ses voisines ?

M. DU CHATEAU.

Elle en raille la première, et dit qu'elle met son honneur à ne pas emprunter, à vivre de ce qu'elle a, et à donner le plus qu'elle peut à son mari et à ses enfants.

MADAME DERMOUVILLE.

Et quand, après tout cela, arrive une grêle, un feu, un accident ?

M. DU CHATEAU.

Elle le prévient et met quelque chose à part pour ces aventures-là.

SCÈNE III

MADAME DUVERNOIS.

Voici une surprenante nouvelle : on dit que M. de Rémont fait une manière de banqueroute.

MADAME CLAIRFAIT.

Cela n'est pas possible, il était riche et n'a jamais fait aucune dépense ; à quoi se serait-il ruiné ?

MADAME DUVERNOIS.

On dit que c'est sa femme.

MADAME CLAIRFAIT.

Elle ne paraissait pas dépenser plus que lui.

MADAME DUVERNOIS.

Pardonnez-moi, elle recevait du monde, tenait table, avait beaucoup de domestiques, et tout paraissait en désordre chez elle.

MADAME CLAIRFAIT.

Toutes ces dépenses étaient peu de chose à proportion des grands biens qu'il y avait dans cette maison.

MADAME DUVERNOIS.

Il n'y a point de richesses qui ne finissent quand on vit dans le désordre.

MADAME CLAIRFAIT.

A quoi peut aller ce désordre ? un peu trop de dépense en habits ; en vérité, on en a bien pour une somme médiocre.

MADAME DUVERNOIS.

On dépense trop en habits, on joue, on ne paye pas, on achète pour contenter les marchands qui se ruinent aussi

par leur avidité, et donnent à crédit; on veut un grand train, les valets mal payés servent mal; les chevaux meurent, il en faut d'autres; les créanciers se lassent d'attendre, on a des procès; comme ils sont mauvais, on les perd, et on est condamné aux dépens; il n'y a point d'argent pour payer; on saisit les terres, on les décrète, et voilà où en est M. de Rémont; toutes ses terres sont dans cet état-là, et il aime mieux tout abandonner que de passer sa vie à plaider.

MADAME CLAIRFAIT.

S'en prend-il à sa femme?

MADAME DUVERNOIS.

Oui, assurément; ils en sont brouillés à se séparer.

MADAME CLAIRFAIT.

Et les enfants?

MADAME DUVERNOIS.

Ils savent très mauvais gré à leur mère, elle est le mépris de tous ceux qui la connaissent; et ceux qui lui ont aidé à se ruiner ne la regardent pas.

MADAME CLAIRFAIT.

Voilà une grande ingratitude.

MADAME DUVERNOIS.

C'est un triste personnage d'avoir à s'en plaindre; je m'en vais voir ces malheureux, ils me font pitié.

SCÈNE IV

SUZANNE.

Où étais-tu cachée? je te cherche depuis ce matin.

JUSTINE.

Que me veux-tu?

SUZANNE.

Aller avec toi si tu pouvais m'y faire entrer.

JUSTINE.

Tu t'ennuierais chez nous, il n'y a ni bruit ni tintamarre.

SUZANNE.

Sais-tu déjà ce qui nous est arrivé?

JUSTINE.

Si je le sais ? On en parle tout haut dans les rues, et ta maîtresse est la fable du monde.

SUZANNE.

On a bien raison, je n'ai jamais vu une femme si insensée. Je voudrais qu'elle fût bien loin ; voilà mes plus belles années perdues.

JUSTINE.

Ne t'a-t-elle pas payée ?

SUZANNE.

Payée ! elle n'a pas le sou, la pauvre misérable !

JUSTINE.

Mais tu t'es bien divertie, et tu avais le bel air ! Conte-moi, je t'en prie, comment on s'est ruiné en si peu de temps.

SUZANNE.

Ma maîtresse ne pensait jamais à ses affaires ; elle donnait à toute dépense, elle ne comptait jamais ; elle jouait son argent comptant, et achetait à crédit ; elle dormait jusqu'à midi, et veillait toute la nuit. Nous faisons tout ce que nous voulions ; chacun tirait de son côté ; grande chère, et volée par les domestiques.

JUSTINE.

Mais faisait-elle comme cela dès qu'elle fut mariée ?

SUZANNE.

On dit que non, que petit à petit elle en est venue là ; elle aimait l'ajustement et le plaisir ; une femme sans courage, qui ne voulait point se donner de la peine !

JUSTINE.

La voilà bien, elle s'en repentira à loisir.

SUZANNE.

Prends pitié de moi, elle deviendra ce qu'elle pourra.

JUSTINE.

Quoi ! tu ne l'aimes point ?

SUZANNE.

Le moyen d'aimer une folle ! Je tâchais de m'en divertir, mais dans le fond je ne pouvais la souffrir.

JUSTINE.

Viens voir ma maîtresse pour juger de la différence qu'il y a de femme à femme.

LES FEMMES FONT ET DÉFONT LES MAISONS.

CONVERSATION XXXIV

SUR LA DROITURE

EUPHROSINE.

Les conversations qu'on nous fait faire m'éclairent si bien sur des choses que je ne faisais qu'entrevoir, que je voudrais que nous en eussions une sur ce qu'on appelle la droiture.

FLORIDE.

Je crois que la droiture est d'aller toujours à la fin de ce qu'on nous propose.

DOROTHÉE.

Il en faut venir toujours pour moi aux exemples.

FLORIDE.

Par exemple, Mademoiselle, on ne veut point que nous chantions de chansons profanes, et l'on prend toutes sortes de précautions pour qu'il n'en entre point dans la maison, ni par les livres ni par les écrits; y aurait-il de la droiture de s'en tenir au pied de la lettre en ne disant pas de ces chansons, mais de chanter celles que nous avons apprises dans le monde? et ne serait-ce pas aller tout de même contre la fin qu'on se propose?

EUPHROSINE.

Et quelle est cette fin?

FLORIDE.

Que nous ne sachions rien de mauvais, et que nous nous remplissions le cœur et l'esprit de bonnes choses.

CLOTILDE.

Je ne puis pas m'empêcher de savoir ce que j'ai entendu dans le monde.... Est-on maître de sa mémoire?

FLORIDE.

On peut rejeter ce qu'elle nous rappelle quand il est mauvais, et nous parviendrons à l'oublier quand nous le désirerons de bonne foi.

.

HORTENSE.

Par tous les exemples que vous proposez je trouve que la droiture et la bonne foi se ressemblent.

FLORIDE.

Comme toutes les vertus vont à la même fin, qui est le véritable bien de l'homme, elles ont entre elles un grand rapport, et il est vrai qu'on a de la peine à distinguer la bonne foi, la droiture et la simplicité.

.

CLOTILDE.

Vous ne voulez donc rien laisser pour le plaisir si vous voulez contraindre jusqu'aux pensées ?

FLORIDE.

Tout ce que nous disons ne s'oppose point aux plaisirs innocents ; et si vous goûtez jamais la paix d'une âme droite, simple et de bonne foi, vous conviendrez qu'elle est plus délicieuse que tous les plaisirs.

CONVERSATION XLIII

SUR LES RÉPUGNANCES

.

LOUISE.

D'où vient cette haine de mademoiselle Élise pour mademoiselle Lucie ?

AGATHE.

Ce n'est point une haine, c'est une répugnance extrême.

EULALIE.

Quoi ! sans aucun sujet ?

AGATHE.

Il n'y en a jamais eu, mais la haine ne va guère plus loin que cette répugnance.

EULALIE.

Il n'y a point d'effort qu'il ne faille se faire pour vaincre un sentiment si injuste et même si cruel. Quoi ! vous prenez une aversion sans savoir pourquoi, sans que cette personne ait rien dit ni rien fait pour vous déplaire ?

MATHILDE.

Son intention n'est pas de me déplaire, mais elle me dé-

plaît dans tout ce qu'elle dit, et tout ce qu'elle fait me choque.

EULALIE.

Cette conduite est bien opposée à la bonté et à la raison, qui doivent nous régler en tout.

AGATHE.

Il me paraît très naturel d'avoir de l'inclination pour une personne et de l'aversion pour l'autre dès la première fois qu'on les voit.

EULALIE.

On doit combattre l'une et l'autre, puisqu'elles sont sans fondement, et remettre son jugement à la connaissance qu'on aura de ce qu'elles valent.

AGATHE.

Est-il possible que, lorsque vous voyez deux personnes, vous ne penchiez pas à l'une plutôt qu'à l'autre ?

EULALIE.

Oui, mais c'est une trop légère impression qui ne règle pas notre conduite, et il arrive souvent que celles qui nous plaisent le moins nous accommodent le mieux.

FÉLICITÉ.

On se fait bien haïr quand on montre ainsi ses répugnances et, si on ne peut les vaincre, il faut tâcher de les cacher..... Je comprends plus aisément les dégoûts que les répugnances; nous découvrons des défauts sur lesquels nous n'avons pas compté, et nous changeons d'amis; pour les répugnances, c'est un pur mouvement que nous suivons, comme ferait une bête, et cette raison qui nous distingue d'elle nous devient donc inutile.

MATHILDE.

Je ne puis soutenir mon sentiment; mais je puis encore moins le vaincre.

LOUISE.

On peut ce qu'on veut bien, et si vous ne vous faites violence là-dessus, vous vous ferez haïr de bien des gens: je pardonnerais plutôt la haine, si j'avais fâché, que cette aversion qu'on ne s'est point attirée.

FÉLICITÉ.

Et qu'on peut prendre pour une personne de mérite; y a-t-il rien de plus propre à nous corriger de cette répugnance

que de penser qu'on peut fort bien l'avoir en effet pour cette personne de mérite, et que notre premier mouvement peut nous donner de l'indignation pour quelqu'un que nous trouverons dans la suite digne de notre estime ?

LOUISE.

Quand la charité, la bonté et la raison nous conduiront, nous ne tomberons pas dans ces inconvénients.

III

On lit dans les *Mémoires* de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV :

« La reine ma mère, Catherine de Médicis, m'appela à son cabinet et me dit : « Votre frère m'a dit les discours que vous aviez eus ensemble : il ne vous tient pour enfant. Aussi ne le veux-je plus faire, et me sera un grand plaisir de vous parler comme à votre frère. Rendez-vous sujette auprès de moi et ne craignez point de me parler librement, car je le veux ainsi. » Ces paroles firent ressentir à mon âme ce qu'elle n'avait jamais ressenti, un contentement si démesuré qu'il me semblait que tous les plaisirs que j'avais eus jusqu'alors n'étaient que l'ombre de ce bien, regardant au passé d'un œil dédaigneux les exercices de mon enfance, la danse, la chasse et les compagnies de mon âge, les méprisant choses trop folles et trop vaines. »

IV

A la suite du chapitre de Fénelon il convient de citer les judicieuses réflexions de madame de Rémusat :

La beauté a ses avantages et ses charges, ses défauts et ses qualités : c'est ce qu'il faut savoir quand on est fille et dire quand on est mère... Comme les petites filles sont très éveillées sur leurs avantages extérieurs, il faut les suivre de bien près pour aller aussi vite qu'elles, et toute l'activité maternelle aura beaucoup de peine à devancer leur coquet-

terie. Aussi le meilleur parti pour une mère est de dire de bonne heure comme tout le monde, et de convenir, avec un accent fort simple, de la beauté de la petite, comme de sa bonne santé. Dans la suite, comme il est impossible qu'un tel aveu ne soit pas pris pour un éloge, on peut en atténuer le danger en le mêlant avec un autre éloge.

Il ne s'agit point de faire une belle femme humble, la nature l'a dévouée à l'orgueil : il faut s'en servir et l'appliquer bien. Dans la première enfance, des parents qui ne se pressent point ont peu d'occasion de punir : il serait habile de laisser croire à la petite fille que cette indulgence systématique n'est qu'un résultat de sa bonne conduite. On lui fournirait des occasions de bien faire, on vanterait d'une manière sentie ce que son caractère offre de louable, et on ne laisserait échapper aucune occasion de lui démontrer quelquefois qu'il vaut mieux être *bien sage* que *bien belle*, car la beauté qui fait qu'on reçoit un compliment dans la rue, n'empêche point d'être mise en pénitence et de s'aller coucher triste et mécontente de soi; ainsi voilà de premières idées sur l'effet de la beauté, sur le blâme qu'excite la mauvaise conduite, représenté par la punition; enfin sur l'action de la conscience.

De cette façon, il n'arriverait guère qu'une petite fille fût exclusivement occupée des charmes de son visage. Un peu plus tard, mais toujours d'aussi bonne heure que possible, on s'appliquerait à lui montrer comme liées ces deux harmonies, soit des qualités, soit des traits, qui font la vertu et la beauté. L'expérience du monde peut bien contrarier l'assertion, mais cette expérience viendra tard, *le pli sera pris...*

La beauté incline à l'égoïsme. Une belle personne est ordinairement bienveillante, mais il est rare qu'elle soit sensible. On est peu occupé des autres quand il y a tant de plaisir à se contempler soi-même; on ne se hâte guère d'aimer quand on est sûr de plaire. Une morale sèche ne suffirait pas seule pour combattre ce penchant, et puisqu'en telle occasion il s'agit moins de détruire l'orgueil que de l'exploiter, ne craignons pas d'invoquer l'imagination.

Représentez vivement ce qu'il y a de noble et de charmant dans l'union de la beauté de l'âme avec celle des formes; dites que dans le monde l'envie s'obstine à les prétendre tou-

jours séparées. Exaltez le désir de réunir tous les mérites à la fois; passionnez votre fille de l'idée qu'elle est spécialement chargée de séduire au profit de la vertu; enfin par un mélange adroit de louanges et de conseils, de reproches et d'encouragements, détournez sa coquetterie, en excitant chez elle une tendance habituelle à la perfection. C'est ainsi qu'en lui préparant des succès moins dangereux, vous aurez mis en réserve des consolations pour le temps où cette beauté doit aussi disparaître : car cette déchéance, unie à celle de la jeunesse, double la perte et la douleur.

C'est ainsi qu'on arrive à confondre dans une jeune âme la conscience de son devoir avec le sentiment de son droit. Beauté, richesse, naissance, bonheur, autant de circonstances qui imposent des obligations : là où elles manquent, les vertus et les qualités de l'esprit seront offerts en consolation. Les mérites spirituels ont cet avantage, qu'ils conviennent également à toutes les fortunes. Ils constituent la vraie distinction de l'homme, sa plus certaine existence; ils commencent son immortalité; le reste périt à chaque pas ¹....

M. Rousselot fait suivre cette citation d'une note que nous nous plaisons à reproduire :

« Des moralistes religieux n'ont guère qu'un argument contre la vanité de la beauté; c'est qu'elle est périssable, comme le corps, qui n'est que poussière, qui retournera en poussière, qui perdra un jour jusqu'au nom de cadavre, selon les fortes expressions de Bossuet. Ils opposent le mépris du corps à ce culte instinctif de la beauté physique. L'argument en soi est loin d'être sans force, étant donné le point de départ; il est logiquement d'une solidité rigoureuse. Mais qu'il est difficile de s'en laisser pénétrer quand on est jeune. L'expansion de la vie lui est un démenti involontaire de tous les instants. Madame de Rémusat s'y prend autrement, elle sécularise son argumentation s'y j'ose m'exprimer ainsi, tout en lui conservant le caractère spiritualiste qui marque tout son système. Elle est philosophe à la manière de Platon, sans s'en douter probablement : la beauté physique lui sert de point de départ pour élever l'âme à la conception de la beauté morale. C'est rehausser singuliè-

1. *Essais sur l'Éducation des femmes.*

rement la question; avec cette manière de l'envisager, le chapitre même « des jupes et des rubans », comme disait l'abbé Fleury, prend un certain air sérieux. »

V

CONSEIL A MARIE

Vous avez confiance en moi,
Dites-vous? c'est très bien, Marie;
J'y mettrai de la bonne foi.
De quoi s'agit-il, je vous prie?

Je vois deux chapeaux étalés
Devant vous, l'un bleu, l'autre rose :
Il faut choisir, et vous voulez
Que je sois juge en votre cause.

C'était bien la peine, vraiment,
D'interpeller un philosophe
Pour connaître son sentiment
D'une couleur ou d'une étoffe!

Le bleu, cela paraît certain,
Convient aux blondes, et le rose
Sert la blancheur de votre teint.
Mais si nous parlions d'autre chose.

Vous n'avez pas les yeux profonds
Et cette tête intelligente,
Pour amuser à des chiffons
L'activité qui vous tourmente.

N'est-ce pas un peu le devoir
D'une femme économe et sage
De s'appliquer et de pourvoir
Aux menus besoins du ménage?

Travaux vulgaires, direz-vous ?
Mais votre grâce les amende ;
Quand le commandement est doux
On bénit la main qui commande.

Puis vous avez le sentiment
Des beaux-arts et des belles-lettres :
Soyez éprise follement
Des bons auteurs et des grands maîtres.

Vous reste-t-il quelques loisirs ?
Tant mieux, vous serez obligée
D'avoir pour vos menus plaisirs,
Une petite protégée.

L'exercice du bien n'est pas
Si dispendieux que l'on pense,
Et dans les miettes d'un repas
On peut trouver une existence.

Songez-vous que la charité
Est un besoin des nobles âmes ?
Elle est femme, et sa chasteté
N'accepte que des mains de femmes.

Songez-vous que... ? Mais votre esprit
Est ailleurs tandis que je cause.
Admettez que je n'ai rien dit,
Et choisissez le chapeau rose.

G. NADAUD.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	V-XVI
CHAPITRE I. De l'importance de l'éducation des filles....	1
— II. Inconvénients des éducations ordinaires....	7
— III. Quels sont les premiers fondements de l'édu- cation.....	12
— IV. Imitation à craindre.....	22
— V. Instructions indirectes : il ne faut pas presser les enfants.....	25
— VI. De l'usage des histoires pour les enfants...	32
— VII. Comment il faut faire entrer dans l'esprit des enfants les premiers principes de la reli- gion.....	61
— VIII. Instruction sur le Décalogue, sur les sacre- ments et sur la prière.....	80
— IX. Remarques sur plusieurs défauts des filles.	91
— X. La vanité de la beauté et des ajustements.	97
— XI. Instruction des femmes sur leurs devoirs...	106
— XII. Suite des devoirs des femmes.....	114
— XIII. Des gouvernantes.....	129
AVIS A UNE DAME DE QUALITÉ SUR L'ÉDUCATION DE SA FILLE....	137
Appendice.....	151

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

CORBEIL. — Typ. et stér. B. RENAUDET.

This book is a preservation photocopy.
It is made in compliance with copyright law
and produced on acid-free archival
60# book weight paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts



2002

